

MŒURS FRANÇAISES.

L'HERMITE EN PROVINCE,

SUITE DE

L'HERMITE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN,

DU FRANC-PARLEUR,

ET DE L'HERMITE DE LA GUIANE.

T. XIII.

AUNIS, SAINTONGE, ANGOUMOIS, GUIENNE, LIMOSIN, AUVERGNE, BERRI, BOURGOGNE.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen... chez Noubel.
Aix-la-Chap. Laruelle.
Amsterdam. Dufour et d'Ocagne, Delachaux.
Angers .... Fourrié-Mame.
Arras ..... Topino.
Bayonne ... Bonzom.
Berlin..... Schlesinger.
Besançon.. Deis, Bintot.
Blois..... Aucher-Eloy.
Bordeaux.. Mme Bergeret, Lawaile jeune, Melon, Gassiot, Gayet.
Bourges.... Gilles.
Brest..... Le Fournier-Desp., Egasse.
Bruxelles.. Dujardin-Sailly, De Mat, Stapleaux.
Caen..... Mancel, Mme Belin-Lebaron.
Calais..... Leleux.
Cambrai... Giard.
Chartres.. Hervé. Garnier-Allabre. Breton-Cochinal.
Clermont-F. Thibaud-Landriot.
Dieppe.... Marais.
Dijon..... Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque.. Lancel.
Francfort.. Jugel. Brœnner.
Gand..... Dujardin, Wandekerkove.
Gênes..... Yves Gravier.
Genève.... Paschoud, Barbezat et Delarue. Cherbulier.
Havre..... Chapelle.
Honfleur.... Blon.
Leipsick... Grieshammer, Zirgès.
Liège.... Desoër, Collardin.
Lille...... Vanackère. Bronner-Beauwens.
Lausanne... Fischer.
Londres... Bossange, Dulau, Treuttel et Würtz.
Lorient.... Caris, Fauvel.
Lyon..... Bohaire, Faverio, Maire.
Manheim... Artaria et Fontaine.
Mans..... Pesche, Belon.
Marseille.. Chardon, Maswert, Mossy, Camoin, Chaix.
Metz..... Devilly, Thiel.
Mons..... Leroux.
Montpellier. Sevalle, Gabon fils.
Moskou.... Fr. Riss père et fils.
Nîmes...... Pouchon.
Nancy.... Vincenot.
Nantes..... Busseuil, Clech.
Naples.... Borel, Marotta et Vanspandoch.
Niort..... Elies-Orillat.
Perpignan... Alzine, Tastu.
Rennes.... Duchesne, Molliex.
Rouen.... Frère, Renault, Dumaine-Vallé.
Saint-Brieuc. Lemonnier.
Saint-Malo.. Rottier.
Saint-Pétersbourg C. Weyer, Graff. Saint-Florent.
Strasbourg. Levrault.
Toulon.... Belluc. Baissiés. Laurent.
Toulouse.. Vieusseux,
Turin.... Ch. Bocca, Pic.
Valenciennes. Lemaitre.
Vienne.... Schalbacher.
Varsovie... Glücksberg.
Ypres.... Gambard-Dujardin.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AINÉ.



L'HERMITE
EN PROVINCE,

OU

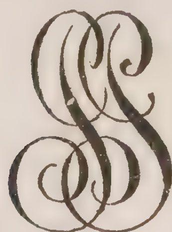
OBSERVATIONS
SUR LES MŒURS ET LES USAGES FRANÇAIS
AU COMMENCEMENT DU XIX[e] SIÈCLE;

PAR M. E. JOUY,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ORNÉ DE DEUX GRAVURES ET DE VIGNETTES.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Boileau, *Art poétique*.

TOME TREIZIÈME.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDIT. DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,
De la Collection des Mœurs françaises, anglaises, italiennes, etc.,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1827.

ITINÉRAIRE DE L'HERMITE.

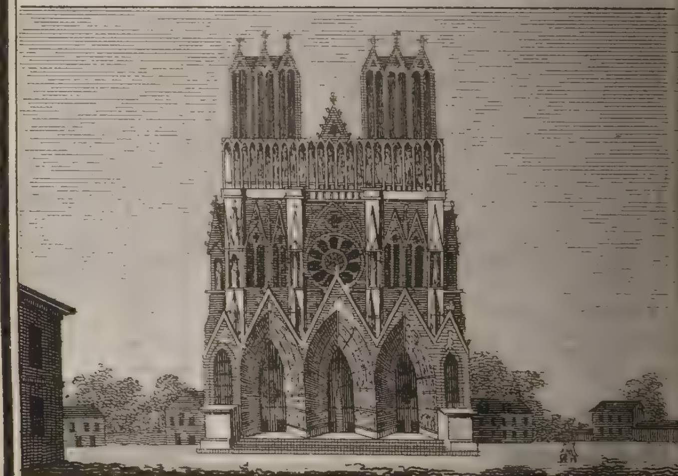

Vue des Arènes et de la ville de Saintes.


Ecole royale de la Marine à Angoulême


Vue de Clermont-Ferrand


Tour de l'Horloge à Auxerre.


Porte S.t Guillaume à Dijon.


Cathédrale de Reims

OCÉAN. MANCHE. CALVADOS. EURE. OISE. AISNE. SEINE ET OISE. SEINE ET MARNE. MARNE. MEUSE. ORNE. ILLE ET VILAINE. MAYENNE. SARTHE. EURE ET LOIR. LOIRET. AUBE. HAUTE MARNE. LOIR ET CHER. YONNE. CÔTE D'OR. LOIRE INFÉRIEURE. MAINE ET LOIRE. INDRE ET LOIRE. CHER. NIÈVRE. VENDÉE. DEUX SÈVRES. VIENNE. INDRE. SAÔNE ET LOIRE. ALLIER. RHÔNE. AIN. CHARENTE INFÉRIEURE. CHARENTE. HAUTE VIENNE. CREUSE. LOIRE. PUY-DE-DÔME. OCÉAN.

Paris. Versailles. Rouen. Caen. Reims. Chalons. Orléans. Tours. Blois. Angers. Nantes. Rennes. Laval. le Mans. Alençon. Chartres. Troyes. Auxerre. Dijon. Bourges. Nevers. Moulins. Poitiers. Niort. la Rochelle. Limoges. Angoulême. Clermont. Lyon. Macon. Bourg. Guéret. Chateauroux.

Dessiné et gravé par Ambroise Tardieu.

A Paris, chez Pillet aîné, Editeur de la Collection des Mœurs Françaises, Anglaises, Ecossaises, Irlandaises, Italiennes et Espagnoles, Rue des Gr.ds Augustins, N.o 7.

L'HERMITE EN PROVINCE.

N° Ier. — 15 *mai* 1824.

LA ROCHELLE.

UNE RÉPUBLIQUE SOUS LA MONARCHIE.

Nous ne rendrons pas la ville tant qu'il y aura parmi nous un homme en état d'en tenir les clés.
GUYTON, *maire de la Rochelle*.

A *Niort*, nous fîmes provision de cette excellente angélique, seule production industrielle à laquelle la ville doive une sorte de célébrité. M. Mersan aurait volontiers ralenti notre course, et se serait arrêté dans plusieurs villages, qui, disait-il, offraient tous des particularités intéressantes, si je ne lui eusse fait observer que la Rochelle nous attendait, et que nous ne pouvions trop presser notre marche vers les lieux illustrés par un nom si grand, si terrible et si digne de fixer notre attention, le nom de Richelieu.

« La vie n'est plus pour moi qu'un rayon affaibli par l'épaisseur des nuages qu'il traverse pour arriver jusqu'à moi, lui dis-je en souriant; laissez-moi mettre le tems à profit. Je m'aperçois surtout des progrès de l'âge, au peu d'intérêt que m'inspirent ces détails ordinaires qui jadis avaient pour moi tant de charme. Je ressemble à ces voyageurs qui s'élèvent vers la cime des Alpes, et qui, à mesure que la terre s'éloigne d'eux, cessent de distinguer, dans l'immense perspective dont ils sont environnés, le champ, le rocher, le palais qui les intéressaient naguère. Il en est ainsi de la vue de mon esprit : je vois très-loin et je ne peux plus voir de près. Je vous envie, mon cher guide, cette précieuse faculté que chaque jour m'enlève, ce bonheur de jouir de tout, de demander à la nature, à l'histoire, aux mœurs humaines, une intarissable source de plaisirs nouveaux et délicieux. Tant que vous conserverez cette jeunesse de l'ame et de la pensée, vous resterez à l'abri des atteintes du tems : vous connaîtrez le premier symptôme de votre décadence aux premiers indices du refroidissement qu'éprouveront chez vous le plaisir de voir, l'ardeur d'observer et de connaître.

» — Je ne tirerai pas de votre aveu la triste conséquence que vous en faites jaillir ; mais je conviendrai avec vous que l'esprit de détail devient fastidieux pour les esprits graves, et que le spectacle de l'ensemble est nécessaire aux hommes qui ont beaucoup vu et vécu. Suivons donc la route rapide que vous m'indiquez et que j'adopterai avec plaisir. Nous voici déjà sur les limites du Poitou, et bientôt nous saluerons Rochefort et la Rochelle.

» Gouverné d'abord, pendant le chaos féodal, par des comtes particuliers, le Poitou, apanage d'Eléonore, héritière de l'Aquitaine, fut porté en dot par elle aux rois d'Angleterre, quand Louis VII l'eut répudiée. Henri II, par cette riche et double possession, devint monarque dans cette France, éternel objet d'envie et de rivalité pour les îles britanniques. C'est du Poitou et de l'Aquitaine que s'éleva la tempête que les armes anglaises ont pendant un siècle fait planer sur notre malheureuse patrie. Philippe-Auguste enfin enchaîna l'orage et conquit la province que nous quittons, sur le plus abject des tyrans, Jean-sans-terre. Le traité funeste de Bretigny la replaça sous le joug

anglais, et le sage Charles V, qui, à force d'adresse et de ruse reconquit la paix, la réunit pour toujours à la couronne. Ce sont là de grands traits qui intéressent : la marche des événemens, la chute des empires ont pour l'esprit plus de charme que les fictions de la poésie; et dans les calamités attachées à tant de crimes, on serait tenté de reconnaître une puissance mystérieuse et fatale.....

» — Je devine en vous, lui dis-je, le disciple du sévère Arnaud et la prédestination de la grâce, la plus haute théorie que les hommes aient inventée, mais non pas la plus consolante.

» — Vous me permettrez de la regarder au moins comme plus probable « que cette philo-» sophie du hasard qui jette les événemens pêle-» mêle comme les atomes qui, d'après elle, » concourent à la formation de l'univers. * »

A ce mot, qui annonçait la résolution bien décidée de me développer toutes les doctrines que l'on avait trouvées ou prétendu trouver dans le commentaire de l'évêque d'Ypres, je me résignai patiemment, et j'écoutai cet homme respectable se livrer à la manie controversale qui

* Saint Augustin.

a causé tant de maux et versé tant de sang. Je le ramenai ensuite de mon mieux à l'histoire du Poitou, et je lui rappelai que MM. *Félix Faulcon* et *Thibaudeau*, nos contemporains, étaient de ce pays.

« N'oubliez pas, me dit-il, *Diane de Poitiers* et madame *de Montespan*, qui, toutes deux, ont porté si haut et si loin l'orgueil de leurs faiblesses ; les *Lusignan*, race de rois ; les *La Trémoille*, race de princes ; la fée *Mélusine*, aussi utile aux romanciers du quinzième siècle que les Syrènes l'étaient aux poètes grecs ; plusieurs marins célèbres, entre autres le fameux *Duchaffaud*, *Grimoard*, *Buoz*, *L'Etenduère*.... » Mais nous approchions des murailles de la Rochelle ; il se tut à l'aspect de ce dernier boulevart du protestantisme en France.

L'aspect sévère de *la Rochelle* nous imposa d'abord. Des portiques dont le double rang donnait aux rues un caractère de grandeur et de régularité, la vue lointaine de la mer, qui se montrait à travers les arcades, la propreté extérieure des habitations, tout ici se distinguait par une certaine gravité pittoresque : là rien ne

ressemblait aux cités de second ordre que j'avais vues dans mes longues tournées.

M. Mersan, à qui je me hâtai de communiquer cette remarque, attribua cet air de dignité que nous observions chez les Rochelais, et la physionomie presque hollandaise de leur ville, à la longue indépendance dont elle a joui. « La Rochelle, me dit-il, était une république isolée dans la monarchie ; elle a conservé longtems des mœurs spéciales, et vous n'ignorez pas le rôle noble et tragique qu'elle a joué sous son destructeur Richelieu. Le dernier asile du calvinisme conserve quelque chose encore de l'austérité des Lanoue et des Coligny : rien ne doit moins vous étonner. Une longue suite de circonstances l'avaient pour ainsi dire prédestinée à la situation politique qu'elle a occupée avec tant d'honneur. D'abord faible bourgade, possédée par les Anglais après le mariage d'Eléonore d'Aquitaine et de Henri Plantagenet, elle reçut de ces fiers insulaires des priviléges nombreux qui accrurent son industrie, augmentèrent sa population, et jetèrent dans son sein les premiers germes de l'esprit de liberté. Ils

se développèrent bientôt, et le patriotisme des Rochelais éclata sous Charles V, lorsque, devenus Anglais par le traité de Bretigny, ils secouèrent le joug et se donnèrent volontairement au roi de France. Leur noble résistance toucha le monarque, qui augmenta leurs priviléges. Leur altière indépendance s'accrut de jour en jour ; leur pavillon parcourut les mers, et se fit respecter des nations des deux mondes. Enrichie par le commerce, la Rochelle se trouva peuplée de citoyens libres et énergiques. A cette époque où les vices du clergé provoquèrent la réforme, l'hérésie nouvelle fit de grands progrès au milieu d'une ville ainsi disposée. Les Rochelais se rendirent maîtres de leurs fortifications, et l'on tenta vainement de les réduire. Henri IV reçut d'eux des secours, bien plus comme leur ami que comme leur souverain. Enfin, ils offraient, sous Louis XIII, un point de résistance terrible et presque insurmontable, où les débris de la féodalité et les sectes religieuses persécutées pouvaient aisément se réunir, et braver de là les foudres de Richelieu, comme les anathèmes de Rome.

» Cet homme d'état inflexible vit le danger et résolut de le combattre. Ecraser la Rochelle, c'était détruire le dernier asile de la liberté française, c'était étouffer le calvinisme, achever l'anéantissement du pouvoir des seigneurs, jeter les fondemens de la monarchie absolue; en un mot, c'était accomplir à la fois l'œuvre de Charles IX et celle de Louis XI, double entreprise digne de Richelieu. Il ordonne aux seigneurs d'aller renverser la ville qui seule pouvait encore servir de rempart à leurs priviléges. Ils marchent contre la Rochelle, non sans prévoir qu'ils marchent à leur ruine. « Vous » verrez, dit le spirituel maréchal de Bassom» pierre, que nous serons assez fous pour la » prendre. »

» Ils la prirent en effet, mais après de longs efforts, après une résistance héroïque de la part des assiégés; six mois s'écoulèrent sans que l'on parlât de se rendre. Le fameux architecte *Gabriel Metezeau* fut chargé de construire une digue immense pour fermer l'entrée du port: toute l'énergie de Richelieu, toutes les forces du royaume furent dirigées sur ce seul point.

L'histoire a conservé, elle conservera toujours le souvenir de ce maire nommé *Guyton*, qui, le jour de sa nomination, posa un poignard sur la table de l'hôtel-de-ville, en disant : « Voilà » pour celui qui proposera de capituler. » La famine, la peste, accablèrent la ville sans la vaincre. « Il ne faut pas fléchir, disait Guyton, » tant qu'il se trouvera ici un seul homme en état » de tenir les clés de la ville. » Enfin, l'ouvrage gigantesque de Metezeau arrêtant les convois, et les secours de l'Angleterre n'arrivant pas, tant de courage fut obligé de céder à la fortune. Richelieu entra dans la ville en triomphe : les calvinistes se virent privés de leur dernière place de sûreté; les grands reconnurent la faiblesse à laquelle ils se trouvaient réduits, et, par un des coups les plus terribles que le génie politique ait jamais frappés, le trône absolu s'assit sur la destruction simultanée du calvinisme et de la chevalerie.

» — J'ajouterai à ce brillant résumé d'une histoire toute républicaine, dis-je à M. Mersan, que Louis XIV, en révoquant l'édit de Nantes, ne fit que marcher sur les traces de Richelieu. Depuis long-tems la révocation de cet édit tu-

télaire était préparée; elle fut déterminée surtout par la prise de la Rochelle, qui ôtait aux religionnaires tout point de ralliement. »

A ces observations historiques succéda une controverse plus animée que verbeuse, où, à propos des calvinistes de la Rochelle, M. Mersan combattit l'hérésie de Calvin. Tout en gardant les ménagemens auxquels m'engageait l'estime qu'il m'inspirait par son savoir et ses hautes qualités, j'essayai de lui prouver qu'il n'y a pas, entre la doctrine de Calvin et celle des jansénistes, autant de différence qu'on le pense communément, et qu'après tout le jansénisme pourrait bien n'être qu'une réforme mitigée. Les élans de verve théologique, et, j'oserais presque dire, de courroux que cette opinion, exprimée sous la forme d'un doute, excita chez mon respectable ami, ne pourraient se rendre au moyen même de ce luxe d'interjections typographiques dont Arnauld-Baculard a fait usage pour donner à son style une couleur passionnée. Heureusement nous approchions du port de la Rochelle : je détournai la conversation en rejetant sur saint Augustin les torts ou les mérites de cette obscure théorie de la grâce.

Les objets nouveaux que nous eûmes à examiner firent diversion à ces vieilles disputes dont la profondeur sublime a englouti tant de pages oubliées, de talens remarquables et de sang humain !

Devant le port, la marée basse nous laissa entrevoir les débris de la digue de Gabriel Metezeau. Il serait indispensable de les enlever, et de frayer aux navires un passage libre : les coquillages éclatans et les plantes marines qui couvrent ces ruines, offrent un aspect pittoresque trop chèrement acheté par les dangers qu'elles font courir aux navigateurs.

Nous visitâmes le havre, renfermé dans la ville même, et le carénage, qui communique avec le havre par une écluse. Deux tours, placées à l'entrée du port, abritent les vaisseaux contre les vents orageux de l'ouest. Le bassin du carénage, creusé en 1778, a été terminé en 1808, sous le règne de Napoléon, règne si grand, si impétueux, où tant d'institutions utiles ont été fondées, tant de vieilles gloires détruites, tant d'espérances de grandeur données au monde. C'est sous ce règne, non moins prodigieux par l'ensemble que par les détails, que l'on a planté

un rang d'arbres sur les pieux de retenue. Devant le quai nord-est, se trouve une place triangulaire, ombragée par des arbres, et dont le centre doit être occupé par une fontaine. Nous apprîmes que le port de la Rochelle a souvent besoin de réparations couteuses, et que la vase s'y accumule de manière à causer des accidens souvent terribles.

La curiosité, dont le bon archevêque Fénélon faisait l'éloge en disant « qu'elle donnait » aux sages le sentiment de leur dignité et le » pressentiment de leur avenir, » nous promena tour-à-tour du temple protestant aux églises catholiques, de la Bourse au Palais-de-Justice, du Palais-de-Justice à l'Hôtel-de-Ville. Toute cette architecture est pesante; l'Hôtel-de-Ville emporte le prix de la solidité et de la lourdeur des formes. Nous y remarquâmes les salamandres de François Ier, le chiffre de Henri II et de sa maîtresse, enfin l'H couronnée qui indique Henri IV, et que l'artiste a représentée traversée par un glaive nu. Je vis M. Mersan soupirer : « Ah! me dit-il, je me souviens des révérends pères jésuites, et je crois voir le couteau de Ravaillac! »

Nous nous arrêtâmes avec vénération sur le repos de l'escalier, d'où le maire Guyton haranguait le peuple de la Rochelle et l'encourageait à la résistance. Après avoir admiré plusieurs curiosités fort intéressantes réunies et classées avec goût dans le cabinet d'histoire naturelle, nous visitâmes la cathédrale. En entrant par la porte principale qui donne sur la grande place, je fus singulièrement étonné de m'apercevoir que cette porte, au lieu de se trouver en face de l'autel, était adossée au chevet du chœur : espèce de mystification en architecture, que j'eus de la peine à pardonner à Gabriel Metezeau, qui commença en 1742 cet édifice resté imparfait jusqu'à ce jour.



N° II. — 1er *juin* 1824.

LE TABLEAU ET LA MÉDAILLE.

Je fauche tout et je couvre tout des plis de ma soutane rouge.

RICHELIEU.

Après avoir réparé nos forces, nous achevâmes de parcourir *la Rochelle*, et nous nous arrêtâmes dans la bibliothèque, dont le conservateur connaissait assez particulièrement mon guide. Ce fut dans leur conversation instructive que je glanai les notes principales que je vais transcrire sur le commerce et l'illustration de cette cité.

Parmi les noms des Rochelais célèbres qu'ils me citèrent, je retins le nom barbare du cardinal de *Burck*, autrement dit *Antoine Pérauld*, qui, de maître d'école, devint éminence; du diplomate *Pierre Dorioles*, chancelier sous Louis XI, ce qui n'est pas un grand titre de re-

commandation; de *Pierre Poupart*, l'un des plus anciens traducteurs d'Hippocrate; de *Jean de Sponde*, qui traduisit Homère et Hésiode, et qui expliquait avec autant d'esprit que de finesse la cause de l'obscurité du style de certains auteurs : « Ils pensent bien ; mais l'expression reste en deçà de la pensée, et le lecteur ne peut arriver jusque là ; » d'*Espinchard*, voyageur et historien; de *Tahemeas*, membre innocent de l'Académie française; de *Nicolas Venette*, auteur trop connu du mauvais ouvrage intitulé: *Tableau de l'Amour conjugal*, réimprimé presque aussi souvent que les meilleurs volumes; de *Fleurieu de Belceorie*, un des meilleurs minéralogistes modernes; de *Resaguliers*, physicien habile; de *Chassiron*, agriculteur; de *Desherbiers*, médecin, fondateur de la bibliothèque publique de la Rochelle; de *Lafaille*, naturaliste, qui fit don à la ville de son cabinet d'histoire naturelle; du père *Arcène*, oratorien, auteur d'une bonne histoire de la Rochelle; et enfin du célèbre *Réaumur*, dont la patience était aussi du génie.

Je ne dois pas oublier surtout l'illustre président *Dupaty*, l'un des hommes les plus spiri-

tuels et les plus vertueux de la France ancienne. Toute sa vie fut marquée par la générosité, le dévouement, la philanthropie, et si quelques taches déparent ses écrits, remplis d'ailleurs d'éloquence, de verve, de force, d'imagination et d'éclat, aucun nuage n'est jamais venu ternir sa réputation de citoyen, d'homme privé et de magistrat. Comme si le ciel eût réservé à cet honorable émule des Lhôpital et des Séguier une récompense digne de sa vie, trois fils, tous célèbres en différens genres, ont soutenu après sa mort la réputation de leur famille. L'un M. *Emmanuel Dupaty*, poète distingué, qui compte presque autant de succès que d'essais dramatiques, a flétri d'un vers caustique et sanglant la race des délateurs qui pullulait sous la restauration nouvelle.

L'autre, M. *Adrien Dupaty*, président de chambre à la cour royale de Paris, se montre, par un sage attachement aux libertés du peuple et du trône, digne du bel héritage qu'il recueille.

Le troisième enfin, *Charles Dupaty*, l'un des sculpteurs les plus justement célèbres de l'époque, s'est distingué par la vigueur de ses créations et

l'énergie antique du goût*. Les Bernoulli, les Vernet, les Carrache ont donné l'exemple de familles dévouées au culte d'une seule muse, et recueillant sur ses autels des lauriers que se partageaient entre eux les divers membres qui les composaient; mais je ne sais si l'on peut citer un second exemple d'une famille, dont toutes les têtes supportent, pour ainsi dire, des couronnes différentes, et ont mérité, sous divers rapports, une part égale de gloire et d'estime.

Le savant bibliothécaire me fit observer que la Rochelle occupe dans l'histoire du commerce de France une place très-distinguée. Placée au fond du golfe de Gascogne, c'est le seul port de navigation qui se trouve entre Bayonne et Brest.

« Vous avez admiré, me dit-il, ces rades aussi belles que sûres, abritées par des îles industrieuses et peuplées. Les entreprises des Rochelais fondèrent le commerce du Canada et donnèrent ainsi une bienfaisante et forte impulsion à l'industrie française. Quand le privilége de ce commerce cessa, ils exploitèrent celui des côtes de l'Afrique et celui de Saint-Domingue;

* Cet habile statuaire est mort, dans la force de l'âge et du talent, vers la fin de l'année 1825.

et si, après une aussi longue interruption des relations coloniales, la ville n'est pas tombée dans une complète décadence, il faut en rendre grâce à son excellente position.

» On compte à la Rochelle près de dix-huit mille ames. La société y est agréable, et le goût des sciences et des arts s'y fait sentir. Mais, continua notre narrateur, puisque nous parlons des arts, et que, sans doute, votre curiosité recherche tous les monumens de l'histoire, je ne dois pas manquer de vous faire connaître deux singularités qui exciteront vos réflexions philosophiques. » Nous suivîmes le bibliothécaire à travers les salles de l'édifice, non sans remarquer le petit nombre de livres déposés sur les rayons, et nous nous trouvâmes dans le cabinet où étaient conservées les curiosités qu'il nous avait annoncées : Walter Scott, par un de ses brillans récits, aurait donné un grand prix à l'une et à l'autre. C'étaient deux de ces souvenirs, toujours vivans, des folies humaines, qui seules, par l'intérêt qu'elles présentent, peuvent sauver la numismatique et l'archéologie de l'ennui et de l'oubli qui les menacent ou les suivent.

Le *tableau* et la *médaille* méritaient également

d'être observés. L'un, ouvrage d'un peintre inhabile, représentait Louis XIII assis nonchalamment sur un dragon, et Richelieu tenant les rênes qui dirigent cet animal fantastique. Le visage de Richelieu semble trahir l'ivresse de l'orgueil; celui du monarque est humble et timide.

La médaille, connue de tous les numismates, porte d'un côté la tête de Richelieu, avec cet exergue : *Cuncta ratione gubernat;* et de l'autre, l'effigie du roi Louis XIII, avec cet autre exergue : *Felix consilio.* Impertinente flatterie, insulte également basse, qui fait prendre en pitié le débile monarque, et en haine son audacieux ministre.

On pense bien que toutes nos pensées se concentrèrent sur ce terrible cardinal, qui, en abaissant l'esprit aristocratique, éleva l'esprit du peuple; qui, tout en affermissant l'autorité du monarque, avait détruit les appuis naturels de son trône; ame dure, esprit vaste, qui prépara le dessein du despotisme accompli depuis par Louis XIV; homme d'état qui débuta par des livres de controverse, passa son tems à punir et haïr, et termina sa vie en faisant représenter des comédies. A peine entre-t-il dans le conseil, tout

change : Rome et Madrid n'ont plus d'influence à Paris. Un joug de fer pèse sur tout ce qui l'offusque ; il comprime les puissances étrangères les unes par les autres, écrase quiconque se trouve sur sa route, fait servir à sa grandeur la grandeur de la reine : tout, jusqu'à la majesté royale, devient le marchepied de sa puissance.

On dirait qu'il combat pour la foi : c'est pour sa propre ambition. En se baignant dans le sang calviniste, il soutient les calvinistes d'Allemagne ; de la cime élevée et glissante où il s'était placé, il frappe des victimes, protége l'industrie, accable les grands, relève le commerce, recueille la haine et la terreur publique, et meurt dans son lit. Le sang, les larmes, achetèrent les résultats immenses de son administration ; la France se releva de l'état d'abjection où l'assassinat de Henri IV et le règne des favoris l'avaient plongée. Tout ce qui pouvait se placer entre Richelieu et le Roi fut écarté, Corneille persécuté, sa bienfaitrice maltraitée, Grandier mis à mort sur la déposition du démon Astaroth, et Montmorency décapité.

Nous comparâmes entre eux trois cardinaux qui eurent de l'influence sur notre pays : le car-

dinal de Retz, le plus spirituel des aventuriers couverts de la pourpre ; le cardinal de Richelieu, le plus absolu des monarques qui n'aient pas porté ce titre; le cardinal Mazarin, trivelin-ministre, qui excita la guerre civile et qui s'en moqua.

« Voyez, me dit M. Mersan, quel danger pour les empires d'admettre au gouvernement des affaires ces hommes sans famille et sans patrie, qui ne tiennent à rien qu'à la puissance romaine. Leurs actes sont plus durs, leur tyrannie est plus violente, leur ame est sans remords, leur règne sans indulgence; leur fourberie se joue des événemens et des hommes, et leur audace n'a point de limites. Si la cour de Rome était parvenue à ses fins, on verrait le monde en proie à l'aristocratie des cardinaux; le rêve du despotisme universel se réaliserait par la théocratie, et le monde serait replongé dans la barbarie jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'en tirer en reconstituant son église. »

N° III. — 15 *juin* 1824.

ROCHEFORT.

Le troisième ange sortit du puits de l'abîme. Il portait une coupe qui versait la contagion sur les peuples, et la puissance des rois ne pouvait les sauver. APOCALYPSE.

Pour continuer notre route avec la rapidité que nous avions résolu de mettre dans ce dernier voyage, nous fûmes obligés de résister à plus d'une tentation séduisante. Un habitant de l'île de Ré nous vantait la beauté pittoresque de ce séjour, et la majesté terrible des rochers qui l'entourent; un citoyen de la petite ville de Marans insistait pour que nous le prissions pour guide; « *son endroit* était sans aucun doute le plus beau de toute la Saintonge; la terre y était plus fertile et le sang plus pur. » Je ne répéterai pas ici la querelle qui s'établit entre les deux Saintongeois, qui semblaient animés de ce pa-

triotisme local, fertile en traits d'héroïsme au tems des républiques grecques, mais aujourd'hui fort stérile. L'insulaire de Ré avait pour lui tout l'avantage des traits d'éloquence descriptive que fournit toujours une nature sauvage et isolée au milieu de la mer. « Son île, disait-il, était le véritable bastion de la Rochelle. Rien de plus beau que le bassin vaste et peu profond, nommé la *Mer du fier d'Ars*, bassin creusé par l'Océan, au nord de la langue de terre que la redoute de Martray domine et protége. Des fortifications, où l'art de Vauban a épuisé ses combinaisons les plus savantes, environnent l'île de toutes parts. La ville, le port, la forteresse, les redoutes des sablonceaux, des ports, de la Piée, de Martray sont des modèles dans cet art, devenu presque inutile aujourd'hui, de défendre des places qu'une seule bataille rangée force à la soumission, depuis que le métier de la guerre et la division des royaumes sont devenus des calculs de cabinet. » Notre orateur insulaire ne tarissait pas sur les éloges de sa patrie. Il nous fit le récit du siége que général de Toyras, nommé maréchal depuis cette époque, soutint dans l'île de Ré; sa petite garnison, avec les ressources les plus

faibles, et retranchée dans Saint-Martin, résista pendant quarante-cinq jours aux forces combinées des calvinistes et des Anglais, commandés, il est vrai, par le prince de Soubise. Vauban n'avait pas encore construit ces belles fortifications que l'on admire aujourd'hui. Un service aussi éminent, au lieu d'attirer sur Toyras les grâces de Richelieu, ne mérita que sa haine. Cette ame jalouse ne voulait de grandeur que la sienne ; et c'était lui déplaire que de déployer, même pour servir son ambition, un héroïsme qui lui faisait ombrage.

Cette discussion nous tint lieu d'un voyage ; nous quittâmes la Rochelle, presque persuadés que nous avions visité Marans et admiré les ouvrages à corne de l'île de Ré. En trois heures nous nous trouvâmes à Rochefort.

« Voici, me dit M. Mersan, lorsque nous entrâmes dans cette dernière ville, une cité qui n'a point de souvenirs lointains, et qui touche encore à son berceau. Avant le dix-septième siècle, ce n'était qu'une baronie assez pauvre, avec un château très-mesquin. Louis XIV en fit un port militaire ; il créa la ville, la fit sortir, comme Venise, toute armée du milieu de ses

lagunes, et rendit à la marine française, qu'il espérait ressusciter, un service que la postérité aurait dû apprécier davantage. Ce prince, si fastueusement adulé par tout ce qui l'entourait, a reçu plus d'éloges des catholiques pour avoir converti les protestans avec des dragons, et des jésuites pour avoir détruit Port-Royal, qu'il n'en a reçu des historiens les plus philosophes pour avoir fondé cette ville et agrandi le commerce de la France.

» Tenons-lui compte, au surplus, de ce qu'il a fait de grand, dans un règne d'ailleurs rempli de fautes, et flétri par des crimes. Il sentait la nécessité de profiter de la belle situation du port de Rochefort et d'en faire comme un arsenal maritime d'où s'élanceraient les expéditions destinées à nos colonies, d'où sortiraient les navires chargés d'attaquer les possessions ennemies dans les Grandes-Indes. Les ingénieurs auxquels la cour confia le soin de choisir le point du golfe le plus convenable, jetèrent d'abord les yeux sur Soubise; mais le duc de Rohan, à qui cette ville appartenait, refusa de la vendre à l'état, et l'état respecta sa propriété. Le prince de la Tré-

moille, seigneur de Tonnay-Charente que l'on voulait ensuite fortifier, éleva les mêmes difficultés que le duc de Rohan ; il eut le même succès. Cette résistance de deux suzerains à la volonté du monarque peut être considérée comme le dernier cri de la féodalité mourante. Enfin Rochefort, domaine royal, indépendant de toute inféodation particulière, offrit toutes les convenances que l'on cherchait : un port fut creusé, des redoutes s'élevèrent ; le chevalier de Clerville donna les plans, Blondel fut l'architecte, et Ferti fut chargé des fortifications. Jamais la situation d'un port ne répondit mieux à sa destination et ne remplit plus parfaitement toutes les conditions exigées par le commerce et l'art militaire. L'encaissement de la Charente, dont le lit, qui se resserre à peu de distance de son embouchure, coule dans un canal large de cinquante pieds tout au plus, donne huit mètres d'eau de profondeur et les navires de tous les ports y trouvent un asile assuré. Si les eaux du fleuve, en se rapprochant de l'embouchure, deviennent moins profondes, la marée dans son cours suffit pour entraîner vers l'Océan les plus gros navires. On a cru affaiblir ces justes

éloges en faisant valoir un inconvénient assez léger : les vaisseaux ne peuvent être armés qu'à l'embouchure même du fleuve. Ce défaut de peu d'importance est racheté par un immense avantage : l'ennemi ne peut pas faire pénétrer ses vaisseaux armés dans la Charente, dont les rives sinueuses et ombragées ne lui permettraient pas même le déploiement de toutes ses voiles.

» A peine le port et l'arsenal de Rochefort s'étaient élevés comme par enchantement, la ville elle-même, construite avec une régularité originale et gracieuse, acheva de remplir les intentions du monarque. Vous voyez qu'elle est composée d'un grand nombre d'ilots, dont quelques-uns sont entourés d'arbres; l'aspect en est agréable et piquant. Puisque vous dédaignez aujourd'hui ces particularités, qui se représentent à peu près dans toutes les villes avec des nuances plus ou moins tranchées, je ne vous conduirai ni au jardin botanique, ni à l'hospice, ni à l'amphithéâtre de chirurgie, ni dans le jardin de la préfecture maritime, dont on a fait une belle promenade publique. Un magnifique hôpital militaire s'élève à peu de distance de la ville : il contient six cents lits; il a coûté plus de

cinq millions. Ne perdons point de tems, et dirigeons-nous vers le port et l'arsenal, dont vous admirerez la construction, la solidité et le bon goût. »

M. Mersan louait avec raison ces ouvrages; les hangards ou chantiers couverts, sous lesquels on construit des vaisseaux à trois ponts, étonnent l'œil par leur légèreté, et le satisfont par la justesse élégante de leurs proportions. L'impétuosité des vents de la mer, que rien ne brise et n'arrête, et qui ne rencontrent sur toute la plage ni collines, ni forêts pour amortir leur violence, eût renversé en peu de jours des constructions moins solides. L'arsenal est vaste et contient une immense quantité d'armes de toute espèce et tous les objets nécessaires à la construction, l'armement et l'équipement des vaisseaux. On s'étonne de voir tous les instrumens de mort et de victoire que l'ambition guerrière a inventés, classés dans ces grands magasins avec un ordre et une élégance qui ressemblent à de la coquetterie. Ces soleils, ces trophées, ces ornemens formés avec des baïonnettes, ces lames d'acier étincelantes, groupés, disposés avec tant d'art, font rêver profondément sur l'emploi terrible de

ces objets destinés au carnage, et qu'on a réunis avec une grâce qui semble insulter à l'humanité.

Le bâtiment de la corderie est vaste; son étendue impose, la sévérité de son architecture étonne. Il est composé de deux étages; la largeur intérieure est de huit mètres; sa longueur, de trois cent quatre-vingts. Egarés dans le labyrinthe de ces magasins, nous ne nous lassions pas d'examiner les différens travaux qui en animaient la monotone étendue. Jamais Louis XIV ne m'avait semblé plus digne d'éloges : son souvenir grandissait sous ces voûtes. J'oubliais les années passées aux pieds dévots d'une Esther moderne, la tristesse des dix dernières années de son règne, l'affaissement de son trône et de la France. Je ne voyais plus que les momens glorieux de sa vie, et l'Europe attendant ses ordres; j'étais tenté de partager cette admiration presque fanatique, cette exaltation de servitude qu'il avait su inspirer aux hommes les plus distingués de son siècle, et dont Voltaire, enfant du siècle suivant, ne se garantit pas tout-à-fait.

M. Mersan, qui partageait ces émotions, mais qui glissait de tems à autre, dans notre conversation, quelques mots sur le *Formulaire*

et sur le père Quesnel, me fit remarquer plusieurs malheureux vêtus d'habits rouges, et qui, traînant les chaînes, signes de leur proscription, se livraient aux travaux du port. En observant les traits de ces forçats, pour qui la société humaine est à jamais fermée, la pitié qu'un si grand malheur inspire se change en terreur; les passions ardentes ou les vices hideux ont laissé des traces ineffaçables sur ces visages sombres ou hébétés. Comment penser sans douleur que la civilisation qui les repousse a peut-être à se reprocher quelques-uns de leurs crimes, et que l'énergie de ces hommes, détournée de la misère et du vice par des institutions meilleures, eût peut-être produit des vertus?

Nous nous trouvions sur la grande place, entourée d'arbres verts et de jolies maisons, et ornée d'une fontaine. La variété du coup-d'œil était l'objet de nos observations, et M. Mersan commençait à me citer quelques noms recommandables qui se font déjà remarquer dans les annales de Rochefort, lorsque nous vîmes s'élever, du côté de la plage, des tourbillons d'une vapeur noirâtre, qui roulait en montant vers le

ciel ses vagues épaisses, et s'étendait lentement jusqu'à nous. « Si vous m'en croyez, me dit mon guide en voyant ma surprise, nous ne nous arrêterons pas à considérer long-tems ce phénomène, qui pourrait, comme le Vésuve que Pline l'ancien observa de trop près, emporter ses admirateurs dans l'autre monde. Tournons le dos à la mer, sortons de la ville, et suivons les rives pittoresques de la Charente. Ces vapeurs pestilentielles émanent des immenses plages vaseuses qui garnissent la côte à l'embouchure du fleuve. Le mal est considérable; chaque année, il décime la population, et le teint des Rochefortaises en atteste l'influence. On a vainement essayé de porter remède à cette contagion affreuse : de légers palliatifs ne suffisent pas, et malgré les efforts, d'ailleurs assez mal combinés, de l'administration, la masse de nuages contagieux que nous avons vus se développer tout à l'heure devant nous se renouvelle chaque jour pendant le printems et l'automne, assiége tout le bassin où la ville est située, et le couvre d'un dôme épais et blanchâtre, dont la chaleur augmente l'intensité, étend la puissance délétère, et dont les miasmes fétides

soulevés par les vents de la mer, vont porter au loin dans la campagne des germes de maladie et de mort. »

Nous pressâmes le pas, et, tout en suivant le cours du fleuve dans ses détours, nous discutâmes la question de savoir si un million du budget, consacré à l'assainissement des marécages de Rochefort, ne serait pas aussi utile aux hommes et aussi agréable à Dieu, que ce même million versé dans la caisse des missions. Il était assez plaisant d'observer le combat qui avait lieu entre les idées acquises de M. Mersan, son respect pour la tradition d'Arnaud et sa raison innée. Il brisa la conversation, en reprenant la liste des célébrités de Rochefort qu'il avait interrompue. « Cette ville à peine formée, me dit-il, a déjà fourni à la France son contingent d'hommes remarquables. Beaucoup de marins illustres y sont nés : c'est du port de Rochefort que sont sortis les *Dorvillers*, les *Dupavillon*, les *Buon*, les *Chandeau*, les *La Galissonnière;* ce dernier, chef d'escadre sous Louis XV, s'est immortalisé par la prise de Minorque.

» Le peintre Louis *Gauffier*, qui a joui de quel-

que réputation, et dont les connaisseurs estiment les tableaux, est né à Rochefort.

» J. R. *Audebert*, naturaliste, né dans la même ville, a donné une bonne *Histoire des singes, des colibris et des oiseaux-mouches.* »



N° IV. — 1er *juillet* 1824.

ANNALES SAINTONGEOISES.

Ombre charmante, aimable génie, apôtre d'amour et de paix !

VAUVENARGUES.

Il n'est pas en France de coin de terre si complètement isolé qui n'ait produit quelques hommes d'un grand mérite. *Rochefort*, à peine construit, et, pour ainsi dire, dans ses premiers langes, peut servir d'exemple de cette fécondité de talens. Nous redisions encore, M. *Mersan* et moi, le beau vers de Virgile :

Salve, magna parens frugum,
Magna virum. . . .

« Salut, contrée aussi riche en grands hommes que fertile en fruits délicieux ! » M. Mersan, de son côté, me faisait observer combien les hommes accusés de jansénisme, suivant le dialecte barbare de la théologie, avaient contribué au

développement du patriotisme en France. « Non-seulement, me disait-il, les Arnaud, les Saint-Cyran, les Nicolle, les Pascal ont donné à la langue de la stabilité, l'ont fixée, épurée, modérée, agrandie; mais leur attitude fière, indépendante a formé la seule opposition que rencontrât dans son royaume le plus magnifique et le plus impérieux des autocrates, Louis XIV. Cette fermeté, s'alliant à la force de résistance qui restait en germe au sein des parlemens, forma la véritable patrie française; et si cet esprit de liberté, qui se déguisait encore sous tant de simulacres religieux ou de chicanes parlementaires, a enfanté plus tard, au lieu d'une révolution bienfaisante, d'épouvantables secousses, on doit s'en prendre à l'état de la société long-tems comprimée, dont tous les ressorts, enchaînés par une force violente, se détendirent enfin avec un fracas et une puissance de destruction proportionnée à cette compression même. »

Cette discussion ou plutôt ce panégyrique du jansénisme ramena encore M. Mersan vers ses ennemis jurés, les jésuites, et le souvenir de *Fénelon*, qui les avait aimés et qui avait long-tems parcouru en missionnaire la province même que nous

parcourions en observateurs, se mêla naturellement à nos discours. M. Mersan, ordinairement si juste et si sage, ne pardonnait pas à l'archevêque de Cambrai son alliance avec les redoutables adversaires de Port-Royal. « Je conviens, me dit-il, que mon opinion choquera toutes les idées accréditées ; mais je la donne pour mienne et non pour bonne. Une ame tendre, poétique, simple et née pour toutes les vertus sociales ; une riante imagination, plus d'esprit que de génie, plus d'onction encore que d'esprit, tel se montre à mes yeux Fénelon. Sa douce philanthropie me le fait aimer ; mais ne vous étonnez pas de ma rude franchise, si j'avoue que je crois entrevoir dans cette humilité si souvent louée, dans cet exil si vanté, quelque adresse et quelque affectation, enfin, le faste de la modestie. Nos jansénistes avaient vivement secondé Bossuet dans le combat à mort que cet adversaire redoutable livra au mysticisme. L'archevêque de Cambrai crut devoir se venger plus tard en secondant les jésuites dans leur attaque : il le fit avec adresse ; mais je pourrais prouver par les faits, la correspondance même de Fléchier et de Bossuet à la main, que le célèbre archevê-

que entra dans la ligue moliniste, et contribua par ressentiment à la ruine à jamais déplorable de Port-Royal. »

Nous nous trouvions alors près de la ville de *Tonnay-Charente*, et nous passions le bac qui y conduit, pendant que mon compagnon de route cherchait à étendre sur Fénelon lui-même l'amère récrimination, qui, dans les querelles religieuses, reparaît encore après des siècles dans toute sa vivacité. Un vieux monsieur, passager, comme nous, sur le bac, après nous avoir décliné ses nom, prénoms et qualités, et nous avoir priés d'excuser la liberté qu'il prenait de se mêler à notre discussion, soutint la cause de Fénelon avec une chaleur qui approchait de la véhémence. « L'amour de Fénelon, nous dit-il, est une tradition de famille. Monsieur a sans doute aussi des sentimens et des aversions héréditaires à protéger, et il concevra fort bien l'intérêt que j'apporte dans une question qui semble si éloignée de notre tems et de nos mœurs.

» Si je prends en main la défense de cet apôtre de la *Saintonge*, c'est que tous les souvenirs qui se sont perpétués dans ma maison, depuis mon aïeul, me prouvent la céleste grandeur de

l'homme ou plutôt de l'ange que je défends. Nous étions protestans de père en fils. Mon aïeul, *Jacques Isaïe de Mathevelle*, possesseur d'un fief auprès de *Saintes*, avait abjuré, sur ses vieux ans, la religion de ses pères, non par conviction, mais par contrainte. L'âge l'accablait, et le courage de l'exil, à une certaine époque de la vie, est plus héroïque peut-être que le courage de la mort. Après avoir fait son abjuration contre le vœu de sa conscience, il se renferma dans son château, où il se livra tout entier aux soins qu'exigeaient sa famille et la douleur de voir les temples renversés, ses pères en fuite et quelques malheureux, que l'on appelait convertis, forcés de demeurer dans leur patrie comme dans un royaume étranger, sans liens, sans existence, repoussés de toute société humaine.

» Je n'ai pas besoin de vous rappeler les horreurs, les persécutions et les moyens violens dont on se servait par toute la France pour ramener les réformés au culte du Dieu de paix, dont eux-mêmes prétendaient ne s'être pas éloignés un instant. Qu'il me soit permis de vous faire le simple récit de ce qui se passa dans ma famille, récit que mon aïeul a eu soin de consi-

gner dans ses écrits; l'ame de Fénelon, que vous y reconnaîtrez tout entière, dissipera, je crois, tous les nuages que les opinions religieuses de Monsieur ont élevés pour obscurcir sa mémoire, et que déjà j'ai vues avec douleur enseignées dans plus d'un volume théologique.

» Au lieu de ce faste que les évêques traînaient après eux et des dragons dont ils accompagnaient leurs prédications fraternelles, ou plutôt fratricides, on vit Fénelon, jeune encore, venir, dans toute la simplicité des apôtres, prêcher, dans le Poitou et la Saintonge, la foi catholique. Trop d'exemples avaient accoutumé les protestans à l'intolérance épiscopale, pour que ce contraste ne fît pas sur les esprits une impression profonde. Forcés par un reste de crainte à assister aux *prêches* de Fénelon, quelle fut la surprise du reste des protestans, lorsque des paroles de paix et non de terreur s'échappèrent de sa bouche! Une doctrine simple et toute chrétienne, un catholicisme qui, dégagé de l'amas des pratiques et de la superfluité des dogmes, se rapprochait de nos propres idées; une douceur enivrante, une chaleur d'ame qui se communiquait rapide-

ment, émurent jusqu'aux larmes tous les assistans, et mon aïeul témoigne que, en écoutant Fénelon, il crut entendre Dieu même dans son immense bonté. La cour voulait que l'on contraignît les calvinistes à la foi; Fénelon luttait contre la cour. Vingt lettres de lui à M. de Seignelay, lettres dont j'ai la copie, sont autant de protestations et de combats contre l'intolérance dont on voulait le pénétrer. Un jeune seigneur, plongé dans les intrigues de Versailles, livré à tous les vices de la cour, soutenait le droit de persécuter les hérétiques. Un jeune ministre des autels, arraché au monde dont il faisait les délices, et vivant dans une austère simplicité de mœurs, lui répondait que la force est un mauvais instrument de persuasion et que les *peuples* ne se gagnent que par la parole.

» En vain Seignelay enjoignait à Fénelon de contraindre les protestans par tous les moyens coërcitifs d'aller à l'église et de participer aux sacremens. Notre province seule, entourée de provinces où ces iniquités étaient pratiquées et souvent aggravées par les ministres subalternes des ordres de la cour, vivait dans la paix la plus profonde. Au lieu de nous obliger à toutes ces

habitudes d'une dévotion minutieuse que l'église permet sans les approuver, il se contentait d'offrir à ceux qui l'écoutaient le tableau du véritable christianisme, et de les engager à se réunir à leurs frères. On sait quel succès il obtint; les abjurations se multiplièrent; l'autel catholique vit plus d'un protestant tomber à genoux devant le Dieu de Fénelon.

» Mon père, touché de la bonté presque divine qui respirait dans toutes les paroles de Fénelon, mais retenu par la puissance d'une longue habitude, se contentait d'assister à ses prédications, sans faire profession publique des actes religieux que l'on exige du chrétien catholique. Ce fut alors qu'un ordre précis, émané du cabinet du ministre, ordonna l'arrestation de mon aïeul. On avait accusé *Isaïe de Mathevelle* de conserver encore au fond du cœur un reste d'attachement à la fausse doctrine; on prouvait ce crime par son éloignement pour la messe; on alléguait le fait terrible de n'avoir pas encore communié. La Bastille s'ouvrait pour mon aïeul. A peine cet ordre parvint-il à l'autorité civile, Fénelon, qui en était instruit, alla lui-même chez mon père; il suivit la même route que vous

avez suivie, et malgré le nombre de ses occupations, il alla de Rochefort à Saintes pour le prévenir de ce qui se préparait contre lui. Mon aïeul ne lut pas sans étonnement la lettre que M. de Seignelay écrivait à Fénelon, pour lui reprocher sa douceur, ni sans attendrissement la réponse du bon prélat, qui attestait sur sa tête la pureté catholique de mon aïeul. Un mois se passa ; le père de la Chaise, jésuite, écrivit de nouveau à Fénelon pour lui témoigner le mécontentement des catholiques. Il y allait, pour mon aïeul, de ses biens, de sa liberté, de son nom flétri : à son âge, c'était plus que la vie. Sauvé par Fénelon de la fureur de la cour, il abjura sincèrement à ses pieds le calvinisme que ses lèvres seules avaient abjuré auparavant : et, comme je vous l'ai dit, je crois, il s'empressa de nous léguer, avec un portrait de Fénelon peint par Mignard, un souvenir impérissable de la bonté de ce grand homme, souvenir qu'il a pris la peine de consigner dans ses mémoires, et qui, si mes enfans m'imitent, vivra autant que la maison des Mathevelle.

» Quant à votre opinion sur sa fausse modestie et le faste de son humilité, comme vous le

nommez, je l'ai déjà trouvée dans quelques livres de docteurs, et spécialement dans cette édition immense des *Œuvres de Bossuet*, par dom Deforis, en quarante-trois volumes in-8°, édition bien digne d'un bénédictin fanatique et bien indigne de Bossuet. Je ne m'arrêterai pas longtems sur cette audace coupable qui descend dans les replis intimes de l'ame pour accuser de fausseté et d'immodestie celui qui ne montre que la plus profonde humilité, le plus sincère amour de la vérité. Qu'il est difficile et téméraire d'interroger la conscience dans son sanctuaire! Ce qui me sera plus facile, ce sera de prouver que le bon Fénelon, au lieu de partager la haine des jésuites contre les jansénistes, blâma les mesures inquisitoriales dont le gouvernement les rendit victimes.

» — Je serais bien aise, s'écria M. Mersan, que vous voulussiez m'en donner la preuve incontestable.

» — Aussitôt que nous serons à Saintes, continua M. de Mathevelle, et que je pourrai compulser mes autographes, je m'engage à vous détromper. » Nous offrîmes à ce gentilhomme saintongeois une place dans notre voiture, et

nous eûmes à remercier le hasard qui nous l'avait fait rencontrer. Sa mémoire était toute remplie de l'histoire de son pays, et les renseignemens qu'il nous donna, tout en abrégeant la route, nous firent mieux connaître les événemens qui se sont passés en Saintonge.

Pour notre édification, nous apprîmes d'abord de notre nouveau collègue de voyage que l'un des anciens seigneurs de Tonnay-Charente, irrité contre un moine séducteur qui avait captivé le cœur de sa fille, usa contre tous les frères de la même abbaye d'un stratagème aussi singulier que barbare. Il les fit tous venir dans sa maison sous prétexte de leur concéder des terres que leur convoitise avait depuis long-tems remarquées. Une fois qu'ils se trouvèrent en son pouvoir, il les fit enfermer tous dans des sacs et jeter dans un chenal que forme la jonction des rivières entre Tonnay et Rochefort. Si les moines ont porté leurs haines et leurs plaintes en paradis, combien l'ame du seigneur châtelain ne doit-elle pas être tourmentée par les exécuteurs des justices divines dans les domaines infernaux de leur ressort!

Après avoir écouté, sans y ajouter trop de

créance, cette étymologie de la *Fosse aux Moines*, près de laquelle nous avions passé ; après avoir même prêté notre attention aux longs débats qui suivirent cet acte de vengeance et de violence, au récit de l'anathème fulminé par l'église et à celui de la résurrection de douze abbayes que fonda par la suite le baron qui en avait dépeuplé une ; après avoir admiré cette perpétuité des moines si vivaces, si indomptables, et renaissant de leurs cendres, *prolem sine matre creatam*, nous passâmes à la chronique scandaleuse de *Saintes*, et je dois avouer que le petit-fils de l'ami de Fénelon en était tout aussi bien instruit que des missions du bon pasteur dans la *Saintonge*.

Une conversation rapide, *hachée* et *décousue*, mêlée cependant de raison et de cette espèce d'instruction historique qui se joint si agréablement aux niaiseries et aux saillies dont se compose l'art difficile de bien causer, nous fit paraître le chemin moins long. Un auteur anglais fort ancien * compare ces traits anecdotiques, ces fragmens d'histoire qui se joignent à la conversation pour lui donner pour ainsi dire du

* Th. Burton.

corps, à ces fragmens d'excellens fruits que l'art des ménagères conserve et confit dans la liqueur. Sans trop m'arrêter sur cette similitude domestique et bizarre, je recueille tout ce que la conversation dont je parle m'offre d'intéressant et de curieux.

Six cent treize années avant Jésus-Christ, la Saintonge avait ses rois : elle pensa que leur domination était trop pesante, et se rétablit en république; conquise par les Romains, l'année 121 avant notre ère, elle s'associa à la grande confédération des Gaules, et fournit douze mille hommes à Vercingetorix. Tout fut vaincu, pris ou égorgé par César, qui s'empara de leurs vaisseaux : plus tard, ces mêmes vaisseaux, longeant les côtes de la Gaule, servirent à combattre les Venètes de l'Armorique. La Saintonge, toujours agitée, s'épuisa en vains efforts pour reconquérir sa liberté. Unie, asservie, muette sous le joug romain, elle finit par se résigner à cet esclavage civilisé que les Romains imposaient au monde, car ils eurent aussi le secret d'ennoblir la servitude.

Une ère de quatre siècles commença pour les Saintongeois, ère de splendeur et de paix. Leur

pays se trouva encadré dans la seconde Aquitaine : un gouverneur résidait à Saintes. Eutrope vint y annoncer le christianisme, et, s'il faut en croire des gens assez peu croyables d'ailleurs, comme Bollandus, Papebrock et autres qui sont les seules autorités en ce genre, les payens lui firent subir le martyre.

Les barbares jaillirent de l'occident, et Sigerie, roi des Visigoths, s'empara de la Saintonge. Elle resta sous la domination visigothique jusqu'à l'année 507. Défait et tué dans une bataille rangée, Ulric, roi des Visigoths, laissa la Saintonge à Clovis, qui la céda comme duché au guerrier Aribert et à ses descendans. Waistre, petit-fils d'Eudes, eut le malheur d'être trop puissant. Pépin-le-Bref le regarda comme redoutable, et jetant ses armées sur la Saintonge, en extermina les habitans, ainsi que tous ceux des contrées situées en deçà de la Loire. Calamités sur calamités, guerres sur guerres, cadavres sur cadavres; ces malheureuses contrées furent peuplées de mort pendant sept campagnes différentes et consécutives. L'assassinat de Waistre termina dignement cette horrible tragédie.

Quoique notre voyageur s'étendît avec complaisance sur les annales qui composent l'histoire des comtes postérieurs à cette époque, j'y ai trouvé plus de blason que d'héroïsme et plus de singularité que d'intérêt. En 850, les armes normandes désolent la Saintonge. Un combat livré à *Rancogne* leur en assure la possession en 890. Rancogne se nomme aujourd'hui *Taillebourg*. *Foulques-Néra* devient comte de Saintonge, qui suit le sort de toute la Guyenne et qui passe sous le sceptre anglais. En 1242, saint Louis bat à Taillebourg les Anglais et le comte de la Marche. En 1360, la Guyenne se révolte contre Edouard, prince de Galles, et cite ce dernier au parlement de Paris. On confisque la province, et Charles V charge le grand Duguesclin de conduire, avec ses hommes d'armes, les huissiers qui doivent la saisir ; spectacle assez plaisant en dépit des grandes qualités du héros. Confondant ainsi les exploits judiciaires, si j'ose me servir d'un jeu de mots que le seul souvenir historique suffit pour justifier, avec les exploits et les lauriers de la guerre, Duguesclin prend la Saintonge et le Poitou, et les réunit à la couronne de France.

Paisible long-tems, troublée ensuite par le calvinisme, cette province fut en proie à tous les troubles des guerres religieuses : Richelieu en apaisa ou plutôt en étouffa les dernières étincelles. Deux siècles après, elles renaquirent avec violence pendant les campagnes révolutionnaires de la Vendée, dont cependant cette province était séparée par le Bas-Poitou. Telle est, en peu de mots, l'analyse rapide de ces annales que notre gentilhomme esquissa presque à son insu, et dont la narration vive et piquante a gravé le souvenir dans mon esprit.



SAINTES.

Tu regere imperio populos.. . memento.
VIRGILE.
Ta destinée est d'être roi.

UN délicieux paysage environne *Saintes*, où nous arrivâmes vers le soir. Des bouquets d'arbres groupés avec grâce le long des ruisseaux sinueux qui traversent des plaines cultivées avec soin et presque avec recherche, auraient fixé plus long-tems notre attention, si les ombres de la nuit, en ajoutant à la magie du spectacle, ne nous avaient empêchés d'examiner plus minutieusement les détails qui le composaient.

Après avoir goûté le repos de la nuit, nous fûmes éveillés dès l'aurore par notre guide, que nous ne tardâmes pas à suivre à travers le labyrinthe des rues étroites et mal pavées de la ca-

pitale de l'ancienne Saintonge. Les maisons, mal construites, n'étonnent pas un voyageur qui a parcouru la France; mais on a un peu abusé de ce privilége de mauvaise architecture dans la ville dont je parle.

Nous passâmes sur le pont qui traverse la Charente, et qui offre deux constructions d'un style et d'une époque toute différente; l'une, qui touche au *faubourg des Dames*, et qui ne remonte qu'au dix-septième siècle; l'autre, plus ancienne, et qui aboutit à la ville, est gothique dans sa forme, si toutefois ce mot *gothique* convient à l'architecture saxonne ou moresque que l'on désigne ainsi fort mal à propos. Au milieu du pont s'élève un magnifique arc de triomphe, dont la belle disposition contraste assez plaisamment avec la double dissonance architecturale qui se présente à droite et à gauche. Des souvenirs de grandeur, de gloire et de bonté consacrent ce monument : c'est celui que les Saintongeois élevèrent à Germanicus après sa mort. Ils adjoignirent, il est vrai, à ce héros citoyen, le nom odieux de Tibère, et le nom assez peu honoré de Drusus.

Composé de deux portiques, cet arc de triom-

phe a dix-sept pieds d'épaisseur sur quarante-sept de large ; dans sa ruine actuelle, il n'a que trente-huit pieds de haut. On l'a malheureusement enchâssé et comme à moitié enseveli dans le pont, barbarie que nous n'excuserions pas, si un caprice du fleuve, qui passait autrefois près de l'arc de triomphe, ne l'avait rendue nécessaire. Les eaux changèrent de lit, et assaillirent tout à coup ce débris magnifique. Les inscriptions de l'attique et de la frise ont fait l'admiration et causé l'extase des antiquaires. M. Mersan, mon guide et moi, trop occupés des mœurs et des annales saintoises, nous ne consacrâmes pas à ces lettres onciales, cubitales, à demi-effacées, assez de tems pour les déchiffrer. Je ne veux point profiter de ce bénéfice d'une érudition banale que présentent à l'orgueil de nos écrivains modernes tant d'ouvrages faciles à consulter, magasins d'érudition à l'usage des gens qui veulent faire parade aujourd'hui du savoir acquis hier.

Rien de plus obligeant ni de plus aimable que notre gentilhomme, dont les connaissances locales nous furent d'une très-grande utilité. Il voulut bien nous conduire à l'amphithéâtre qui

existe encore derrière les ruines de *Saint-Eutrope.* C'est un monument digne de remarque : aussi vaste, à ce que les habitans de Saintes prétendent, que le bel amphithéâtre de Nîmes; il ne s'est pas conservé dans la même intégrité. En foulant la terre que renferme son enceinte, en voyant la verdure des arbres et la tige des rosiers couvrir un sol arrosé si long-tems du sang des gladiateurs, le philosophe réfléchit aux révolutions des empires. Qui contemplerait, sans un enthousiasme mêlé d'effroi, ces débris de la majesté romaine? Il y a de grands sujets de méditation, il y a une sorte d'éloquence dans les édifices gigantesques comme le roi des peuples, dans ces pierres liées par un ciment indestructible comme son empire qui dure encore, comme sa législation qui nous gouverne aujourd'hui même.

Les souterrains de l'amphithéâtre sont séparés par un mur de refend qui jadis supportait les voûtes et les gradins circulaires où s'asseyaient les spectateurs, ainsi que la plate-forme qui environnait le cirque. L'œil peut distinguer les loges nommés par les anciens *caveœ*; de là s'élançaient les bêtes féroces destinées au combat. On peut

aussi assigner la place du mur qui entourait l'arêne, et celle où siégaient les magistrats et les principaux habitans. Cinq mille spectateurs pouvaient se réunir dans cette enceinte, dont la dimension, mise à profit avec plus d'adresse, eût pu renfermer un nombre d'assistans beaucoup plus considérable. Cependant, « humilions-nous, comme dit Bossuet, devant ces monumens d'un peuple grand jusque dans ses jeux, et auprès duquel les peuples modernes de l'Europe civilisée voient s'abaisser, pour ainsi dire, toute leur nouvelle grandeur. »

Il nous restait à nous instruire de quelques particularités historiques sur la ville de Saintes. « *Medionalum Santonum*, nous dit encore le plus savant des gentilshommes poitevins, est l'ancien nom de cette ville. En celtique, s'il faut en croire l'honnête druide *Lebrigand*, *med* signifie prairie, et *lum* plaine : cette étymologie n'est pas brillante, et si elle ne se rattachait à la vénérable antiquité, elle pourrait fort bien passer pour une niaiserie : qu'est-ce qu'une prairie, sinon une plaine fertile ? »

Si l'on veut poursuivre avec un soin minutieux et une scrupuleuse exactitude la signification des

deux mots celtiques, on trouvera que nos pères ont voulu exprimer, par cette tautologie, la position de la ville de Saintes, bâtie au milieu des magnifiques plaines qui s'étendent au bord de la Charente, que le poète Ausone appelle *Curentonus*, et Ptolemée *Cutentetus*. Tenons-nous-en à *Curentonus* : Ausone, ce chrétien qui, pour plaire aux soutiens de la foi, faisait servir à des centons obscènes les vers et les expressions de Virgile; Ausone, artisan de rimes dans un siècle perdu, était né dans la Guyenne, et devait savoir au moins comment se nommaient les fleuves de son pays.

Pépin-le-Bref, père d'un grand homme, avait fait vœu de bâtir une cathédrale dans la ville de Saintes; Charlemagne remplit le vœu paternel avec toute la magnificence que les architectes du tems pouvaient donner à leurs ouvrages : ce fut le plus beau monument de la nouvelle ville. Croirait-on que ces murailles, ces voûtes, ces grands arceaux, ces autels splendides fussent fondés dans le sang humain et le résultat d'un meurtre et d'un remords? Pépin ou *Pipinus* crut Waiffre assez vengé et sa conscience assez en repos, s'il léguait à son fils le soin d'élever un temple à

Dieu. Deux fois ruinée par les calvinistes et les Normands, cette basilique conserve peu de traces de son ancienne grandeur. Le superbe clocher, débris du monument de Charlemagne, n'est plus en harmonie avec ce qui l'entoure et le soutient, et ne sert qu'à mieux faire sentir la faiblesse et le mauvais goût de son architecture.

Nous avons raison de nous vanter de nos arts et de leurs progrès. Cependant si l'on y pense bien, on reconnaîtra que ce que nous avons gagné d'un côté, nous l'avons perdu d'un autre, et il suffit pour se persuader de la vérité de cette remarque, qui n'est pas encourageante, d'examiner avec soin la construction matérielle du clocher dont je parle. Le choix des pierres, leur taille, leur disposition, la force et l'élégance de l'ensemble, surtout la merveilleuse solidité qui les unit et fait durer leur union malgré tous les accidens; ce sont là des qualités de l'ancienne architecture auxquelles je ne crois pas que la moderne manière de construire puisse atteindre: je me contente de livrer cette remarque aux réflexions de nos Vitruve. On soignait alors, on méditait long-tems, on retravaillait sans re-

lâche ces ouvrages destinés à traverser les siècles. Le clocher dont je parle a conservé ses vives arêtes dans toute leur pureté. Je ne dois pas oublier de dire que le clocher et sa cathédrale sont construits sur pilotis.

Medionalum se nomma *Saintes*, du nom des Saintongeois dont elle devint la capitale. Son histoire est toute domestique, et partant fort peu intéressante, quoique je ne doute pas un moment de la facilité avec laquelle un bon bénédictin remplirait de ses petites annales 680 pages, format atlantique. « Puisque nous parlons histoire, et que vous n'en dédaignez pas la partie anecdotique, il faut que je vous instruise du bonheur que nous avons de posséder une fontaine miraculeuse et tout-à-fait historique. Toutes nos jeunes filles, après avoir fait leurs dévotions à Sainte-Eutrope, ne manquent pas de venir boire des eaux de Sainte-Castelle; les matrones du lieu sont persuadées que cette source divine a la vertu de procurer de bons maris à leurs filles. C'est une fontaine intarissable d'espérance, d'amour et d'hyménée. Au mois de mai, lorsque le jour s'éteint, et que l'ombre se répand sur la terre, pour peu que des nuages légers voilent le disque

de la lune, l'eau de la fontaine de Castelle a toute sa puissance ; on voit les jeunes Saintoises accourir par essaims vers a source bienfaisante ; de longues prières, un long séjour près de ces eaux merveilleuses n'effarouchent point la sévérité des mères ; le mariage suit de près ces pélerinages ; quelquefois, il est vrai..... mais ne jetons pas de nuages sur l'efficace protection d'une aussi fameuse sainte, et honorons la fontaine qui fait fleurir la population de la ville. »

Nous remercions notre *cicerone*, et nous nous apprêtons à repartir ; mais il nous retient et veut que son éloquence l'emporte sur notre résolution bien arrêtée de suivre le précepte d'Horace et de *courir au dénouement*, sans nous reposer longtems sur les accessoires. « De belles ruines parsèment toute la Saintonge, nous disait-il : l'aqueduc, les fontaines de *Douches* et de *Vénérand* qui s'engloutissent et disparaissent sous les voûtes romaines, pour ne plus se remontrer, sont dignes d'attirer votre attention. Dois-je vous citer cette *pile* fameuse *de Pirelongue*, où M. *Millin* croyait voir un retranchement anglais, et où je ne puis voir qu'une pierre levée pour former un tombeau : partout des *dolmen* couverts de mousse,

des *tumuli*, des pierres *sittes* ou pierres *sichées*, en un mot tout ce qu'a de plus vénérable la science de l'antiquaire? Venez donc et parcourez avec moi le département de la Charente. » Nous ne pûmes accepter ces propositions, et nous fîmes nos adieux à M. *de Mathevelle*, après avoir tenu, observé, et examiné avec une sorte de vénération quelques lettres originales du bon Fénélon, qui contenaient la preuve de ce qu'il avait avancé sur la tolérance admirable de ce prélat. « Oui, Messieurs, disait le gentilhomme avec attendrissement, M. de Fénelon (qu'on a tort de prononcer *Fénélon*, ce qui défigure son nom patronymique); M. de Fénelon eût été Platon en Grèce, il eût été Malesherbes à la cour de Louis XVI; toutes les vertus douces, tendres, bienfaisantes s'étaient réfugiées dans son ame comme dans un asile; et s'il est quelque chose qui prouve combien la fureur des disputes théologiques change les hommes, c'est l'erreur de monsieur (ajouta-t-il, en montrant M. Mersan), de monsieur, qui, avec un esprit juste et une belle ame, a pu mal penser du meilleur des hommes, par cela seul qu'il n'était pas janséniste. »

N° VI. — 1er *août* 1824.

PONS, BLAYE, SAINT-JEAN-D'ANGELY.

For a word, a thought, a dreem, they run in armes!

Bp. Taylor.

Il leur suffit d'une pensée, d'un mot, d'un rêve, pour courir aux armes!

C'est ainsi que voyageant sans sortir de place, je me fiais à de lointains récits.

Bernardin de Saint-Pierre.

M. de Mathevelle, qui avait voulu nous accompagner hors de la ville, avait réservé pour ces derniers momens l'expression de la colère qu'inspire à tout bon citoyen de Saintes ou des environs, le vol que l'on a fait à leur ville, en donnant à la Rochelle, située à l'extrémité du département, le titre de préfecture. Il nous fit aisément sentir combien il est nécessaire de placer au centre le chef-lieu d'un département, et je ne pus m'empêcher de partager son opinion

sur une mesure évidemment injuste et à laquelle je ne doute pas que le gouvernement ne donne quelque jour l'attention et la révision qu'elle mérite.

Deux lieues se firent sans que M. de Mathevelle se décidât à nous quitter ; il nous entretint longtems de M. Français de Nantes, préfet du département, des souvenirs de talent, de courage et de bienfaisance qu'il y avait laissés ; de M. Bourignon, antiquaire très-instruit, mort en 1792, auquel on doit un travail estimable sur les monumens qu'elle renferme, travail imprimé par les soins et par l'ordre du préfet que je viens de nommer. Nous quittâmes enfin avec regret le bon gentilhomme, et nous montâmes dans la chaise de poste que nous avions envoyée en avant, et qui nous attendait sur la route. « Quel chemin prendre, me demande M. Mersan ? Voulez-vous visiter *Blaye*, ou nous dirigerons-nous sur *Pons* ? — J'avoue que les petites villes sont maintenant pour moi comme les hommes ordinaires dont la société fourmille ; j'ai peu de penchant à me déplacer pour ce qui ne vaut pas la peine d'être observé : si vous les connaissez,

et si vous voulez m'instruire, je les tiendrai pour vues.

» — Volontiers. Quoique Pons et Blaye ne manquent ni l'un ni l'autre d'une certaine importance, je ne vous fatiguerai pas longtems du récit de leurs annales. Pons, bâtie en partie sur la *Seigne*, et en partie sur la colline, doit son nom aux divers ponts jetés sur cette rivière, et qui la traversent en différens endroits. Vous auriez pu admirer sur la hauteur son château, qui présente un coup d'œil très-pittoresque. C'étaient autrefois d'assez puissans seigneurs que les sires de Pons : lorsque ils venaient rendre hommage aux rois de France, ils se présentaient devant le trône, armés de toutes pièces et la visière du casque baissée. Ils leur disaient : *Sire, je viens à vous pour vous faire hommage de ma terre de Pons, et vous supplier de me maintenir en la jouissance de mes priviléges*. Le roi remettait alors une épée au sire de Pons. On vit ces seigneurs mêler leur féroce activité à toutes les guerres qui désolèrent la province. Assiégée par Louis XIII, au commencement du dix-septième siècle, elle appar-

tenait, avant la révolution, à la maison de Lorraine, et le titre de prince de Pons était héréditaire dans cette dernière maison.

» Vous parlerai-je du célèbre *Agrippa d'Aubigné*, politique, satirique, historien, né auprès de cette ville, et qui passait sa vie à dire des méchancetés, à les expier en prison, à les soutenir à la pointe de l'épée, et à recommencer pour être puni de même. S'il faut en croire un écrivain moderne, Agrippa, l'ami constant du roi de Navarre, lui était attaché par des liens plus tendres et plus secrets d'une parenté non reconnue. Ainsi, par une bizarre complication, dont l'amour et la fortune ont embrouillé les fils, le roi Louis XIV aurait épousé sa propre cousine en s'unissant à madame de Maintenon.

» Un concile tenu à Pons, de 1293 à 1294, fait encore l'orgueil du petit clergé de cette petite ville. Cependant, le moyen de certifier ce fait, dont aucun acte, aucun monument ne subsiste?

» — Accordez-le-lui, m'écriai-je, c'est un dernier honneur dont il faut le laisser s'environner, et vous savez, ajoutai-je en souriant, qu'il ne fait pas beau avoir des querelles, même

historiques, avec les hommes d'église. Saint Augustin ne poursuivit-il pas les donatistes jusqu'à la mort; Bossuet, Fénelon jusqu'à l'exil? Le P. Lachaise n'accabla-t-il pas nos jansénistes jusques à la destruction de leur asile? O bizarre et malheureux entêtement des hommes! Ce concile a-t-il existé? Ce mot est-il exact? Cette signification est-elle précise? Doit-on dire que la troisième personne de la trinité vient de la seconde, vient des deux, ou vient de la première? Quand je marche, moi créé par Dieu même, marché-je en raison de ma volonté, ou en raison de celle de Dieu? Raisons suffisantes pour se battre, s'égorger, se ruiner, et cela pendant des siècles!... Pauvres humains!

» Blaye, continua mon guide, antique et vénérable cité, se nommait jadis *Promontorium Santonum*, le promontoire de la Saintonge. Ce nom, qui lui a été donné de tems immémorial, s'explique assez bien par sa position topographique sur une langue de terre qui ressemble en effet à un promontoire jeté dans la Gironde. Croirons-nous sur parole les chroniqueurs, qui nous assurent que le cavadre sanglant du fameux *Roland*, comte de Blaye, fut transféré

de la vallée de Roncevaux dans la cathédrale de cette petite ville? On m'a montré, comme un irrécusable témoignage, le *cor de chasse* du héros si célèbre sous le nom d'*Olisant*, ce qui n'a, comme vous le pensez bien, ni ébranlé ni raffermi ma première conviction.

» Blaye a soutenu plus d'un siége. En 1568, les calvinistes la prirent et lui firent subir tous les outrages et toutes les misères d'une ville saccagée. Les ligueurs s'en emparèrent ensuite et opposèrent au maréchal de Matignon, qui vint les assiéger, une si opiniâtre résistance, qu'il fut obligé de lever le siége et de leur abandonner la ville. Le port de Blaye est peuplé, si j'ose employer cette expression, de navires de tous les pays. Le cabotage de la Bretagne lui envoie ses embarcations légères, qui jettent beaucoup de mouvemens dans ses parages. La Gironde, en face de la ville, a près de deux mille toises de large. On a craint que Bordeaux ne souffrît de cette position, et pour apporter remède à sa sûreté menacée, on a construit dans une île, située au milieu du fleuve, une forteresse qu'on nomme encore aujourd'hui le *Pâté de Blaye;*

elle commande les deux rives et ferme ainsi le passage de la Gironde.

» Une abbaye qui existait à Blaye contenait, s'il faut ajouter foi aux menteuses chroniques, les cendres du roi Caribert. Rien de plus irrégulier, ni (tranchons le mot) de plus laid que l'intérieur de Blaye ; les campagnes des environs sont en revanche fertiles, cultivées et riantes.

» Il ne tiendrait qu'à moi de continuer mon récit et de vous entraîner jusqu'à *Plassac*, où le duc d'Epernon avait un château-fort, que l'on apercevait de la ville de Blaye. On attribue à ce château une magnificence romanesque dont il ne reste plus aucun vestige. Les voyageurs qui battent aujourd'hui ce pavé aperçoivent à sa place le château de *Montazet*, dont l'aspect est assez grandiose pour consoler ceux d'entre eux qui peuvent avoir des souvenirs. »

Nous devisions ainsi, tout en admirant la variété presque infinie de cultures qui annonce toute la fertilité de la Saintonge. Le blé, la vigne, le seigle, le sarrazin y croissent ensemble, et y offrent le mélange de leur fécondité différente et de leur végétation vigoureuse. Les

marais salans, dont nous eûmes occasion d'examiner plusieurs, sont une des principales richesses de la contrée : il est à craindre, pour ce pays du moins, que la mine de sel gemme découverte en Lorraine ne porte un grand préjudice à cette branche d'industrie saintongeoise.

Beaucoup de chênes verts aux rameaux noueux, au vaste feuillage, jettent sur cette contrée une ombre pittoresque. Rien ne contribue plus que ces beaux arbres à donner au paysage un caractère de grâce mêlé de grandeur. L'industrie fait chaque jour des progrès en Saintonge. M. Mersan m'a assuré que le département de la Charente-Inférieure était le seizième de la France pour le revenu, et le vingtième pour la population, ce qui prouve que le résultat des produits industriels de ses habitans dépasse la proportion exacte qui se trouve communément entre la population et la richesse.

Déjà plusieurs fois j'avais répété avec l'accent de la surprise certains noms de villes et de villages qui frappaient mon oreille et qui la surprenaient étrangement. « Vous n'avez pas encore tout entendu, me dit M. Mersan; un voyageur aguerri ne fait point d'attention à ces

vétilles; et que serait-ce si vous aviez à prononcer le nom de ce village du pays de Galles, qui ne se compose exclusivement que de consonnes, *Llpwllgwnm* * ?

» Je n'ai rien à dire contre la prononciation des mots saintongeois; elle est facile et franche : mais ces noms eux-mêmes tiennent à la barbarie et semblent indiquer une grossièreté habituelle qu'on ne rencontre pas dans d'autres contrées. Pour ne citer que les plus honnêtes, je vous rappellerai que nous avons passé par la *Vieille-Anesse*, dont les gens se sont moqués de nous; que de là nous sommes tombés dans le chemin de la *Crotte*, qui justifie bien son nom et celui plus dégoûtant encore du village auquel il conduit. Ai-je besoin de vous dresser un catalogue complet des titres burlesques de toutes ces bourgades, *Tarte-y-Fume*, *Tout-y-Faut*, *Sèche-Bec*, *Pois-Ventre*, *Engoule-Vent*, véritables noms de carnaval?

» Je tâcherai de vous faire éviter *la Brelandière* et *Cure-Gouflet*. Nous ne passerons pas non plus par *Puy-Merdeux*; mais il est impos-

* Voy. *Wine and Walnuts*.

sible de dîner ailleurs qu'à *l'Ane-Cuit*, c'est le seul hameau des environs qui nous laisse espérer les délices d'une omelette au lard et d'une soupe au lait. »

Je me résignai à cet inconvénient des voyages, et je trouvai que l'auberge de l'Ane-Cuit valait mieux que son titre, par une compensation sans doute de tant d'autres auberges qui ne valent rien, malgré les titres ambitieux qui cachent leur riche nullité.

« Passerons-nous aussi rapidement à travers *Saint-Jean-d'Angely* qu'à travers les deux villes de Blaye et de Pons? Notre imagination seule a fait les frais de ce dernier voyage. Je vous l'avoue, je me sens attiré par une sorte de charme irrésistible vers la patrie d'un homme habile, d'un homme généreux qui a bien mérité de sa patrie, et qui aurait des amis sans nombre si le nombre des amis se comptait par celui des bienfaits.

» — Nous n'augmentons pas, j'espère, répondis-je à M. Mersan, la liste des ingrats qu'il a faits : elle est longue, et peu glorieuse pour l'espèce humaine.

» — Vous l'avez connu? »

A ces mots, je répondis en racontant à mon compagnon de route mon amitié d'ancienne date, ma liaison si intime, si douce, avec le comte *Regnaud de Saint-Jean-d'Angely*. Le janséniste s'étonna de me voir aussi bien informé que lui de ce qui concernait cet homme célèbre, et continua en ces mots :

« A mon retour de l'émigration, je n'avais aucun moyen d'existence. Pendant que je luttais contre ma détresse et contre mon désespoir, un homme que je n'estimais pas s'avisa de me dire tant de mal de M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, que je ne pus m'empêcher d'en penser un peu de bien. Je me décidai à l'aller voir. Pauvre comme j'étais, sans recommandation, sans appui, je lui inspirai, dès la première entrevue, ce tendre intérêt que certains ministres accordent aux solliciteurs présentés par de jolies parentes. Je ne lui demandai rien : il m'envoya des secours. Mes longues relations avec lui n'ont été qu'un tissu de services de sa part, et de reconnaissance de la mienne.

» — Oui, repris-je, c'était un esprit supérieur et une ame grande. Les plus hautes occupations n'étaient pour lui qu'un jeu. Jamais il ne

se reposait sur ses secrétaires des soins d'administration et des travaux intellectuels que ses fonctions exigeaient : il faisait tout par lui-même. Dévoué à Napoléon, il ne s'attela point comme tant d'autres au char de sa fortune, pour l'abandonner quand le sort le frappa. Les jours du désastre arrivèrent. Le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely eut la même destinée que l'empereur ; comme ce dernier, il resta seul dans la disgrâce, et vit presque tous ses amis infidèles à son malheur.

» — Quel tems me rappelez-vous! Ni tous les services qu'il avait rendus, ni l'élévation de son esprit, ni la variété de ses talens, ne le garantirent contre le malheur de l'exil ; il fut proscrit. En vain par les plus tendres soins, par un dévouement sans mesure, sa noble et belle compagne essaya de lui faire supporter la vie ; le coup était porté ; il ne revit la France que pour y exhaler le dernier soupir ; à peine avait-il franchi le seuil de son hôtel, que la nuit même de son retour il expira. »

M. Mersan s'arrêta, et l'expression douloureuse de sa voix et de son regard annoncèrent que le souvenir de cet ami avait réveillé dans

son cœur une vive émotion. Ces éloges naïfs, ce tribut de reconnaissance et de sensibilité, tout en me rappelant celui que j'avais aimé moi-même, mêlèrent à ma tristesse une espèce de satisfaction.

Notre conversation fut longue, et toute consacrée à un seul sujet. A force de parler de celui qui donna tant d'illustration à la petite ville de Saint-Jean-d'Angely, nous finîmes par ne plus penser à la ville même. M. Regnault, né en 1760, d'un père président du tribunal de Saint-Fargeau, et délégué de l'intendance, siégea à l'assemblée constituante, s'y montra fidèle à la monarchie constitutionnelle, ne fit partie d'aucune faction, et ne fut point inscrit sur la liste de ces rois-démocratiques, nommés jacobins. Le 10 août, il défendit Louis XVI au château des Tuileries; le 13 vendémiaire, il prit parti pour les sections contre la convention nationale. Napoléon lui donna le gouvernement de l'île de Malte : il avait deviné son talent.

Elevé ensuite aux plus hautes dignités, comte de Saint-Jean-d'Angely, grand officier de la Légion-d'Honneur, grand-croix de divers ordres, ministre d'état, président d'une section

du conseil d'état, grand-procureur près la haute cour supérieure, membre de l'académie française et du corps législatif, il n'eut que des opinions conciliatrices et philanthropiques. Sa tombe même ne l'a pas protégé contre la calomnie ; l'explication en est facile : il eut de grands talens, il fit beaucoup de bien ; il excita beaucoup de jalousie et dut faire beaucoup d'ingrats.



— N° VII. — 15 *août* 1824.

ANGOULÊME.

Anjou fait *joug;* Angoulême *se blême* (est pâle).
Vers élégiaques de Cl. Marot.

Nous aperçûmes de fort loin Angoulême, bâtie sur une colline escarpée. De quelque côté qu'on s'y rende, elle offre au voyageur un aspect remarquable. La hauteur sur laquelle la ville est située domine tous les coteaux voisins, et dès que nous en eûmes atteint le sommet, la plus vaste scène attira nos regards et fixa notre admiration. Quelle trouvaille pour ces bons chevaliers, et qu'une ville était bien placée au sommet d'un tel escarpement! De là on pouvait apercevoir la marche de l'ennemi, et, préparant sa défense en toute sûreté, faire pleuvoir sur lui les flèches et les pierres.

Capitale de l'Angoumois, la ville d'Angoulême, où nous entrâmes, eut à soutenir le choc

terrible des conquêtes de César. Elle suivit la destinée commune de toutes les villes gauloises, et jouit du paisible esclavage que le joug romain fit subir à notre pays, en y jetant les semences d'une civilisation féconde. Les Visigoths la possédaient au sixième siècle ; conquise alors par les Francs, ravagée par les Normands, elle appartint long-tems aux comtes que les rois de race carlovingienne leur avaient donnés, et parmi lesquels on compte plusieurs Lusignan. La couronne de France s'en empara ensuite, et, par le traité de Brétigny, la céda aux Anglais, l'an 1360. Onze ans s'écoulent, les Angoulêmois se soulèvent contre la domination étrangère et se réunissent à la France. François I[er], dont Angoulême était l'apanage avant qu'il ne montât sur le trône, en fit alors cadeau à sa mère, Louise de Savoie ; un bâtard de Charles II porta le nom de duc d'Angoulême. Louis XIV avait investi de cette duché-pairie le duc de Bouillon ; le Dauphin actuel de France a porté son nom jusqu'à l'avènement de son père, S. M. Charles X.

Un sol très-fertile, une grande variété de productions enrichissent l'Angoumois. Le climat, sans être rigoureux, est ordinairement froid et

salubre. Beaucoup de collines s'élèvent de distance en distance ; aucune d'elles n'atteint à une hauteur assez considérable pour mériter le nom de montagne. Le blé, l'orge, le maïs, le seigle, le lin, le safran sont les produits que M. Mersan m'a indiqués comme les principaux trésors du pays. Plusieurs espèces de mines offrent cependant aux spéculateurs une exploitation plus riche encore. Citons avant tout les mines de fer, dont le métal est doux et ne casse point. Les deux mines principales, celle de Rancogne et de Planche-minier, ont été honorées de la visite de tous les voyageurs attentifs : elles nous ont semblé dignes de leur réputation ; leur longue fertilité ne les a pas épuisées. On a aussi découvert dans l'Angoumois des mines d'antimoine, dont on n'a pas tiré grand parti jusqu'à ce jour.

M. Mersan m'entraîna jusqu'à la source de *Sondres*, située à quatre lieues de la ville vers le midi. Cette source porte bateau dès sa naissance : elle a douze brasses de profondeur dès le premier moment de son origine. Ajoutons que l'eau de cette source merveilleuse est chaude en hiver et froide en été.

Chef-lieu du département de la Charente,

Angoulême, où nous passâmes deux jours seulement, compte environ quinze mille ames; M. Mersan me cita plusieurs négocians célèbres dont l'industrie, appliquée à la confection de l'eau-de-vie, au travail du fer, à la fabrique du papier ont enrichi leur ville natale.

D'où vient l'ancien nom d'*Ieulisa*, que l'on donnait à cette ville? Je ne sais, et M. Mersan ne l'a pas deviné mieux que moi. Nous eûmes de la peine à nous frayer un passage à travers les cailloux dont les rues sont semées. Angoulême est fort mal bâtie, si l'on excepte un quartier neuf, qui offre, comme au Mans et dans plusieurs autres villes modernes, un contraste frappant avec la laideur et la vétusté des autres quartiers. Partout, si l'on en faisait la remarque dans les édifices et dans les mœurs, on retrouverait ce contraste vivant de la nouvelle France et de la France ancienne.

La cathédrale se fait remarquer par la beauté de son clocher gothique; nous ne fîmes que passer devant cet édifice. Après avoir fait notre visite accoutumée à la bibliothèque et au jardin botanique, formé par les soins de M. *Lefevre Villebrune*, nous sortîmes d'Angoulême : une

excursion rapide nous conduisit jusqu'à la célèbre cité de *Cognac.*

Qu'on ne croie pas que l'eau-de-vie de Cognac soit l'unique droit de cette ville à la renommée dont elle jouit. Elle a vu naître François I[er] : ce roi *gentilhomme* mérite néanmoins plus de blâme que de gloire ; léger, indiscret, inconséquent, extravagant, prodigue, il a dû à ses flatteurs une illustration contre laquelle réclament la raison et la philosophie. On l'a nommé *père des lettres et des arts :* c'est un sobriquet des courtisans, auxquels sans doute ce prince avait ouvert ses coffres. Ses vices, ses cruautés, ses extravagances ont porté à notre patrie plus d'une blessure dont les suites ont été long-tems et cruellement senties.

Nous ne manquâmes pas de rendre visite aux ruines du château et à la petite maison attenante où se retrouvent les célèbres salamandres de ce monarque. Peut-être était-ce là une petite maison du quinzième siècle, un lieu de délices où le roi, vaincu par Charles-Quint, allait oublier sa honte dans les bras de ses maîtresses, où il trouva la mort.

M. Mersan me fit passer la Charente, et nous

allâmes visiter la fameuse plaine de Jarnac, où se donna, en 1567, la bataille qui coûta la vie au prince de Condé. Chef des protestans, ce prince, digne par son courage de porter le grand nom de Condé, fut tué par la plus lâche trahison dont un assassin se soit jamais avisé. L'histoire flétrit de cet opprobre le nom de Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou. Elle rapporte aussi que ce dernier, digne fils de sa mère, fit charger sur un âne le corps du grand capitaine, et l'examina avec une attention minutieuse où la superstition se mêlait sans doute à la férocité. Une pyramide avait été érigée à la place où l'assassinat avait été commis; les débris de ce monument désignent le lieu qu'il occupait. « Ne dirait-on pas, me faisait observer mon guide, qu'il y a chez les hommes un instinct inné de destruction qui s'exerce contre les monumens eux-mêmes? »

Après avoir terminé cette excursion, nous revînmes à Angoulême continuer nos premières observations. M. Mersan, auquel toute cette contrée est parfaitement connue, m'entretint des hommes célèbres qu'elle a produits. *Marguerite de Valois*, sœur de François Ier, doit se placer

à la tête de cette liste ; elle était jolie, sage, spirituelle, et aimait à rire : ses contemporains lui ont rendu témoignage sur les deux premiers points ; ses contes un peu libres attestent les deux autres. Elle donna le jour à cette reine admirable, Jeanne d'Albret, digne mère du meilleur des rois que la France ait vus s'asseoir sur le trône. On soupçonna Marguerite de Valois de deux péchés ; d'abord du péché d'hérésie, ensuite d'avoir aimé le poète Clément Marot, ou de s'être laissée aimer par lui, ce qui ne m'étonnerait pas de la part de l'auteur des *Cent Nouvelles :* dans tous les cas, il y aurait compensation.

Mellin de Saint-Gelais, fils naturel de l'évêque d'Angoulême Saint-Gelais, a fait des poésies naïves et spirituelles qui ont eu du succès dans leur tems, et que l'on peut encore lire avec plaisir. Il devint abbé du Reclus, aumônier et bibliothécaire du roi. Contemporain de Ronsard, et son rival, il essaya de nuire à l'auteur de *la Franciade* auprès du roi et des gens de la cour. Ronsard qui, avec tous les défauts dont sa muse est entachée, ne manquait pas d'une certaine hauteur de caractère, se vengea de Saint-Ge-

lais par des satires, et lui pardonna bientôt après. Admiré de son siècle, Saint-Gelais reçut de ses élèves et de ses admirateurs le surnom ou le sobriquet d'*Ovide français*. Ce jugement a été cassé par la postérité, qui n'a laissé à Mellin de Saint-Gelais que le titre assez honorable, et assez rare au seizième siècle, de versificateur élégant et quelquefois même harmonieux.

Balzac, qui le premier arrondit la période française, et que l'on a trop négligé après l'avoir trop exalté, naquit à Angoulême en 1594. Ce membre de l'Académie française, protégé par Richelieu et le cardinal de Lavalette, a encore droit à quelque estime. Perdre et dissiper beaucoup d'esprit naturel, l'employer à polir des phrases aussi prétentieuses que vides, c'est sans doute en faire un très-mauvais usage, mais enfin, c'est prouver qu'on a de l'esprit. Le public fut charmé du style de Balzac. Ces tours élégans, cette harmonie continue, ces phrases pleines et sonores, durent charmer une nation qui n'avait guère de littérature, et dont le goût naturel s'était débattu sous le poids des controverses théologiques et des guerres de religion. Balzac eut beaucoup de succès et beaucoup

d'ennemis. Le moine Goulu l'attaqua en deux gros volumes que Balzac eut le bon sens de mépriser. Sur la fin de sa vie, il se retira dans sa ville natale, et consacra le reste de ses jours à la bienfaisance. Les pauvres d'Angoulême le nommaient leur père. Il fonda le prix annuel de 2,000 francs que l'Académie française décerne pour un discours en prose sur un sujet donné. Thomas, qui joignait tant d'éloquence à tant de pédantisme, a dit de l'*Aristipe* de Balzac : « Il » y a semé, à travers beaucoup de fautes de » goût, des vérités de tous les tems et de tous » les pays. On y trouve l'ame d'un citoyen et la » douceur de la vertu, relevée quelquefois par » l'expression de Tacite. »



N° VIII. — 1er *septembre* 1824.

VÉNUS PÉRIGOURDINE.

Il n'est pas de sotte fantaisie qu'ils ne se mettent en cervelle.

MONTAIGNE.

La mort ne me graverait mie
Si je mourais ès bras m'amie.

Trad. d'un fabliau du XIIe siècle.

Nous entrons dans le Périgord : « Est-il besoin de faire reparaître devant vos yeux, me dit M. Mersan, les Visigoths, les Francs et les Romains? Vous savez leurs exploits et leur puissance dans cette partie de la Gaule encore sauvage. Parlerons-nous des rois d'Aquitaine, de la race de Clovis et des ducs leurs successeurs, de Pépin-le-Bref, qui l'enleva au malheureux Waiffre, enfin des Périgord (Talleyrand), si célèbres par leurs ancêtres, plus célèbres par leur arrière-neveu? Confisquée, en 1399, par Charles VI, cette province fut l'apanage de Louis, le

second fils du monarque. Elle fut successivement le patrimoine de la maison de Penthièvre et de celle d'Albret, jusques au moment où Henri IV la réunit à la couronne. »

A peine descendus à l'hôtel de France, l'auberge la plus renommée de Périgueux, l'hôte nous conseilla d'aller voir l'amphitéâtre, la porte romaine et les murs ruinés de *Pétrocorie*, nom d'une ville antique qui s'élevait auprès de Périgueux, nommé alors *Vesuna*. S'il fallait en croire le comte Wlgrin de Taillefer, antiquaire et notre contemporain, on pourrait découvrir dans cet amphitéâtre les vestiges d'un temple circulaire, jadis revêtu de marbre et entouré de colonnades, plusieurs aqueducs, des morceaux de sculpture, des vases, des médailles et des débris de statue. Un libraire, qui se trouvait alors chez mon hôte et qui sans doute attend les voyageurs au passage, nous offrit de nous vendre l'ouvrage du comte, où ces découvertes magnifiques sont rapportées. Les gros volumes me font peur, et les découvertes antiques et modernes me trouvent souvent incrédule. M. Mersan, dont la foi, plus robuste, adoptait plus facilement ces souvenirs de grandeur, acheta le vaste

magasin d'érudition. « J'ai fait un fort bon marché me dit-il ensuite, ne fût-ce que pour la curiosité de ces volumes. Le comte d'Wlgrin descend des princes de Périgord : rien n'est plus rare qu'un fils de princes, qui fait l'histoire du pays même où ses pères ont régné. Je crois voir les héroïques ancêtres du comte, gens qui ne signaient qu'avec leur gantelet trempé d'encre, jeter des regards pleins de courroux sur ce descendant indigne, qui de noble s'est fait lettré. »

Périgueux est divisé en deux parties, séparées par la route de Lyon. La vieille et la nouvelle villes s'y retrouvent comme dans la plupart des cités modernes. La plus ancienne, nommée aujourd'hui la *Cité*, est située dans la plaine. La ville nouvelle, plus pittoresque à la fois et mieux bâtie, s'élève sur le flanc de la colline; une pente inégale, semée de jardins bizarres, va se terminer à un plateau qui s'unit au coteau littoral de la rive droite de l'île : c'est sur ce terrain montueux que le nouveau Périgueux est construit. Le coteau dont nous parlons, rempart immense et presque à pic, semble protéger la ville qu'il domine.

Nous visitâmes la cathédrale, seul monument

digne de fixer l'attention des curieux. Cet édifice, ou plutôt cette masse de pierres, impose par l'étendue et la hauteur de ses dimensions. J'observai la bizarre construction de son clocher carré, qui se termine par une coupole, appuyée sur une multitude de petites colonnes de formes diverses, assemblées au hasard comme les arbres d'une forêt. L'inégalité de cette structure, si éloignée de toutes les lois architecturales, produit un effet piquant qui ne manque pas de grandeur.

L'hôtel de la préfecture m'offrit pour curiosité principale un cabinet fort riche en échantillons minéralogiques. Cette collection renferme, dit-on, tout ce que le Périgord offre en ce genre d'espèces différentes et de variétés précieuses; il n'est point de département qui, sous le rapport de cette richesse géologique, l'emporte sur celui de la Dordogne. Quand je demandai le nom de l'auteur de cette collection si utile, on me nomma d'abord M. le préfet, auquel cet honneur était bien dû, car il avait du moins fourni le local; puis M. *Br*...., savant modeste, qui dirigeait l'exploitation des mines de houille du pays. Déjà ce nom m'était connu,

et je résolus d'aller bientôt visiter les manufactures, et de puiser dans les conversations de cet homme distingué les connaissances que ma paresse avait négligées ou redoutées. Ami et collaborateur de *Faujas de Saint-Fond*, ce naturaliste, ingénieur de l'école des mines, a composé le *Manuel du minéralogiste et du géologue voyageur;* un *Traité de pierres précieuses;* une *Histoire des coquillages terrestres et pluviatiles qui vivent aux environs de Paris;* enfin, la *Minéralogie appliquée aux arts*, ouvrage qui, à nos yeux, est l'un de ses plus beaux titres de gloire.

Vesuna, ou peut-être *Venusa*, était le nom ancien de Périgueux. Aussi, les antiquaires affirment que Vénus était la déesse adorée des Périgourdins. Une tour ronde, immense, haute de cent pieds, a passé long-tems pour le temple de la déesse. Les murailles de cet édifice ont plus d'une toise de large, et certes la déesse était bien gardée. Point de fenêtre, ni de porte; nulle forme architecturale; rien qui se rapporte au polythéisme, ni surtout au culte de la mère des amours. Je ne puis comparer ce monument qu'au tombeau de *Cecilia Metella* que l'on voit près de

Rome, et il y a toute apparence que ce prétendu sanctuaire de la Vénus périgourdine était simplement un tombeau romain.

M. Mersan, qui m'avait accompagné jusque là, m'annonça que des affaires urgentes le forçaient de rester à Périgueux; je ne prévoyais pas sans peine le moment où je me séparerais de cet homme aimable dans son austérité, cosmopolite par la volonté de son évêque, et chez qui j'ai cru voir revivre la sagesse et la bonté, mais aussi quelques-uns des préjugés, de Nicole, le Socrate de Port-Royal.

« Il le faut, mon cher Hermite, me dit M. Mersan, revenant une dernière fois à ses pensées de fatalisme mytérieux, il faut se quitter; c'est une des cruelles nécessités attachées à l'humaine existence. Nos attachemens ne se font sentir à nous que pour nous faire regretter, quand nous les perdons, la fragilité de notre bonheur. » Je l'embrassai, en convenant de la vérité morale de ce petit discours; et le bon janséniste me promit de venir me visiter dans ma cellule parisienne, plus tôt peut-être que je ne l'espérais, Je me hâtai de partir et de m'éloigner d'un lieu où je laissais un homme estimable, victime

de la ruse et de l'activité de ces polypes de Loyola qui nous enveloppent de toutes parts. Je croyais, en pressant mon départ, faire diversion au regret bien naturel qu'il me causait. « Puissiez-vous, me dit-il au moment où je lui fis les derniers adieux, trouver au pays de *Pascal*, vers lequel vous vous dirigez, un nouveau génie qui foudroie encore la conspiration permanente des jésuites contre la vertu, les lois et les rois. »

Je sortis de Périgueux par la route de Lyon, route qui, nouvellement ouverte, doit jeter dans la contrée une grande activité industrielle et une nouvelle prospérité. Le sol en est mauvais, et jusqu'ici ses productions ont peu de valeur. Un commerce actif peut néanmoins communiquer à cette partie de la France la richesse et la force qui lui manquent.

Dois-je oublier, en parlant du *Périgord*, sa véritable richesse? L'or que l'on puise dans les mines est un moyen moins puissant que la truffe parfumée, mobile si actif du gouvernement ministériel à l'époque où j'écris. Objet d'un important commerce, la truffe voyage d'un bout de la France à l'autre, contribue à la confection

des lois, assure le repos des ministres, achète les consciences et aplanit les difficultés parlementaires. Si la truffe venait à manquer, que deviendrait la France?

Voltaire a écrit contre les transitions dans l'art oratoire : son esprit, qui n'a pas eu de modèle ni d'égal, ralliait sans peine les idées les plus disparates. En contant la gloire du Périgord, il n'eût point fait difficulté de passer, de la fortune qu'ont faite les truffes, à la renommée dont les troubadours périgourdins ont joui dans leur tems. *Aimery de Sarlat*, *Arnauld Daniel*, né à Riberac, furent principalement célèbres entre leurs nombreux rivaux. Les chroniques rapportent qu'Arnauld Daniel et Aimery se portèrent, devant Richard-Cœur-de-Lion, un défi poétique. Le roi enferma chacun des deux poètes dans une chambre séparée : il s'agissait non-seulement de faire bien, mais de faire vite. Leurs chambres n'étaient pas assez éloignées pour qu'en se plaçant dans l'une des deux, on n'entendît ce qui se passait dans l'autre. Daniel, dont la verve était apparemment épuisée, sollicita vainement sa muse. Il n'avait rien produit encore lorsque son rival, se mettant à chanter le tenson

qu'il venait de composer, lui donna, par cette imprudence, l'occasion de jouer à Aimery de Sarlat l'un des tours les plus singuliers dont l'histoire littéraire fasse mention.

Amenés tous deux devant le prince, il leur ordonne de réciter leur ouvrage : Daniel demande la permission de commencer. Il répète alors la chanson de son rival, qu'il avait retenue tout entière. On peut juger de la surprise d'Aimery et de l'embarras de Richard ; tous deux ne manquèrent pas de penser que le diable était pour quelque chose dans cette affaire. Enfin Daniel avoua sa supercherie, et le roi, qui rit beaucoup de ce plagiat bizarre, combla de présens les deux troubadours.

Lacurne de Saint-Palaye, auquel j'emprunte ces détails, et dont je parcours, dans ma chaise de poste, les mémoires plus curieux que bien écrits, cite encore *Arnault de Mareuilles*, troubadour de Périgord ; amoureux d'Adélaïde de Durlat, femme de Roger II, vicomte de Béziers, il trouva dans la personne de ce mari un rival dangereux, car ce rival était roi. Forcé de céder au monarque de Castille, le bel Arnauld de Mareuilles alla porter à Montpellier son génie,

ses chansons et son amour malheureux. L'histoire ne dit pas comment la femme du roi jaloux supporta cette absence, ni si le désespoir du jeune amant ne trouva pas à Montpellier des cœurs tendres et d'heureuses consolations.

Je ne lus pas sans plaisir plusieurs tensons périgourdins, cités et traduits par l'historien de la chevalerie dont j'ai parlé plus haut. L'histoire de Bertrand de Born, vicomte d'Hautefond, m'intéressa vivement. Ce guerrier du douzième siècle, bon poète, politique habile, employa toutes les ressources de son esprit à brouiller les rois de France et d'Angleterre, à désunir Henri Ier et ses enfans. On ne voit pas, dans toute l'histoire, d'esprit plus remuant ni plus bizarre. Il a toujours à la main l'épée et la lyre. L'enthousiasme de la guerre et l'ardeur de l'amour animent les vers de cet homme qui, par un singulier contraste, se trouvait mêlé à toutes les intrigues de son tems.

Bertrand de Born son fils, moins célèbre que son père et plus paisible dans ses penchans et dans ses goûts; Elias Cairels, qui d'orfèvre se fit jongleur, et que la licence de ses satires éloigna de la cour des grands et priva d'une par-

tie de sa gloire; Elias Tonsalda de Bergerac; Diode de Carlos; Guillaume de la Tour, qui garda près de lui le cadavre d'une femme qu'il avait aimée, et ne voulut point se séparer du cercueil qui le renfermait; Pierre de Basignac; Pierre de Bergerac; Sail de Scola, n'ont laissé que quelques fragmens de leur talent, si célèbre pendant leur vie. Giraud de Borneil, dont Jehan de Meung a imité plusieurs vers, entre autres ce distique d'une sensibilité charmante:

> La mort ne me graverait mie
> Si je mourais ès bras m'amie.

a remporté, au treizième siècle, la palme poétique parmi les troubadours du Périgord.

Un poète aussi véhément que le premier des de Born a vu le jour à Périgueux en 1676: c'est *Lagrange-Chancel*. Imitateur de Racine dans ses tragédies, et d'Archiloque dans ses satires, rien n'égale la pâleur et la faiblesse des premières, si ce n'est l'amertume et la virulence des secondes. Il a prouvé que l'âcreté et l'emportement ne suffisent pas pour flétrir dans la postérité le nom de celui qu'on accuse. On ne joue plus ses pièces, qui ont quelque tems joui d'une célébrité

due à la stérilité de la scène française, immédiatement après la mort du grand Racine. On ne lit plus ses *Philippiques*, injustes et terribles dithyrambes contre un prince livré à toutes les erreurs d'une jeunesse voluptueuse, mais qui, dans la faiblesse d'un caractère que la mollesse et la débauche enivraient, a su garder une certaine dignité d'homme et une grâce aimable dont la postérité lui a tenu compte.



N° IX. — 15 *septembre* 1824.

VISITE A LA VÉZÈRE.

—

I am monarch of all I survey.
COWPER.
Roi des champs qui m'environnent.

DANS l'intention de rendre visite au savant modeste que j'ai cité, M. *B*..., j'avais, comme je l'ai dit plus haut, pris la route de Lyon. Une triste solitude m'environnait, et je voyais avec surprise la stérilité du sol et le mauvais état de la culture. Quelques paysans mal vêtus poussaient la charrue dans un sol mal préparé : la vieille routine règne encore sur ce canton de la France ; la terre y donne avec avarice et comme à regret ses produits les plus communs. De pauvres villages, des maisons, ou plutôt des huttes bâties avec de la boue, partout l'indigence, la négligence, la malpropreté, et les maladies qu'elles font naître. Je me deman-

dais si c'était la France que je parcourais. Point de troupeaux, ni même de vaches laitières..... Ne pourrait-on pas prélever, sur l'immense produit de l'impôt, une somme comparativement médiocre et destinée à introduire dans ce district presque sauvage, la civilisation, l'aisance et les coutumes d'une agriculture plus féconde et mieux entendue?

Un antiquaire serait mort de douleur s'il avait eu à suivre le chemin que je parcourais. Les ruines d'un aqueduc romain étaient éparses sous mes pas; on avait détruit ce monument immense pour frayer la grande route. L'utilité de ce travail moderne, et le respect que je porte aux nouvelles théories d'économie politique, ne m'empêchèrent point de voir avec regret les traces de cette destruction que Winckelman aurait nommée sacrilége. Plus loin, au fond de la vallée, un castel féodal s'élève, armé de ses tours, de ses bastions, de ses tourelles et de ses créneaux; les fossés étaient remplis d'eau, comme si l'ennemi eût été prêt à investir la noble demeure du haut baron des anciens tems. J'admirai la conservation remarquable de cet édifice gothique, et je m'étonnai qu'il eût pu sur-

vivre à tant de révolutions, de guerres, de dissensions et de révolte. Ce témoignage des mœurs barbares de nos aïeux, qui a traversé l'ancienne jacquerie et les guerres civiles de notre époque, portait avec lui un intérêt terrible et sombre auquel mon esprit s'abandonna long-tems.

Mais plus j'avançais, plus la laideur et la pauvreté des hameaux que je traversais augmentaient mon étonnement. Je n'avais trouvé qu'en Bretagne d'aussi misérables asiles, groupés dans des marais, sur des rocs, et d'un aspect aussi repoussant que l'intérieur en était affreux. Sur une hauteur, j'aperçus un château, moins bien conservé que celui que je viens de signaler. Le sol où la craie dominait était stérile. On m'avait pompeusement annoncé les grottes d'Arzac; je les visitai; comme il arrive presque toujours, elles me semblèrent d'autant moins remarquables, qu'on m'en avait exagéré l'importance : en louant trop les hommes et les choses, on leur joue d'ordinaire un fort mauvais tour. C'est un avis aux médisans qui croient nuire en employant la satire, et qui souvent toucheraient bien plus sûrement leur but, si leur malice, plus ingénieuse et plus perfide, prodiguait la louange.

Un ruisseau profond traverse, dans toute sa longueur, une des grottes d'Arzac, laquelle étincelle de stalactites, dont les ornemens pittoresques sont répandus avec profusion sur ses parois : elle a cent vingt toises de profondeur, et se termine par un dôme magnifique et irrégulier, dont la nature seule a taillé la coupole. Cette grotte renferme une carrière d'albâtre susceptible d'être exploitée et de payer les soins de ceux qui se livreraient à ces travaux.

« Malheureux, dit l'Anglais Sterne, celui qui voyage depuis *Dan* jusqu'à *Berseba*, sans rien trouver de beau, d'agréable, d'intéressant; sans voir autre chose qu'un terrain aride et un pays stérile! » C'était à peu près tout ce que j'avais observé depuis ma sortie de *Périgueux* : une lieue plus loin que le village de Thenon, ce paysage désolé changea de face, et je pus enfin saluer la nature riante, gracieuse et variée, que je m'affligeais d'avoir perdue. De beaux points de vue s'ouvrirent devant moi; des prairies, semées de bouquets de bois, des ruisseaux sinueux, des champs ensemencés s'offrirent enfin à mes regards et je reconnus la France. A droite, l'élégante colonnade d'un château ajoutait à l'effet général du paysage et rappelait ces

belles fabriques dont *Claude Lorrain* a embelli ses tableaux; elle appartient au château de Rastignac, dont le possesseur actuel, ancien chambellan de l'empire, est aujourd'hui pair de France. Un de ses plus proches parens, aujourd'hui général français, long tems général russe, est revenu en France avec les armées coalisées : c'est sans doute l'une des plus bizarres singularités de l'époque.

Enfin je touchais au but de mon voyage, et la vallée de *la Vésère* s'ouvrait devant moi : une galerie de recherches métallurgiques, dont j'aperçus l'ouverture, m'annonçait que le séjour du bon et savant M. Brard ne pouvait être éloigné de l'endroit où je me trouvais. Plusieurs personnes sortaient de la galerie : le nom de M. Brard, plusieurs fois répété, vint frapper mes oreilles, et me fit reconnaître quel était, parmi les causeurs, celui auquel j'avais l'intention de m'adresser. Je me présentai moi-même; j'appris à M. Brard quel était le but de ma visite, et l'accueil aimable et simple que je reçus de lui me prouva de nouveau cette vérité fort ancienne, que le talent se pare de lui-même, et laisse au charlatanisme de l'ignorance la morgue et l'ostentation.

La maison de M. Brard, assise sur le penchant d'une colline, à l'endroit où deux vallons pittoresques se joignent, atteste le bon goût de celui qui l'a construite dans une situation si agréable. Un beau cabinet minéralogique, une magnifique bibliothèque, en sont les principaux ornemens. J'allai admirer, sous la conduite de M. Brard, les houillères du Lardin, l'art avec lequel les travaux sont dirigés, et les beaux produits qu'elles donnent. Armé, comme les mineurs, du marteau et de la lampe, je descendis dans cet enfer de houille, et presque étouffé par l'odeur épaisse qui remplit ces cavernes, je revis la lumière avec autant de plaisir que le pieux Enée, à la fin de son pélerinage, salue la douce clarté du jour dans les demeures de Pluton. Tout à côté, près de la grande route, se trouve la verrerie du Lardin. Je remarquai la majestueuse simplicité de l'édifice : rien de plus noble, de plus sévère, ni de plus beau en même tems que ces bâtimens, dont les lignes simples et harmonieuses, pour ainsi dire, font l'unique ornement. Là règnent, sous les yeux d'une police sage et bienfaisante, humaine et sévère à la fois, la paix et l'amour du travail. Le directeur se propose de fonder pour les ou-

vriers une caisse de secours et d'épargnes, qui leur fournira, pendant les maladies dangereuses auxquelles leur état les expose, les remèdes et les soins pharmaceutiques ou chirurgicaux qui manquent trop souvent à ces malheureux. On ne peut ni trop louer ni trop encourager des vues si bienfaisantes. Quant à l'école d'enseignement mutuel, que M. Brard espère aussi établir, je n'osai ni détruire cette espérance, ni compter sur un avenir obscur qui présente aujourd'hui tant de chances contraires au développement de l'intelligence.

Quelques misérables cabanes, habitées par des sauvages plus misérables encore, telles étaient, avant l'arrivée de M. Brard, la civilisation et la population du lieu dont j'admirais la propreté et même l'élégance. De jolies habitations avaient succédé à ces masures dignes du pays des Hottentots, et où jamais l'industrie n'avait introduit l'aisance. M. Brard a tout créé dans ce canton. Tel est le résultat certain de toute entreprise industrielle; son activité multiplie les produits, attire la richesse, active les facultés et double la force morale et la force physique des hommes. Anathème et honte éter-

nelle à ces esprit égoïstes et dépravés, qui espèrent, en comprimant l'élan de l'industrie, jouir seuls de la misère publique, et puissent leurs efforts impuissans ne laisser de traces que l'éternelle flétrissure imprimée à leur mémoire!

Pendant les deux jours que je passai à Vésère, j'assistai aux divers cours de minéralogie et de métallurgie que M. Brard y a établis; déjà fort remarquables, ils doivent acquérir progressivement plus d'intérêt encore. Décidé à visiter la patrie de l'infâme cardinal Dubois pour me rendre de là en Auvergne, je quittai M. Brard, et je partis pour Brives-la-Gaillarde. « Que ferez-vous de Cahors, me dit ce dernier, avant de me laisser partir? Oublierez-vous la capitale du département du Lot, et pour me servir d'une expression bizarre, mais habituelle aux voyageurs, vous permettrez-vous de *brûler* sans cérémonie une cité de cette importance? — Non, lui répondis-je; mais votre savoir et votre long séjour dans cette province me tiendront lieu d'un voyage, trop rapide d'ailleurs pour me fournir les documens que vous ne me refuserez pas. On attelle les chevaux, et mes tablettes sont prêtes à recevoir vos notes. »

N° X. — 1er *octobre* 1824.

CAHORS.

Πολεμικοταθος επισκοπος.
JULIEN *l'empereur.*
C'était un évêque guerrier.

« JE n'ai point demeuré à *Cahors*, me dit M. B***, mais j'ai souvent occasion d'y aller voir un minéralogiste de mes amis, qui s'occupe de l'histoire des hommes sans négliger celle des métaux. C'est à lui que vous devez les renseignemens d'antiquité que ma mémoire cherche à réunir pour vous satisfaire. Les Cardures (*Carduri*) habitaient jadis ce territoire, dont la capitale portait le nom de *Divona :* Cahors changea de nom et se nomma *Cadureum*, lorsque la plupart des cités gauloises, soumises à la domination romaine, quittèrent leur dénomination primitive.

» Les Visigoths, les rois d'Aquitaine, les ducs

d'Aquitaine, les comtes de Toulouse la possédèrent tour à tour. En 1228, saint Louis s'en empara. Les Anglais en furent maîtres, la perdirent et la reconquirent. Devenue la capitale du Quercy, elle se retrouva enfin sous la domination de Charles V. Enlevée de vive force par le bon et vaillant Henri IV, après un long combat livré dans ses propres murs, elle appartint définitivement à la couronne de France. L'antiquité n'offre rien de plus beau que le courage de ce roi qui, disputant pied à pied le succès, rencontrant des ligueurs dans chaque rue, achetant la victoire au prix de son sang, adossé aux boutiques, souvent environné d'un cercle d'épées ennemies, donnait à ses soldats l'exemple de la plus héroïque valeur, et de la prudence militaire la plus consommée.

» L'évêque de Cahors, comte de la ville, jouissait, depuis un tems immémorial, du plus étrange privilége. Quand il faisait dans son évêché son entrée solennelle, le vicomte de Cessac, son vassal, son homme lige, allait l'attendre à la porte de la ville : nu-tête, sans manteau, les jambes et les pieds nus, le vicomte n'avait pour chaussure que des pantoufles. Ensuite, saisis-

sant la bride de la mule sur laquelle le prélat était assis, il conduisait son suzerain ecclésiastique jusques au palais épiscopal. Son service ne s'arrêtait pas là : il le servait à table, et, pour prix de cet office domestique, il se trouvait possesseur de la vaisselle de vermeil qui avait servi au festin, seule clause qui déplut à l'évêque et offrit une consolation au noble vassal. De là, des contestations fréquentes, terminées par un arrêt du parlement de Toulouse. Le prix de la vaisselle fut fixé à 3,000 francs, et, pour cette somme, tout évêque cadurien pouvait se donner le plaisir d'avoir, pendant une journée, un haut et puissant seigneur pour son palefrenier et son laquais. Pour derniers priviléges évangéliques de ce serviteur du Christ, on plaçait sur l'autel, toutes les fois qu'il disait l'office, un casque, des gantelets et une épée.

» Ce que la ville dont nous parlons renferme de plus important, ce sont les antiquités romaines dont elle abonde. Vous auriez admiré l'amphithéâtre, bâti de petites pierres carrées, liées par un ciment indestructible. Près de la préfecture se trouve un monument antique nouvellement restauré, et élevé à la mémoire de

Marcus Lucterius. Plusieurs ouvrages archéologiques en donnent le dessin.

» La position de Cahors, au fond d'une gorge étroite, a quelque chose de sauvage et de pittoresque : le Lot l'environne de ses eaux écumeuses et bruyantes. On a prétendu, on a imprimé même, que sa cathédrale, soutenue par des arceaux gothiques, et évidemment construite par les architectes du moyen âge, fut autrefois un temple payen : assertion souvent répétée et qui prouve l'extrême ignorance de ceux qui l'ont soutenue. Le cardinal d'Ossat, qui depuis est monté sur le trône papal, est né à Cahors, dans la boutique d'un cordonnier, son père. On sait comment, chargé de choisir parmi les cardinaux un souverain pontife, il ne crut pouvoir mieux choisir qu'en se proclamant lui-même. Qu'on se figure l'étonnement des conclavistes, en l'entendant s'écrier : *Ego sum papa*. Clément Marot, l'honneur de *mon pupître*, comme J.-B. Rousseau le disait avec assez peu d'élégance, est aussi de Cahors. Il a laissé des poésies charmantes, que la naïveté, la verve et une certaine énergie pleine de vivacité, d'esprit et de grâce, feront vivre aussi long-tems que la langue fran-

çaise. Je me contente d'indiquer à vos souvenirs littéraires, bon Hermite, ce poète aimable qui semble tenir à la fois de la gentillesse naïve des trouvères et de la correction plus classique des modernes poètes d'Académie.

» On compte environ douze mille ames à Cahors. La ville possède un collége, un théâtre, un séminaire, une pépinière, une bibliothèque et une académie : vous ne vous étonnerez pas si je rassemble dans la même énumération des objets disparates, mais dont la civilisation moderne favorise, pour ainsi dire, le développement simultané. Le gibier abonde dans les environs ; le vin y est délicieux, et l'on y vit à bon marché ; vous voyez que je vous entretiens d'un véritable pays de Cocagne. Les vignes, plantées sur les coteaux qui entourent Cahors, jouissent d'une célébrité méritée, que je n'ai pu justifier à vos yeux que par de faibles échantillons. »
Je serais tenté de proposer aux ministres la translation passagère des chambres législatives dans une région bienheureuse dont le sol fécond est semé de truffes, et où les festins ministériels, entretenus à beaucoup moins de frais, soulageraient infiniment le budget de l'état.

Tels furent à peu près les renseignemens que je dus à l'instruction économique et historique de M. Brard. Il fallut le quitter, et je me dirigeai vers Souillac, où je passai la Dordogne sur un pont magnifique dont la construction s'achève. Du haut de la montagne de Cressenzac, que j'atteignis bientôt, on découvre une vue immense; l'œil suit avec délices le cours sinueux de la Dordogne, qui parcourt et anime un paysage enchanteur. C'est, sans doute, un des panoramas les plus rians et les plus imposans à la fois de l'Europe entière. Je laissai à ma droite le château, et je descendis dans un autre vallon, plus beau peut-être encore, où se trouve assise une de ces villes auxquelles le caprice d'un moderne rimailleur a donné une célébrité plus grotesque que poétique : *Brives-la-Gaillarde* méritait bien que je m'y arrêtasse quelque tems, et les observations que je recueillis pendant le tems que j'y restai doivent être consignées dans un chapitre séparé.



N° XI. — 15 *octobre* 1824.

DE BRIVES-LA-GAILLARDE A LIMOGES.

On ne pouvait quitter ce lieu charmant, ni s'empêcher de désirer le revoir.

FÉNÉLON.

Il est impossible de rien imaginer de plus riant que le paysage qui sert de fond à la petite ville de *Brives-la-Gaillarde*. Je ne sais pourquoi l'on a choisi cet endroit charmant pour en faire une espèce de type ridicule des villes de province. De nombreux ruisseaux serpentent dans les prairies; des bosquets ombreux sont groupés de distance en distance avec la variété la plus pittoresque, et l'aspect enchanteur de ces beaux lieux semble de nature, non à exciter la verve comique d'un auteur de parodies, mais à éveiller le talent d'un Breughel, d'un Wouvermans ou d'un Demarne.

Je commençai par me promener sous les ar-

bres qui embellissaient la chaussée construite le long de la Corrèze : parmi les édifices dont l'élégance m'a frappé, j'ai surtout remarqué ceux du *Grand-Faubourg*, que la route publique traverse.

Brives, que j'essaie de réhabiliter, fut le théâtre du sacre d'un roi. Ce fut dans ses murs que Gondebaud, fils naturel de Clotaire Ier, fut couronné roi des Français à son retour d'Italie, en 585. Ce roi devait aller périr misérablement à *Lugdunum Convenarum*, au pied des Pyrénées, abandonné de ceux mêmes qui l'avaient amené en France.

Le cardinal *Dubois*, ami du prince, célèbre dans les annales de la galanterie, du jeu, de la table et de l'église, est né à Brives-la-Gaillarde; peu de gens ont mieux connu l'art de s'élever aux dignités les plus hautes par l'impudence même de leurs vices et la nudité de leur bassesse.

Je ne dois point passer sous silence l'accueil fort aimable que je reçus de plusieurs Brivois fort spirituels et fort aimables, et je désire que le témoignage que je leur rends, et l'admiration que tout ami de la nature doit à la fertilité riante

des environs, concourent à relever cette jolie petite ville de l'espèce de déchéance qu'elle a injustement subie.

Je partis pour Limoges, qui n'est éloignée de Brives que de trente lieues. On trouve sur la route, et suspendue pour ainsi dire sur la cime d'un rocher, *Userche*, qui domine la *Vésère*. Ses nombreuses tourelles, entremêlées d'arbres vigoureux, ce mélange agréable de constructions et de verdure, lui donnent un aspect singulier, et que, dans le jargon de la mode, on ne manquerait pas de nommer romantiquè. En 1815, elle offrait un spectacle plus pittoresque encore. Des banderolles tricolores s'agitaient dans les airs sur le sommet de ces tours, et l'éclat de ces bannières, qui se jouaient dans les rameaux, prêtait un air de fête et de triomphe à cette ville peu connue, et digne d'attirer l'attention des artistes. Ils n'ont pas négligé le château de Pierre-Bussière, qui appartenait autrefois à des seigneurs considérables, rois féodaux des pays d'alentour. Ces belles ruines ont été souvent dessinées; la mousse qui les couvre, les effets bizarres de la lumière et de l'ombre, jouant à travers ces masses que le tems a brisées de mille manières, ajoutent à

ces ruines quelque chose d'étrange qui rappelle les débris des vieux châteaux d'Ecosse, où la muse de Walter Scott a trouvé ses inspirations.

J'arrive à *Limoges*. L'hôtel de *la Pyramide*, que l'on m'avait indiqué comme le meilleur de la ville, reçut le dépôt de mon faible bagage. Malgré la curiosité que j'avais d'examiner dans tous ses détails la patrie de Jacques Delille, et, s'il faut tout dire, celle de M. de Pourceaugnac, je cédai, comme les héros de Virgile et d'Homère, au sommeil et à la fatigue. Le lendemain matin, l'*Annuaire limousin*, que je m'étais procuré, me parut utile à consulter, tandis que la servante apprêtait mon déjeuner avec une lenteur vraiment nationale.

J'y appris d'abord que cette partie de la Gaule était jadis habitée par les *Limovins*, et que l'un d'entre eux, Galba, monta sur le trône des Césars. Le Limousin, long-tems possédé par les Romains et les Visigoths, fit ensuite partie du royaume d'Austrasie et de Toulouse. Après avoir appartenu à des ducs et à des comtes héréditaires, il tomba, par le mariage d'Eléonore d'Aquitaine, au pouvoir des Anglais. En 1203, Philippe-Auguste leur enleva cette pro-

vince, que ce prince leur rendit en 1259. Ils la conservèrent jusqu'au règne de Charles V, qui la réunit à la couronne. L'évêché de Limoges, un des plus anciens et des plus vastes de la France, a gardé, sous le nouveau concordat, les dimensions presque gigantesques que les antiques coutumes lui avaient assignées.

Bâtie sur le penchant d'une colline, et dans le creux du vallon, Limoges est à la fois gothique et moderne. En 1790, un violent incendie a fait disparaître un grand nombre de ces masures hideuses, dont les derniers échantillons contrastent encore aujourd'hui avec l'élégance des nouveaux quartiers. J'ai remarqué les édifices de la place d'Orsay; les fondemens de ces belles constructions reposent sur les débris d'un ancien amphithéâtre, détruit, à la grande douleur des érudits. En général, les rues de Limoges sont tortueuses, malpropres, et dignes de servir de point de comparaison avec ces sentiers immondes dont les plus antiques cités de la France offrent au voyageur le spectacle dégoûtant. L'*Annuaire* m'indiqua, comme la principale curiosité de la ville, le tombeau du malheureux Wasfre, duc d'Aquitaine, et je m'acheminais déjà vers l'é-

glise de Saint-Martial, où se trouve ce monument, quand on m'apprit qu'elle avait été démolie en 1793. Telle est l'exactitude des itinéraires : cette erreur se retrouve dans celui de Richard, publié récemment, et les voyageurs qui pourraient s'y laisser attraper comme moi feront bien de se tenir pour avertis.

Je cherchai, comme le dit un auteur systématique qui a eu le malheur de naître deux siècles trop tard, une compensation à mon désappointement. J'allai visiter la cathédrale, où l'on me fit remarquer un tableau de Rubens où se retrouve toute la magie et toute la vigueur de son pinceau. L'évêché, vers lequel je me dirigeai ensuite, est un immense édifice ; ses jardins, dont l'étendue est proportionnée à celle des bâtimens, occupent une grande terrasse qui s'étend jusqu'aux bords de l'eau, et d'où l'on descend sur la rive par des degrés qui produisent un effet agréable et pittoresque. La manufacture de porcelaine, que j'examinai dans tous ses détails, réveilla chez moi, par le spectacle d'une industrie féconde et puissante, le noble orgueil de la patrie. Je me félicitai, comme Français, de voir les travaux de mes concitoyens enchaîner

sur notre sol les trésors que l'Inde absorbait jadis.

Je cherchai vainement la trace de cette noble famille des Pourceaugnacs, si gaiement immortalisée par Molière, et dont tous les écoliers connaissent les armes parlantes. Au nombre des Limousins célèbres se trouve en première ligne *Jean Dorat*, *Dauratus* (le doré), inventeur de l'anagramme, et qui s'amusa jadis à faire de son nom propre un barbarisme en calembourg; esprit médiocre et chargé de science, poète latin assez élégant, érudit et polyglotte, en un mot, capable de dire à ses ennemis de grosses injures en sept ou huit langues différentes.

Le climat du Limousin est généralement froid; des montagnes nombreuses s'y élèvent; le sol en est médiocre. De nombreux ruisseaux arrosent les vallées, et la plupart d'entre elles forment de belles prairies et de fertiles pâturages. Aussi les chevaux et les bestiaux de cette contrée jouissent-ils d'une juste réputation. C'est pour leur fournir des alimens salubres et nourrissans que l'on y cultive le sainfoin et la luzerne, en dépit d'un préjugé populaire qui voulait que les grains ne germassent point dans ce terrain. Les hommes de ce pays sont en général forts et tra-

pus; les femmes de cette classe de la société que les Anglais appellent *high-life*, y sont renommées par la régularité de leurs traits et l'extrême fraîcheur de leur teint. Si la beauté était en ce moment l'objet d'un concours européen, c'est une jeune dame du département de la Haute-Vienne que Paris y députerait pour assurer le prix aux Françaises.

La contrée doit aux arbres qui la couvrent cet aspect sauvage et riant qui la distingue. Le charme, le hêtre, le châtaignier en couvrent les hauteurs. Le châtaignier surtout se reproduit dans le Limousin avec une étonnante fertilité: son fruit sert de nourriture commune aux paysans et même aux bourgeois. On dirait que ce bel arbre, devenu la providence du Limousin, supplée à l'avarice naturelle du sol. D'ailleurs, un gastronome, auquel M. Mersan m'avait adressé à Limoges, me fit goûter d'excellens mets où la châtaigne occupait le premier rang, et je dois saisir cette occasion de rendre un éclatant hommage aux truites saumonnées, aux légumes savoureux et au gibier délicieux qui, placés sur la même table, accompagnaient le plat national.

Je priai le même habitant de Limoges de m'instruire d'une manière succincte des résultats

et des richesses de l'industrie limousine. « Je dois placer en première ligne, me dit-il, l'exploitation des mines d'étain, de fer, de plomb, de cuivre, d'antimoine, de soufre, d'alun et de vitriol, que fournit notre province. Chaque jour on y découvre de nouvelles mines de charbon de terre. Nos fabriques de drap, de papier, d'étoffes, de porcelaine et d'épingles, sont toutes florissantes, versent beaucoup d'argent dans la circulation, et entretiennent dans l'aisance toute une population d'ouvriers. La tannerie est peut-être la branche la plus importante de l'industrie de Limoges : la matière première ne nous manque pas, et notre commerce, sous ce rapport, est très-considérable.

» Quel est le curieux dont le cabinet ne renferme pas quelques émaux de Limoges ? Cet art, autrefois spécialement cultivé dans notre province, a dégénéré peu à peu. En 1761, il n'y avait plus dans la ville qu'un seul ouvrier émailleur ; je doute qu'il ait un successeur parmi nos contemporains.

» Je ne vous parlerai pas de nos maçons ; le Limousin est, comme vous le savez, la pépinière de tous ces hommes robustes qui, la truelle sur l'épaule, se répandent sur toutes les routes

de France et vont construire vos habitations et vos palais. C'est du Limousin que viennent à Paris ces essaims d'ouvriers qui constituent, au sein de la capitale, une espèce de république et de population isolée. Si l'ouvrage manque, tous ces hommes n'ont plus de pain, et la police est obligée de les renvoyer dans leurs montagnes. Ajoutons que la maçonnerie, prise dans le sens le plus matériel et le plus rigoureux, c'est-à-dire l'art de manier le plâtre, est honorée en Limousin, comme l'agriculture à la Chine. Un proverbe national, né de cette vénération pour la truelle, est, certes, un des plus grands efforts de malice que l'esprit limousin se soit permis : *Si ton fils a de l'esprit, boute-lou (fais-le) maçon ; s'il n'en a pas, fais-le juge ou prêtre.* »



N° XII. — 1er *novembre* 1824.

LE CHATEAU DE MONTAIGNE.

Downright Montaigne.
Pope.
Montaigne le franc-parleur.

Nous autres voyageurs, nous ressemblons souvent à ces peintres gothiques qui ne savaient qu'imiter confusément les objets dont leurs regards étaient frappés. Sans observer les lois de la perspective, sans suivre aucune règle dans la disposition des divers plans de nos tableaux, nous nous contentons de reproduire les choses dans l'ordre où elles se présentent à nos yeux. Quelquefois un mince accessoire occupe toute la place que l'objet principal devrait remplir, et il arrive de tems à autre que les objets les plus intéressans sont oubliés. C'est à peu près la méthode d'après laquelle les artistes orientaux travaillent; les paravens chinois, modèles de l'industrie des plus mauvais peintres du monde, sont remplis

de personnages aussi grands que leur propre maison, de mandarins gigantesques prenant le frais dans des jardins dont les plus grands arbres n'ont pas deux pouces de hauteur.

Je suis prêt à donner cette critique pour une confession. J'ai voyagé comme Levaillant et Pococke fort au hasard, mais avec un peu moins de prétention qu'eux. En avouant naïvement mes erreurs, j'aurai du moins sur eux l'avantage de la modestie.

Dans mon désir d'atteindre enfin le but de mon voyage et l'asile du repos au coin du foyer domestique, j'ai parcouru rapidement des contrées dont plusieurs souvenirs d'une grande importance auront pu m'échapper, tandis que j'ai recueilli sur ma route une foule de particularités d'un intérêt très-secondaire.

Telles furent les réflexions que m'inspira la lettre suivante de M. Mersan, lettre qui me fut remise à l'*hôtel de la Pyramide* au moment où j'allais quitter Limoges et partir pour l'Auvergne :

« *Pendez-vous*, *brave Crillon*, je viens de rendre visite au château de Montaigne le *douteur*, et vous n'y étiez pas. Votre impatience vous a privé d'un grand plaisir, et j'ai été obligé de m'acheminer seul vers l'antique demeure du

philosophe, au village de *Montaine-Saint-Michel*.

» J'ai payé assez cher mon pélerinage en subissant la fatigue de la route la plus mauvaise. De *Périgueux* à *Bergerac*, elle est cependant tolérable; de Bergerac à *Castillon*, elle devient affreuse; de Castillon au château de Montaigne, encore pire. Après avoir gravi une côte escarpée, j'ai atteint le plateau qui la domine, et bientôt après le château lui-même, qui porte avec lui le caractère prononcé de son époque. Un donjon percé d'une porte double est le seul péristyle du manoir féodal. Par cette porte on entre dans une cour aussi vaste qu'elle est simplement construite; les ailes du bâtiment sont occupées par des ateliers, des étables et une laiterie. Au fond se trouve le château proprement dit, flanqué de deux donjons inégaux de grandeur, différens de forme et dont l'alignement n'est pas le même. Je livre à votre observation la description naïve de cette rustique et chevaleresque demeure : il me semble qu'il y a quelque chose de touchant dans cette simplicité même, alliée à l'un des esprits les plus pénétrans et les plus brillans de toutes les époques.

» Par une bizarrerie digne de l'auteur du fameux chapitre des *Coches* et de celui de la *Vertu des femmes*, où il est question d'elles, mais point du tout de leur vertu, le philosophe avait choisi son habitation particulière, non dans le château même, mais au dessus de la porte d'entrée, dans le donjon que j'ai désigné à votre attention et qui s'offre d'abord à celle du voyageur. Je ne manquai point de visiter ce sanctuaire : sa forme est circulaire comme celle de la tour qui le renferme. Toutes les poutres du plafond sont chargées d'inscriptions grecques ou latines : ce vers de Térence se trouve au nombre des axiomes que sans doute le bon Montaigne avait choisis lui-même dans ses auteurs de prédilection :

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.

« Homme, je m'intéresse à tout ce qui tient à » l'homme. » N'est-ce pas la véritable devise de ce génie si remarquable et si piquant? Dans un tems de savante barbarie, où l'on ne savait étudier la nature humaine que dans le grec, le latin, l'hébreu, n'a-t-il pas été le premier à dévoiler l'homme même, à le soumettre tout entier à ses observations impartiales?

» Quand je fus sorti de la chambre de Montaigne, on me conduisit vers un appartement que le bon Henri IV habita et dont on a conservé intact le mobilier : c'est là sans doute une trouvaille inappréciable pour un antiquaire ; le simple et obscur citoyen y attache un autre genre d'intérêt, celui d'une tendre et profonde reconnaissance.

» J'appris que le château de Montaigne avait passé dans la famille de M. Dubuc. C'est peut-être la seule propriété que j'envierais à son possesseur, si Ferney était détruit. »



N° XIII. — 15 *novembre* 1824.

D'AGUESSEAU. — LA LIMAGNE.

Dives opum..... Limania tellus.
SIDONIE APOLLINAIRE.
La riche et fertile Limagne.

Je dois une réparation au plus illustre des Limousins, au grand d'Aguesseau, chancelier de France, né en 1668, à Limoges. On sait que le fameux Talon disait en parlant de ses débuts : « Je voudrais finir comme ce jeune homme commence. » Nommé procureur général du parlement de Paris à trente-deux ans, il déploya sur ce grand théâtre la force d'une haute et noble éloquence, jointe à un beau caractère. « Puis-je me reposer, disait-il, lorsque je sais qu'il y a tant d'hommes qui souffrent! »

D'Aguesseau soutenait cette opposition parlementaire qui conserva, sous les habitudes de la monarchie, la dernière étincelle des libertés

françaises; ce que l'on nomme libertés gallicanes, c'est-à-dire l'affranchissement des évêques de France du joug sacré du pape, n'eut pas de plus ardent défenseur, ni la bulle *unigenitus* de plus opiniâtre ennemi. Louis XV lui-même lutta vainement contre la volonté de ce magistrat et la noble résistance que sa conscience lui imposait. « Allez, disait madame d'Aguesseau à son mari, oubliez devant le roi femme et enfans; perdez tout, hormis l'honneur. » De fréquentes disgrâces honorèrent sa vertu; la faveur qu'il reconquit enfin honora le monarque. Savant, orateur, grand jurisconsulte, il embrassait pour ainsi dire l'universalité des connaissances humaines. Cette longue vie sans tache se termina le 9 février 1751 : l'année précédente, il avait rendu les sceaux.

Supposons aujourd'hui, bien gratuitement sans doute, un ministre semblable à d'Aguesseau, un ministre indépendant, vrai, n'agissant que d'après son impulsion personnelle, incapable de fléchir ou de dissimuler, sur qui nulle puissance occulte n'avait ne prise, et qui ne ménageait à la puissance aucune vérité dure, au risque d'aller, dans sa terre de Fresnes, expier l'irrépa-

rable tort de sa vertu! Que de bons mots jailliraient des arsenaux de quelques journaux nocturnes contre une excellence qui songerait à la France avant de penser aux jésuites! Il est vrai que d'Aguesseau a aujourd'hui des statues; et c'est là sans doute une compensation suffisante et une consolation assez douce pour son ombre, contre les brocards des révérends pères et les injures des Gâcons du tems.

Que le Limousin ait fourni à la liste des bienheureux soixante-quatre saints ou saintes, tous bien canonisés, et jouissant par conséquent de leur petite chapelle, c'est ce que *l'Annuaire* m'apprend, et ce que je rapporte comme un fait intéressant pour les fidèles de Limoges.

Cependant la course rapide des chevaux de poste m'entraînait vers *Clermont*, où je comptais trouver un de mes anciens amis, M. de *Venissan*. Déjà j'entrais dans cette magnifique contrée, où les poètes français ont vu une lointaine image des Champs-Elysées, dans la belle et fertile Limagne. Quel coup d'œil, en effet! quel panorama de verdure riante, de montagnes pittoresques, de champs cultivés! Où trouver de nouvelles couleurs pour reproduire les variétés

de paysages qu'offre la France! Moins éclatant peut-être que celui de quelques autres régions continentales, il présente une diversité d'aspects bien plus variés, et réunit les beautés de presque toutes les zones.

Encadrée dans les montagnes qui l'environnent, la Limagne ne ressemble à aucun autre pays de la France. Des gorges âpres et hideuses, d'horribles défilés conduisent dans ce paradis terrestre, et en font ressortir le brillant éclat. A une nature avare et languissante, succède tout à coup une vaste étendue de plaines verdoyantes, parées de toutes les pompes végétales, se prolongeant à perte de vue, arrosée par d'innombrables ruisseaux, traversée par l'Allier, animée par des villes et des hameaux sans nombre. Pour la première fois, je m'étonnai de trouver la réalité plus belle que toutes les féeries de l'imagination.

Quand j'arrivai à Clermont, et que je fis part à M. de Venissan de tout mon enthousiasme pour sa patrie, je m'aperçus de toute la bienveillance que cette admiration eût excitée chez lui, si je ne l'avais déjà connu. « Il y a longtems, me dit-il, que la Limagne est admirée.

Grégoire de Tours, long-tems avant vous, raconta le chagrin du roi Childebert, qui, traversant par un tems pluvieux cette belle contrée, ne se consolait pas de ne pouvoir juger par lui-même si elle méritait les éloges qu'on lui prodiguait. Sidoine Apollinaire cite la Limagne parmi les plus belles contrées du monde. *Lemania* est l'étymologie que Ducange donne au mot Limagne, qui, dans ce sens, voudrait dire plaine fertile et cultivée. L'étymologiste n'a point pensé que la Limagne n'étant pas une plaine, on pourraît contredire son assertion par elle-même, et que l'aspect seul de nos montagnes suffit pour renverser l'argument de son érudition. Quant à la ville de Clermont, elle a porté autrefois tant de noms différens, que j'aurais peine à choisir entre eux. Détruite par les Normands, elle se releva de ses ruines et s'appela Clermont, du nom d'un château de *Claremons*, que les conquérans n'avaient point abattu.

» Nous étions puissans sous la domination romaine. Les gens de l'Auvergne faisaient fondre par le sculpteur grec Zénodore une statue de Mercure en bronze doré qui leur coûtait six millions de nos francs, et qui avait quatre-vingts coudées;

entreprise dont je doute que la municipalité de Clermont voulût se charger aujourd'hui. *Vasso*, temple antique, passait pour une des antiquités de Clermont. Un roi des Allemands le détruisit, comme il détruisait sur son passage tous les monumens, pour laisser, disait-il, son souvenir à leur place. Ce fou barbare s'est trompé : son nom est à peine connu de quelques savans, et je prends plaisir à le taire.

» Vous avez remarqué sans doute la nature et l'aspect volcanique des rocs dont Clermont est entouré. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que la montagne sur laquelle notre ville est construite diffère entièrement des autres montagnes. Elle est toute granitique, et semble façonnée, non par les feux terrestres, mais par les ondes maritimes. Le noyau principal est recouvert de plusieurs couches superposées de gravier, de pouzzolane, de laves roulées : on creuse cette partie du terrain, où l'on pratique des caves toujours fraîches dans lesquelles le vin se conserve dans les plus grandes chaleurs. »

Je parcourus Clermont avec M. de Venissan. Les sinuosités d'un labyrinthe chinois, ou les contours bizarres que les artistes emploient dans

ces ouvrages qu'ils nomment vermiculés, peuvent seuls donner quelque idée des incroyables circonvolutions que les rues de Clermont font subir au passant et au voyageur. C'est le plus merveilleux désordre de rues sans alignement, de maisons entassées, isolées, éloignées, rapprochées, comme si un tremblement de terre eût présidé à ce désordre sans renverser la ville.

On a voulu mettre dans cette confusion quelque apparence d'harmonie. Clermont a senti l'influence bienfaisante de cette révolution tant calomniée. Le marquis de La Tourette et le baron Ramond, anciens préfets impériaux, ont surtout droit à la reconnaissance des Clermontais. M. de Balainvilliers, intendant, avait essayé d'aligner Clermont : les ingénieurs lui présentèrent un plan d'après lequel on ne pouvait améliorer cette ville qu'après l'avoir démolie. L'intendant renonça à sa première intention, laissa l'intérieur de la ville à la garde du tems, et se contenta d'embellir les boulevarts extérieurs. Arthur Young, en parlant des rues de Clermont, disait : « Passe encore si elles n'é-» taient que tortues ; mais il y en a dont la puan-» teur, la malpropreté, les font ressembler à » des canaux de fumier. »

Quoiqu'il y ait encore des reproches à faire à Clermont, ajoutons que certaines améliorations y ont eu lieu, et que le piéton n'est plus obligé, pour aller en visite, de se munir, comme autrefois, d'une paire d'énormes sabots.

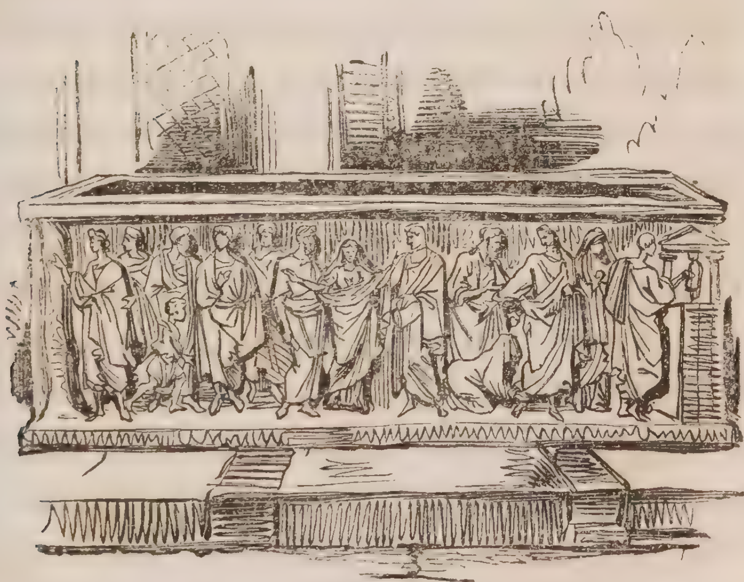
« L'Anglais dont vous me parlez a traité bien lestement notre ville, me dit M. de Venissan lorsque nous commençâmes notre tournée, le lendemain de mon arrivée; mais il aurait ajouté à sa satire quelque phrase plus amère encore, s'il avait aperçu les nombreuses fontaines qui décorent *Clermont*. L'eau coule à grands flots dans toutes ces rues que l'on accuse avec raison d'une si grande malpropreté : mais parmi ces fontaines plus commodes qu'élégantes, une seule est remarquable par son architecture; c'est cet obélisque qui s'élève devant vous, et que l'on a consacré à la mémoire de Desaix. »

Je suivis mon guide jusqu'à la cathédrale, qui a eu l'honneur d'avoir Massillon pour évêque. Construite par deux évêques de Clermont, au douzième siècle (Hugues et Guy de la Tour), elle ne fut pas achevée. Quelle église en France l'a jamais été complètement! J'admirai l'éclat de ses vitraux et la légèreté imposante de son architecture.

Les belles promenades de Clermont dominent toute la Limagne, et contribuent à l'embellissement de la ville. Le séminaire et la salle de spectacle sont des édifices élégamment construits. Je rendis ma visite accoutumée au cabinet d'histoire naturelle, à la bibliothèque, à la préfecture, et M. de Venissan me fit assister à une séance de l'Académie de Clermont. J'y appris, ou plutôt on m'y fit souvenir, que plusieurs grands hommes avaient vu le jour dans cette ville ou dans les environs : c'est là que naquit le chevalier *d'Assas*, dont le noble dévouement (prouvé par le seul témoignage de Voltaire) sauva l'armée française à Clostercamp d'une attaque de nuit; l'illustre *Pascal*, l'académicien *Thomas*, l'abbé *Girard*, auteur de synonymes; le spirituel et caustique *Champfort*, étaient également de Clermont. Le poète *Delille*, que Voltaire appelait si spirituellement l'abbé Virgile, naquit au village de *Chanonat*, à peu de distance de Clermont. J'aurais profité de la présentation de mon ami dans les différentes familles clermontaises qu'il connaissait, mais déjà la meilleure compagnie d'Auvergne se rendait aux champs pour y commencer les travaux agricoles; c'est à cette absence que

je crus devoir attribuer le peu de jolies femmes qui s'offrirent à mes regards. D'autres voyageurs ont pris cette absence momentanée du beau sexe pour une absence de beauté chez les femmes de Clermont ; je ne juge point aussi vite, je ne prononce pas aussi légèrement.

Je m'étais reposé quatre jours à Clermont ; M. de Venissan me proposa de m'accompagner dans ma tournée en Auvergne, et j'acceptai sa proposition.



N° XIV. — 1er *décembre* 1824.

LE MASQUE DE FER.

O santo orgoglio!
Benoit XIV.
O saint orgueil!

Nous avions traversé les petits villages de *Vaire*, *Monton* et *les Martres*, avec plus de rapidité que M. de Venissan ne l'aurait voulu. Il pensait que la célérité de notre course à travers l'*Auvergne* était une sorte d'injure faite à son pays. Chacun des rochers basaltiques dont il est semé, chaque ruine, chaque débris d'église ou de château, renfermait, à l'en croire, des germes d'intérêt qui devaient se développer à sa voix; mais j'étais pressé d'atteindre le terme de mon voyage. Nous arrivâmes à *Issoire*, où le chancelier *Duprat* a vu le jour. « Quel mélange de présomption et d'inhabileté, me dit M. de Venissan. Je le nommerais le dernier des mi-

nistres, si d'autres exemples ne m'apprenaient qu'il ne faut désespérer de rien, et ne décourager personne.

» C'est encore à Issoire qu'est né ce terrible capitaine *Merle*, baron de *Salavas*, dont le portrait, tracé par l'historien de Thou, n'est peut-être pas exempt de partialité. Si vous ne m'aviez plusieurs fois témoigné le désir de parcourir plutôt que d'examiner notre province, je vous introduirais dans plusieurs réunions *issoriennes*, qui vous donneraient une idée favorable de la société en Auvergne. — Je crois me souvenir, mon cher guide, d'un passage de Piganiol de la Force, auteur suspect, à la vérité, et d'une phrase de cet autre romancier érudit, le comte de Boulainvilliers, qui tous deux attribuent aux habitans d'Issoire la manie de plaider long-tems et pour des minuties. « Ils n'ont, dit le premier » de ces deux écrivains, qu'une seule industrie, » celle des procès. » Vous me permettrez d'opposer cette double autorité à votre bienveillance patriotique. »

Mon guide repoussa légèrement cette attaque, et nous sortîmes d'Issoire sans avoir approfondi cette question de mœurs locales. Sur un rocher

volcanique, dont les flancs étincellent de ces débris de la fusion des métaux, qui attestent l'antique incendie dont ce sol a été dévoré, est assise une ruine de château que sa situation imposante me fit admirer. Mon attention et ma curiosité redoublèrent quand j'appris que le château d'*Usson*, que j'avais sous les yeux, avait servi de retraite à cette fameuse *Marguerite de Valois*, fille de roi, sœur de rois, femme de roi, disons plus, femme de Henri IV; de cette reine qui trouva la fortune volage et son époux infidèle, mais qui se vengea, en femme, de l'inconstance de l'une et des torts de l'autre. Les vers rocailleux du père Lemoine me revinrent à la pensée :

Cette brillante fleur de l'arbre des Valois,
En qui mourut le nom de tant de puissans rois,
Marguerite, pour qui tant de lauriers fleurirent,
Pour qui tant de bouquets chez les muses se firent,
A vu fleurs et lauriers sur sa tête sécher,
Et, par un coup fatal, les lis s'en détacher.
Las! le cercle royal dont l'avait couronnée
En tumulte et sans ordre un trop prompt hyménée,
Rompu d'un même coup, devant ses pieds tombant,
La laissa comme un tronc dégradé par le vent.
Epouse sans époux et reine sans royaume,
Vaine ombre du passé, grand et noble fantôme,
Elle traîna depuis les restes de son sort,
Et vit jusqu'à son nom mourir avant sa mort.

Après avoir examiné les restes du château d'Usson, nous nous reposâmes dans une auberge voisine, située sur le penchant de ce même rocher basaltique dont la forme et la beauté pittoresque nous avaient frappés. Le souvenir de Marguerite était présent à notre imagination, et tous les événemens de sa vie amoureuse, guerrière et prisonnière furent tour-à-tour soumis à notre examen critique. En dépit de la majesté des souvenirs, nous demeurâmes convaincus que *cette brillante fleur de l'arbre des Valois* n'avait été ni une reine vertueuse, ni même une bonne femme, et qu'elle avait dû, comme François Ier, sa réputation factice à quelques largesses habilement répandues parmi les gens de lettres de son tems. « Je la vois, me dit M. de Venissan, commencer par séduire ce pauvre gouverneur Canillac, à la garde duquel elle était confiée, devenir sa maîtresse et celle du château (l'histoire ne dit point à quel prix), et finir par chasser à la fois de sa présence, du nombre de ses amans et de la forteresse même le gardien trop facile. Il faut entendre un révérend père, nommé Hilarien de la Coste, décrire cet asile des voluptés de Marguerite,

le château le mieux fortifié de toute la France. *Ce fut*, dit le père, *un Thabor pour sa dévotion, un Liban pour sa solitude, un Olympe pour ses exercices, un Parnasse pour les muses et un Caucase pour son affliction*. Le bon Hilarien aurait pu ajouter sans crainte à cette belle énumération de lieux communs bibliques et mythologiques, *la Cythère des Grecs* et *la Babylone de Sardanapale*. En effet, la reine ne se gênait point dans ses amours, et plus d'une roche basaltique a servi de retraite à cette Didon nouvelle, auprès de qui de jeunes et beaux pages étaient sûrs de trouver un amoureux accueil. On dit que, plus d'une fois, on vit descendre du château d'Usson une vieille femme, tenant dans ses bras un enfant nouveau-né. Quand la nuit était profonde, les bergers qui veillaient sur leurs troupeaux s'effrayaient d'une apparition si inattendue. On disait que la vieille Argosie, dont le nom s'est conservé dans nos contrées, entretenait commerce avec les esprits des ténèbres; et, plus d'une fois, la justice fut sur le point de la punir de ce forfait, et du crime plus réel de favoriser les avortemens et d'enseigner aux jeunes femmes

les moyens les plus sûrs de se délivrer des fruits funestes de leurs amours. Je me souviens du portrait singulier que mon grand-père, à quatre-vingt-cinq ans, nous faisait de cette sorcière auvergnate, de la minutieuse description de son visage et de sa physionomie, description qu'il se plaisait à prolonger, et surtout d'un récit fort intéressant qu'il répétait sans cesse, et que j'ai fini par savoir à peu près par cœur.

» Vous allez décider vous-même, mon cher Hermite, du degré d'authenticité de cette narration, qui n'est pas sans vraisemblance, et qui, dans l'esprit de mon grand-père, avait acquis le degré de certitude d'une démonstration mathématique. Un jeune homme, nommé Henri *Savoli*, dont les Mémoires du siècle de Louis XIV parlent comme de l'un des plus beaux hommes de son tems, demeurait à Saint-Germain avec sa sœur *Hélène Savoli*. Mon grand-père, pour appuyer de preuves cet exorde, ne manquait pas de citer Saint-Simon, Dangeau et plusieurs écrivains plus inconnus, dont les passages, textuellement rapportés, conspiraient à attester en effet l'existence de ces deux personnages dont

vous êtes loin de soupçonner jusqu'ici les rapports avec ma sorcière auvergnate et Marguerite de Valois.

» Si vous me permettez de suivre l'exemple de mon grand-père et de tous les romanciers passés et présens, c'est-à-dire de me lancer sans préparation au milieu des événemens, *in medius res*, comme le dit Horace, je vous montrerai la belle Hélène de Savoli sous les traits d'une Languedocienne de dix-huit ans, dans tout l'éclat de cette beauté pleine de mouvement et de vie, à laquelle les femmes de nos régions plus septentrionales ne peuvent opposer que des charmes plus doux, mais plus languissans. Les yeux d'Hélène lançaient des flammes, dans l'expression la plus exacte de ce mot poétique; le plus beau teint, une bouche toujours riante et dont le sourire s'échappait de deux lèvres vermeilles, une taille élancée, une chevelure brune dont les tresses nombreuses couronnaient cet ensemble plein d'élégance, voilà le portrait effacé d'Hélène de Savoli. Elle vivait dans la retraite la plus sévère et la plus profonde : un air de dédain et de grandeur se mêlait chez elle à cette douce ex-

pression de modestie dont la beauté des vierges s'embellit encore ; elle aimait la solitude, et souvent elle s'égarait sous les ombrages de la forêt de Saint-Germain. Son frère, que les désirs vagues d'une ambition cachée avaient entraîné dans cette région voisine de la cour, abandonnait entièrement sa sœur à la conduite d'une dame chez laquelle Hélène demeurait ; vieille janséniste, d'une dévotion altière, et qui élevait quelquefois la question de savoir s'il n'y avait pas dans les promenades solitaires d'Hélène une certaine douceur mondaine et condamnable qui pouvait conduire au péché. Tous deux auraient pu paraître à la cour ; leur nom était distingué, et la médiocrité de leur fortune n'eût pas été un obstacle à leur présentation, sous Louis XIV, jeune encore, mais qui aima toujours à voir les grandeurs naître sous sa main.

» Cependant ni Hélène ni son frère ne songèrent à se faire présenter à la cour. N'allez pas regarder ce mépris comme l'indice d'un esprit philosophique, fort peu répandu sous le règne du grand monarque qui disait tout haut : l'*Etat, c'est moi.* Au contraire, la belle Hélène et son

frère avaient sur leur origine et leur destinée des notions qui nourrissaient leur orgueil ; et s'ils ne paraissaient pas à la cour de Saint-Germain, il fallait attribuer leur retraite à la fierté de leur sang et à leur respect pour cette noble descendance, dont ils devaient être victimes.

» Peu de tems après que Savoli était venu habiter Saint-Germain, il eut avec sa sœur un entretien secret dont il lui avait déjà fait pressentir la mystérieuse importance. « Ma chère » Hélène, lui dit Savoli en se promenant avec » elle sous les arbres de la forêt, il est tems de » vous confier un secret de famille dont votre » âge et plus encore votre raison précoce vous » rendent capable de supporter le poids. Votre » naissance et la mienne sont bien plus illustres » que vous ne le pensez. Ecoutez-moi seulement, » et vous allez connaître l'histoire de nos ancê- » tres : vous jugerez alors s'il est des honneurs » auxquels il nous soit défendu de prétendre.

» Peu de tems avant sa mort, Louis de Sa- » voli, notre père, me fit appeler au chevet de » son lit. Vous savez quelle mélancolie profonde » le conduisit au tombeau. « Je suis *roi*, mon

» fils, me dit-il d'une voix sombre et désespé-
» rée, et au lieu d'un trône, je ne vous lègue
» qu'un titre vain et ma pauvreté. Pourquoi le
» Ciel ne m'a-t-il pas donné des trésors pour
» suppléer aux armées et à la puissance qui me
» manquent! j'aurais pu soutenir des droits in-
» contestables, et si je n'avais vécu, du moins
» je serais mort en roi. Votre mère elle-même
» ignore le secret de votre destinée. Prenez
» cette cassette; elle renferme les preuves au-
» thentiques de votre origine.

» Vous avez entendu dire, continua-t-il d'une
» voix plus émue, que mon père, et par consé-
» quent votre aïeul, Henri de Savoli, eut, dans
» sa jeunesse, une entrevue avec Marguerite
» de Valois, alors sur le déclin des ans, et qu'il
» dut son avancement militaire à cette reine,
» qui le recommanda à Louis XIII, en même
» tems qu'au général de Bassompierre, occupé
» de jeter alors les premiers fondemens de sa
» gloire militaire. Marguerite de Valois était sa
» mère. Dans le nom de *Savoli* que nous portons,
» reconnaissez l'anagramme du nom plus illus-
» tre de *Valois*, qui m'appartient, et qui est le
» vôtre. »

» A peine avait-il prononcé ces paroles, que la violence et la précipitation avec laquelle il avait parlé, hâtant sa fin qui approchait, il perdit connaissance. Dieu lui laissa à peine le tems et la force de me recommander le soin de son nom. J'ai cru découvrir en vous, Hélène, cette force de caractère que l'on n'attend pas communément des personnes de votre âge et de votre sexe. Déjà la fierté de votre ame et la noblesse de votre caractère vous rendent dignes du nom que nous portons. Continuez, ma sœur, et peut-être la destinée, plus juste envers vous, vous permettra-t-elle de déployer dans un plus haut rang ces qualités qui vous ont été transmises avec le sang et qui attestent votre origine. Rentrons; nous parcourrons ensemble les titres si précieux, dont je suis dépositaire. »

» Hélène, muette d'étonnement, regagna d'un pas rapide l'obscure demeure où elle avait vécu jusqu'alors ignorée. En effet, elle trouva dans la cassette, dont Henri Savoli lui remit la clé, une lettre de la vieille Argosie adressée à la reine Marguerite de Médicis, lettre où cette femme mourante attestait que le jeune homme auquel

elle la donnait était bien le fils de la reine, et où elle cherchait à émouvoir en sa faveur le cœur de la royale mère qui l'avait abandonné dès le premier jour de sa naissance. A cette lettre était jointe un manuscrit de la main du premier des Savoli, fils de la reine, manuscrit qui contenait toute l'histoire de sa vie. Il était né dans le château d'Usson, et à peine avait-il jeté les premiers cris de douleur qui annoncent qu'un homme naît pour souffrir, Argosie l'avait emporté dans ses bras, avec la bourse de cuir où sa mère dénaturée avait placé quelques doublons pour suffire à la subsistance de ses premières années. La vieille l'avait élevé comme son enfant jusqu'au jour de sa mort, où elle lui remit la lettre dont je viens de parler, en lui révélant le secret de sa naissance. Voler à Paris, se jeter aux pieds de Marguerite, obtenir de sa protection un grade militaire, ce fut pour le jeune homme l'affaire de peu de jours. La nature avait parlé au cœur de la fille des Valois, et peut-être cet enfant des amours de la reine eût-il fait une rapide fortune, si la mort de sa protectrice naturelle n'eût tout à coup détruit

ses hautes espérances. La conscience de son rang, et l'orgueil qui lui était naturel, excitèrent la haine de ses compagnons d'armes. On reconnut son courage, on rendit justice à ses qualités généreuses; mais le dédain qui se peignait sur sa figure, mais la morgue déplacée qui se faisait sentir dans toutes ses paroles aliénèrent les esprits de ses chefs et de ses égaux. Il quitta le service, s'allia noblement et pauvrement à la petite-fille des souverains de Tarare, se retira dans le Languedoc, et donna naissance à Louis de Savoli, père de celui que nous venons d'entendre révéler à sa sœur Hélène ce grand secret de famille.

» Les sentimens de fierté que Louis avait reçus de son père, transmis à Henri son fils, trouvèrent malheureusement chez ce jeune homme une ame plus impétueuse, un esprit plus fougueux et une vanité plus irritable. Il renferma dans son sein le mystère de sa propre grandeur, et ne se nourrit que de cette image. Seul pendant les nuits, en se promenant auprès des galeries du Louvre, il maudissait le sort qui l'avait jeté si loin et fait naître si près du trône. Son sang

bouillonnait dans ses veines : une seule pensée, un seul délire embrasaient, dévoraient toutes ses facultés. Comme il craignait que sa jeune sœur, parvenue à l'âge où le cœur cherche un objet digne d'amour, ne le choisît parmi de simples gentilshommes, que Savoli méprisait du haut de sa grandeur royale, il avait résolu de ne point lui cacher plus long-tems le secret de leur commune origine ; et c'était dans cette entrevue dont nous venons de résumer les traits principaux, qu'il avait accompli son dessein.

» Il y avait chez Hélène une certaine fierté naturelle qui se trouvait dans une parfaite harmonie avec son origine. Plus solitaire que jamais, elle fuyait la présence du monde et se repaissait, dans la solitude, de ces mêmes chimères qui ne lui offraient pas, comme à son frère, des chances de combat, de gloire, de tumulte et de triomphe, mais l'espérance incertaine et vague d'une grandeur qui flattait sa vanité féminine.

» En dépit d'une solitude si sauvage, la beauté d'Hélène avait été remarquée, et déjà quelques courtisans, qui l'avaient aperçue assise et plongée dans la rêverie au pied des chênes de la

forêt, parlaient, dans le style alors à la mode, de la *merveilleuse et farouche nymphe de la forêt de Saint-Germain*. Louis XIV, à la fleur de l'âge et dans toute l'ardeur des passions, n'entendit pas sans curiosité ces propos des gens de sa cour, qui, incertains sur le nom seul d'Hélène, s'accordaient tous à louer sa beauté exquise. Un jour qu'elle était occupée à lire les *Horace*, de Corneille, qui venaient de paraître, elle crut entendre un bruit léger non loin du lieu où elle reposait. Elle regarde; un jeune homme élégamment vêtu se présente devant ses yeux; la beauté de son visage, la noblesse de sa démarche semblaient trahir je ne sais quelle supériorité de rang et d'esprit. Hélène se lève et veut s'éloigner. « Ah! daignez me pardonner, lui dit » le jeune homme, une démarche indiscrète qui » trouble votre solitude. En passant près de » vous, je me suis étonné de ne point vous avoir » vue au château, et je n'ai pu m'empêcher de » vous témoigner ma surprise de ce que vous » avez pu nous envier un si bel ornement de nos » fêtes, et regarder la cour de votre roi comme » indigne de vous. »

» Hélène, à ces paroles, devine sans peine le rang et le nom de celui qui lui parlait un langage si nouveau. L'orgueil même dont son frère avait eu soin de l'armer contre les attaques de l'amour, fut ce qui la perdit. Un roi seul lui sembla digne d'elle, et elle se crut seule digne d'un roi. Les ombrages épais de Saint-Germain protégèrent et cachèrent leurs amours; et pendant que Henri de Savoli, livré aux intrigues des seigneurs mécontens qui avaient conservé les séditieuses habitudes de la fronde, osait essayer de vaines conspirations contre Louis XIV, sa sœur, tout entière aux désirs du monarque, s'abandonnait à son amour et lui sacrifiait le bonheur de sa vie.

» Imprudente confiance de l'amour! ce fut après un de ces entretiens pleins d'abandon et de volupté qu'Hélène, entraînée par la passion qui l'enivrait, révéla au jeune souverain le secret de sa propre naissance! Louis XIV, dont la politique ne cessa jamais de dominer les passions les plus vives, aperçut d'un coup-d'œil les dangers et les troubles que l'existence de Henri de Savoli pouvait faire naître. Il se tût, et, sans

communiquer à Hélène les pensées qui l'agitaient, il se hâta de retourner au château, où il assembla son conseil. Ses ministres, déjà informés des menées secrètes dont Savoli était complice, décidèrent unanimement qu'il n'y avait point à balancer, et que ce jeune homme devait être arraché à la société, que sa présence et son audace pouvaient troubler. En effet, Savoli disparut, et fut conduit aux îles Sainte-Marguerite. Sa sœur infortunée prit le voile.

» — Mais, m'écriai-je, c'est une nouvelle édition du masque de fer que je viens d'entendre.

» — Avouez, du moins, que la version que je dois à mon grand-père n'est pas la moins vraisemblable. En la réduisant aux faits certains, à l'existence de ce Savoli, dont on n'a plus entendu parler, à l'anagramme singulière qu'offre son nom, à la vie fort dissolue de Marguerite de Valois, et aux traditions répandues en Auvergne sur la naissance de plusieurs fils de cette reine, vous devez convenir que mon roman pourrait prétendre aux honneurs de l'histoire, si je voulais soutenir mon opinion avec la véhémence et l'opiniâtreté que l'on apporte ordinairement

dans ces matières. Au surplus, rangez cette conjecture au nombre des mille et une explications de ce mystère de despotisme, dont cent années révolues et les efforts de plus de cinquante écrivains n'ont pu détacher le masque. »



N° XV. — 15 *décembre* 1824.

LE LAC PAVIN.

—

> *Among the verdant scene of shades and green I wandered.* SPENCER.
>
> Je m'égarais sur cet amphithéâtre de verdure et d'ombrages.

« LE tems et mon âge me précipitent, plutôt qu'ils ne me conduisent, dans la route que je parcours, dis-je à M. de Venissan. Quittons donc le château d'Usson, mon cher guide ; les souvenirs d'une reine voluptueuse, à laquelle l'histoire a tant de reproches à faire, ne peuvent m'occuper plus long-tems. — Passerons-nous par les bains du Mont-Dor? — Oui, mais nous ne ferons qu'y passer. Il en est de la course du voyageur octogénaire comme de celle du soleil, qui semble se précipiter en approchant de l'horizon. Je dois me contenter aujourd'hui de ces indications vastes et de ces grands traits

qui font connaître plutôt la physionomie générale d'un lieu, qu'ils ne reproduisent toutes les nuances de son histoire et de ses mœurs.

» — J'en suis d'autant plus fâché, mon cher Hermite, que l'Auvergne est précisément une des provinces de France qui mériteraient le mieux un examen approfondi. La nature même de son sol est digne de fixer les regards. Partout le feu a laissé des traces de son passage. Ces rochers, ces débris, ces montagnes ne sont, pour ainsi dire, que les jeux d'un incendie et les preuves de son ancienne fureur. Si vous ne pouvez m'accorder une longue attention, du moins vous forcerai-je à me suivre à travers les villes les plus dignes de remarque de notre antique Auvergne. Une voiture légère et deux bons chevaux vous emporteront dans cette tournée trop rapide, et, avant quinze jours, je vous laisserai repartir pour vos foyers, où, après une si longue odyssée, vous devez en effet avoir besoin de reposer votre tête. »

Cette proposition une fois acceptée, nous changeâmes de direction, et M. de Venissan me força d'aller visiter le lac *Pavin* : c'est un très-beau spectacle. Imaginez une immense coupe de

lave, un vieux cratère, dont les flancs noirs décrivent un cercle parfait, et renferment une eau pure qui réfléchit la verdure des arbres vigoureux dont les bois sont parés. Ce cristal limpide laisse apercevoir la base de plusieurs rochers volcaniques qui élèvent leurs aiguilles du fond des eaux. M. de Venissan me raconta qu'un ingénieur, nommé Chevalier, eut le premier l'audace de s'embarquer sur ce petit océan, dont les cavernes inconnues et profondes doivent y soulever plus d'une tempête. Cependant aucune naïade ne détruisit dans son courroux le frêle radeau, composé de deux claies, auquel le navigateur avait confié sa fortune. Du lac Pavin nous remontâmes jusqu'à la source de la Dor, rivière qui donne à la fois son nom à la Dordogne, réunion de la Dor et de la Dogne et aux célèbres Monts-Dor, et non pas *Monts-d'Or*, comme on a tort de l'écrire ordinairement.

Du fond d'un large ravin, qui a la forme d'un triangle et dont le fond est tapissé de pierres d'un rouge éclatant, s'élance une source argentée dont l'onde brille de la manière la plus pittoresque sur le lit sanglant qui la contient. Cette source de la Dor offre un des plus magnifiques

coups d'œil que la peinture puisse essayer de reproduire, sans espoir d'en égaler jamais la grâce et l'effet singulier. Tout autour sont des masses de rochers de formes gigantesques et bizarres, semées de bouquets d'arbres qui semblent moins avoir poussé sur leurs flancs que s'y trouver suspendus par je ne sais quel pouvoir magique. Plusieurs gorges affreuses, parmi lesquelles on doit distinguer la gorge d'*Enfer* comme la plus épouvantable, séparent ces inaccessibles rochers. Partout la lave, aiguisée en pointes noirâtres, hérisse le sol basaltique : les neiges accumulées pendant l'hiver s'échappent au printems à travers ces gorges; quelques-unes d'entre elles conservent, pendant le printems même, un pont de glace au dessus du torrent auquel elles servent de lit. Telle est la source de la Dordogne, que nous vîmes s'échapper au milieu d'un nuage de vapeurs, d'un antre creusé en arcade, dont le compas géomètre n'eut pas mieux arrondi le cintre.

« Je vous retiendrai moins long-tems que vous ne le croyez aux bains de Mont-Dor, me dit M. de Venissan, quand nous fûmes arrivés dans ce village. M. Bertrand, médecin fort habile

et homme fort aimable, dirigera la visite aux divers bains que ce lieu renferme. Environ deux mille malades par année se rendent au Mont-Dor : vous ne l'êtes point, et vous avez déjà esquissé, pendant votre séjour à Bagnères, le tableau d'une petite ville où l'on vient boire, avec les eaux, l'oubli des grandes cités dont on abandonne les murs, sans renoncer à leurs habitudes. »

Après avoir admiré la propreté des bains, le bon ordre de l'établissement et l'incroyable saleté de la ville; après avoir rendu notre hommage à quelques belles ruines romaines qui s'y trouvent, nous partîmes du village du Mont-Dor pour nous rendre à Aurillac, ville rivale de Saint-Flour, et qui lui dispute avec avantage le titre de capitale de la Haute-Auvergne.

« Saluez, me dit mon guide, ce chef-lieu du département du Cantal, situé, comme vous le voyez, dans un riant vallon et qui a donné naissance à un homme de bien, à ce courageux garde des sceaux, au chancelier Duvair. Ce fut lui qui, recevant de Louis XIV l'injonction d'apposer le sceau royal à un acte que sa conscience réprouvait, ne craignit pas de prononcer

un refus formel et de résister aux menaces du monarque. Louis XIV prit les sceaux des mains de celui qui en était le digne dépositaire, accomplit sa volonté ; puis il voulut les rendre à Duvair, qui répondit : *Je ne puis les recevoir, ils sont pollués.* Louis XIV, cédant à la fermeté de la vertu, jette au feu la grâce injuste qu'il voulait accorder, et demande de nouveau au chancelier s'il veut reprendre les insignes de sa charge. — *Volontiers, le feu purifie tout.* Noble courage, dont on ne trouverait pas un autre exemple à une époque où l'on parle si haut d'indépendance et de liberté. Aurillac a vu naître aussi le cardinal de Noailles, assez hardi pour se mesurer avec les jésuites, et Pierre de Cuguières, qui voulait réprimer trop tôt l'orgueil et l'autorité ecclésiastiques. Que la haine ecclésiastique est terrible! L'esprit prêtre est donc un esprit de vengeance! Non-seulement Cuguières fut repris de justice, mais les chanoines de Notre-Dame de Paris érigèrent, comme monument de leur victoire, une petite statue contrefaite, qu'ils placèrent à l'entrée du chœur, et contre laquelle on éteignait les cierges en signe de mépris. »

Nous étions entrés à Aurillac : je m'étonnai

d'en trouver les rues propres, et ce mérite, si commun en Angleterre et si rare en France, me parut devoir être porté en ligne de compte. D'ailleurs, malgré la sinuosité des rues, elles sont larges, et c'est encore un avantage qui manque ordinairement à nos cités gothiques.

« Il y a ici, me dit M. de Venissan, une fort jolie salle de spectacle qui sert à tout, excepté à jouer la comédie. Quant à l'étymologie et à l'histoire de la ville, je ne pourrais vous affirmer que les mines d'or dont la ville est entourée aient donné à cette capitale des chaudronniers le nom dont elle s'enorgueillit. Rien n'annonce que l'on ait jamais recueilli aux environs d'Aurillac le précieux métal dont il est question. Remarquable par l'industrie et l'habileté de ses chaudronniers et par la liberté dont les femmes y jouissent, Aurillac l'est encore davantage par cette manie des procès dont vous me parliez tout à l'heure, et qui a fini par faire partie intégrante et nécessaire du caractère des habitans. Joignez à ces traits une hospitalité extrême et une préférence marquée, donnée aux étrangers sur les naturels du pays, vous aurez le tableau complet des mœurs d'Aurillac, et vous pourrez dans votre rapide excursion vous diriger vers Saint-Flour. »

N° XVI. — 1er *janvier* 1825.

UNE TOURNÉE EN AUVERGNE.

Tantæne animis cœlestibus iræ!
VIRGILE.
Haines dévotes !

Après avoir visité les débris féodaux du castel de la Tour d'Auvergne, dont les derniers seigneurs se sont éteints de notre tems; après être descendu dans les oubliettes que ces nobles suzerains avaient fait creuser sous les salles mêmes de leurs banquets, nous traversâmes plusieurs villages et bourgades, dont tous les noms, terminés en *ac*, se confondent dans ma mémoire. Nous arrivâmes à *Massiac*, située dans une gorge étroite entre deux torrens. Les Auvergnats choisissent souvent d'aussi bizarres campemens, mais rarement d'aussi dangereux. « Je ne vous jetterai pas, me dit mon guide, dans l'importante question de savoir si le géomètre *Rolle* est né à

Massiac ou à *Ambert*; le problême ne vous amuserait point et n'aurait aucun résultat bien utile. Massiac, où nous allons nous arrêter pour déjeuner, n'a qu'un souvenir historique, celui de la terrible inondation du 22 juillet 1788. Cette catastrophe aurait dû être prévue par les hardis fondateurs qui construisirent leur ville entre deux torrens dans le creux d'un vallon. »

Nous déjeunâmes fort bien à Massiac; M. de Venissan crut devoir édifier notre repas en me racontant l'histoire véritable et sacrée du pont de Massiac, dont il ne reste plus aucune trace, et que la ferveur de sainte Madeleine jeta sur l'Allier, en faisant voler son chapelet dans l'air : mode de construction béatifique extrêmement commode, et dont il serait heureux que le constructeur du nouveau pont des Invalides eût eu le secret. M. de Venissan, après m'avoir appris que Massiac était autrefois la propriété des seigneurs ou plutôt des tyrans d'Espinchal, dont la mémoire est encore abhorrée en Auvergne, donna le signal du départ. Nous traversâmes Loubenet et Fajole, deux villages de peu d'importance, et après avoir suivi les nombreuses sinuosités de la route qui serpente autour d'un

plateau extrêmement élevé, nous redescendîmes vers Saint-Flour, situé lui-même sur une hauteur, mais que domine le plateau dont je parle.

Assis sur le cratère d'un volcan éteint, environné d'un paysage âpre et sévère, Saint-Flour repose sur un rocher coupé à pic de deux côtés et qui se trouve à plus de cinq cents toises au dessus de la mer. Il y a dans cet aspect d'un pays montagneux et peu cultivé une certaine austérité grandiose qui ne s'allie point aux idées riantes, mais qui ne manque pas de majesté. Presque toutes les maisons sont construites avec de la lave, et l'irrégularité de leur disposition prête encore à la ville quelque chose de plus sombre et de plus sévère. Je cherchais des yeux ces chaudronniers célèbres dans toute la France, et dont la gloire est pour ainsi dire associée à celle de Saint-Flour. « Erreur, me dit M. de Venissan, *Aurillac* seul a droit à cette célébrité dont Voltaire a essayé de doter la petite ville d'Issoire, et dont nos vaudevillistes ont affublé Saint-Flour, sans doute pour la commodité de la rime, avec *amour* et *troubadour*. Cette dernière n'a plus d'industrie d'aucune espèce; ses tapisseries étaient vantées autrefois; aujour-

d'hui l'on y fabrique quelques toiles et l'on y vend des mules. D'ailleurs, rien n'est plus malsain que cette petite ville; l'eau, attirée par le basalte, se répand par des typhons naturels sur le plateau qu'elle occupe; à peine a-t-on quelques mauvais charbons de sapin pour se chauffer; le bois y manque; le printems y est humide et l'hiver extrêmement rigoureux.

Mon guide, après m'avoir fait parcourir Saint-Flour, qui contient à peu près six mille habitans, et m'avoir engagé dans une dissertation savante sur certaines petites statues d'enfans qui arrosaient autrefois la place de Saint-Flour comme le *Manequet* de Bruxelles, et qu'un évêque mutila étrangement par respect pour les bonnes mœurs, m'annonça que nous allions repartir et que nous arriverions ce soir à *Brioude*. Les préfets de Napoléon ne voyageaient pas d'une manière plus expéditive que nous. Pendant la route, nous parlâmes de cette étrange manie de nos ancêtres, qui d'un besoin de la nature humaine faisaient un ornement de leurs places. Je ne voulais voir dans cette bizarrerie qu'une preuve de la grossièreté de leurs mœurs, tandis que M. de Venissan, se livrant à une érudition

digne de trouver sa place parmi les Mémoires de l'Académie des sciences, essaya de me prouver que ces petites figures indécentes n'étaient qu'un reste du culte du Phallus chez les anciens.

Le soleil se couchait lorsque nous aperçûmes au milieu d'un vaste bassin la ville de Brioude. « Ne cherchez pas ici, me dit mon ami, cette *bénigne* cité de Brioude, dont parle Sidoine Apollinaire :

Huic te suscipiet, benigna Brivas.

» L'air de Brioude est presque méphitique, et son climat plus malsain encore que celui de Saint-Flour; la fièvre y règne en souveraine, et le teint des Brioudaises se fait remarquer par cette couleur cuivrée dont les Indiennes des bords de l'Indus pourraient se montrer jalouse. »

Comme il prononçait ces mots, j'entrai dans la ville et j'aperçus avec dégoût d'énormes monceaux de fumier et d'immondices dont l'odeur et l'aspect affligeaient et révoltaient tous les sens à la fois. « Je vous crois sans peine, lui dis-je, les habitans de Brioude semblent travailler eux-mêmes à corrompre l'atmosphère où ils vivent; c'est pis qu'en Bretagne, c'est

autre chose qu'en Provence. Je regrette que la nuit nous ait surpris dans cette cité malheureuse, et que le besoin du repos, après une route précipitée et pour ainsi dire haletante, nous force d'y passer la nuit.

» — Demain, à quatre heures du matin, nous quitterons Brioude, qui compte à peu près six mille habitans et qui n'offre à la curiosité du voyageur que les ruines aristocratiques de ce fameux chapitre de Brioude, qui admettait quatre-vingts chevaliers, desquels il exigeait comme titres quatre degrés de noblesse paternelle et quatre de noblesse maternelle. Aussi l'écusson capitulaire, fort semblable à l'enseigne des quatre fils Aymon, représentait-il un seul destrier portant quatre chevaliers bardés de fer. « *Je vous ai tiré de la poussière!* disait un jour madame de Pompadour en colère au cardinal, encore abbé de Bernis, qui passait pour son amant. — *Madame*, répondit-il avec hauteur, *on peut tirer de la misère un comte de Brioude, on ne le tire pas de la poussière.* » Il y a de la fierté dans cette réponse, mais ce n'est pas de la fierté romaine. Les prétentions du noble chapitre s'élevèrent si haut et furent portées si loin,

que les gouverneurs de la province furent obligés de tracer autour de leur puissance souveraine un cercle dont la circonférence ne s'étendait pas au-delà des remparts de Brioude. Mais là ils régnaient en despotes ; et tous ces gens, que Mercier appelait assez plaisamment la race *génuflexible*, se prosternaient devant ces petits rois qui officiaient en robe violette avec la crosse et la mitre. »

M. de Venissan me parla encore des efforts inutiles que fit *Turgot* pour établir à Brioude une manufacture de draps, et se plaignit vivement du système de dévastation forestière que les habitans semblent avoir adopté. Ces causeries administratives et historiques nous conduisirent au sommeil, et il s'endormit en m'expliquant encore, du lit que la servante d'auberge lui avait préparé non loin du mien, la fabrication des draps appelés *londrins*.

« Hermite, me dit-il en me réveillant aux premiers rayons de l'aurore, allons voir le pont de Vieille-Brioude, la merveille du canton et l'un des plus beaux arcs de triomphe que l'industrie humaine se soit érigée à elle-même. » Je me levai et nous nous acheminâmes en cotoyant

les rives de l'Allier vers le pont de Vieille-Brioude, dont on me faisait un si magnifique éloge. Je ne trouvai pas (ce qui est fort rare) le panégyrique au dessus de la vérité. Une arche immense, reposant sur deux rochers, semble s'élancer sur l'Allier, qui a creusé son lit dans la lave où il bouillonne.

La hardiesse d'une telle construction, la beauté du point de vue, la noblesse du coup d'œil terrassent pour ainsi dire le spectateur sous l'admiration qu'elles inspirent. « Je ne vous raconterai point, me dit mon guide, les chroniques différentes auxquelles ce pont merveilleux a donné lieu. Les plus vraisemblables traditions reculent l'époque de sa construction jusqu'à l'année 1452. D'autres l'attribuent à une princesse de Dombes, et d'autres enfin aux Romains; cette dernière opinion est insoutenable.

» Ce dont on ne peut douter, c'est que l'impossibilité de jeter une pile dans le torrent impétueux de l'Allier, n'ait fait naître chez l'architecte l'idée de franchir l'obstacle au lieu de lutter contre lui. Avant la révolution, cette arche admirable ne servait qu'aux piétons et aux bêtes de somme : longue de cent soixante-dix pieds,

large de douze, élevée de quatre-vingt-cinq pieds au dessus du niveau du fleuve, elle a été élargie et consolidée par M. *Ofareli*, ingénieur vivant, et sert à la route publique, depuis qu'un autre pont, destiné au passage des voitures, a été enlevé par la violence des eaux.

Nous quittâmes ce monument, aussi remarquable au moins que le pont du Diable en Suisse, pour nous rendre à la *Chaise-Dieu*, petit village situé au milieu d'un paysage horrible et inculte, lieu d'exil consacré par le souvenir du vertueux évêque de Senez, Soanen, janséniste, que les fils de Loyola firent reléguer dans cette affreuse solitude. Tencin, cardinal incestueux, présidait le concile provincial qui condamna l'un des ecclésiastiques les plus vénérables de ce tems à vivre et à mourir dans cette espèce de purgatoire. Les jansénistes l'invoquèrent comme un saint, et les philosophes peuvent aussi le canoniser si les vertus charitables et austères, réunies dans un seul personnage, suffisent pour l'élever au rang des immortels. Par un contraste que M. de Venissan ne manqua pas de faire ressortir, le cardinal de Rohan, que l'histoire a

flétri du surnom de *Cardinal-Collier*, fut aussi exilé par la cour à la Chaise-Dieu. Imaginez une petite ville entourée d'énormes murailles et placée sur le sommet d'un roc à plus de huit cents toises au dessus de la mer; une température humide et froide, des tempêtes neigeuses que les habitans nomment *écirs*, et qui soufflent sans interruption; enfin l'image de la désolation et de la stérilité. Dans la cathédrale, qui élevait son clocher gigantesque au niveau du Puy-de-Dôme, mais dont la mousse et l'humidité décoraient les colonnes, Clément VI et Gilbert Moitiers de Lafayette, maréchal de France, furent ensevelis; nous eussions admiré plus à loisir leurs tombeaux si la vapeur malfaisante et malsaine qui tombait des parois ne nous eût chassés de l'église.

« Vous admirez sans doute comme moi, me dit M. de Venissan, l'ingénieuse méchanceté des prêtres, qui ont choisi pour leurs ennemis ce lieu d'exil. De la hauteur où nous sommes, l'œil ne découvre que des laves et des pierres, des terres incultes et un sol déchiré jadis par les foudres souterraines. A peine quelques sapins, dont

la noire verdure semble se découper sur l'azur du ciel, suffisent pour adoucir la rigueur d'un hiver qui dure ici huit mois entiers. Ecoutez ces cloches lugubres dont les longs roulemens, répétés par les échos des montagnes, ressemblent à un tonnerre égaré dans la nue, et qui gronderait à la fois dans toutes les directions. Quand le paysan, surpris par la nuit, et enveloppé de tourbillons de neige, ne sait plus vers quel point diriger sa course pour regagner le hameau, les cloches, qui sonnent long-tems avant la fin de la soirée, et long-tems après le coucher du soleil, avertissent son oreille et le guident vers sa famille. »

En quittant ce lieu d'exil, choisi par la haine jésuitique, M. de Venissan m'apprit qu'une lettre-de-cachet, fermée, avait défendu aux moines de la Chaise-Dieu d'ensevelir Soanen dans leur église; raffinement de barbarie dont l'époque ne remonte pas plus haut que le commencement de ce dix-huitième siècle, nommé siècle de la philosophie.

Ambert, *Oliergues* et *Thiers*, auxquels nous rendîmes ensuite notre visite, ne sont guère mieux

situés, et ne jouissent pas d'une atmosphère plus salubre que les autres villes de l'Auvergne. Ambert doit la beauté, la largeur et la propreté de ses rues à l'un de ses intendans, nommé *Madur Dulac*, que M. de Venissan me recommanda de ne pas oublier, et que j'inscrivis avec joie sur mes tablettes, où j'ai trop rarement à placer les noms de ces hommes qui ne font que du bien à leurs semblables. Non-seulement ce bon citoyen s'occupa d'assainir sa ville natale, mais il encouragea l'industrie des Ambertins, qui font aujourd'hui un commerce assez considérable de camelots, d'étamines pour les pavillons des navires, et de papiers qu'ils fabriquent eux-mêmes. C'est de cette ville qu'est originaire l'illustre famille des *La Fayette*, dont le descendant a des autels dans le Nouveau-Monde, et de nobles amitiés dans l'ancien.

Une coupole de vapeurs pèse sur la plupart des cités auvergnates, et ni Oliergues ni Thiers ne sont exemptes de cette sombre coiffure que les nuages du ciel et les exhalaisons de la terre font errer sur ces villes. Si cette particularité singulière nuit à la salubrité des habitations, elle a

quelque chose de très-pittoresque. Le soleil, en pénétrant de ses rayons cette masse opaque, la dore et l'argente des plus riches couleurs du prisme. Thiers, situé sur une hauteur, chef-lieu d'arrondissement ainsi qu'Ambert, étonne le voyageur par sa ressemblance avec quelques villes de l'Italie. La plupart des maisons sont peintes à l'extérieur, et quelques fresques, assez heureusement exécutées, décorent les plus remarquables. Joignez à ces nuances variées et brillantes le coup d'œil de cette belle Limagne, le commencement des montagnes du Forez, les groupes majestueux de piles volcaniques dont le sol est semé, un horizon aussi varié que fertile, un paysage immense, et, dans l'intérieur de la ville, un mouvement perpétuel d'industrie, le bruit des limes, des scies, des marteaux, qui fabriquent l'excellente coutellerie de Thiers; les rouets des fileurs, les soufflets des forgerons, en un mot, le spectacle d'une activité utile, productrice et vertueuse. J'appris avec le plus vif plaisir, de M. de Venissan, que la petite ville de Thiers voyait ses destinées s'élever chaque année avec les progrès de son commerce, et que

la richesse, les bonnes mœurs, le bonheur, enfin, autant que ce mot peut convenir à l'homme, étaient le partage des habitans de Thiers. Il me cita la quincaillerie, la coutellerie, la tannerie et la papeterie, comme les branches principales de son commerce, qui chaque jour acquiert de nouvelles forces et des débouchés nouveaux.



N° XVII. — 15 *janvier* 1825.

LES MODERNES PATRIARCHES.

Un souffle fait les gentilshommes et les princes ; mais une race de paysans vigoureux, vertueux et simples, il faut des siècles pour la créer.

GOLDSMITH, *Traveller*.

Aux environs de Thiers, la vue est frappée d'une multitude de jolies maisons isolées, entourées de bouquets d'arbres, et dont la propreté extérieure charme les yeux. « Ce sont, me dit mon guide, les maisons habitées par des paysans couteliers, qui sont en même tems agriculteurs et propriétaires. Rien n'est plus intéressant que cette vie industrieuse et rurale, et cette population de vingt mille hommes qui, répandue sur une étendue d'environ dix lieues carrées, jouit, malgré l'infertilité du terrain, de la plus grande aisance. Chaque fabricant de coutellerie a sa marque particulière, et vous pensez bien

que l'émulation des Thierrois les porte à se surpasser mutuellement, et à donner au signe de leur petite fabrique la plus grande prépondérance possible. Ce signe, plus respectable que le pal et les gueules des blasons, cette armoirie de l'industrie, se transmet de père en fils, et il est défendu à toute autre fabrique d'usurper le signe de la fabrique voisine. Deux tables, l'une de plomb et l'autre d'argent, sur lesquelles ces divers signes sont inscrits, se trouvent dans les archives de la mairie de Thiers. De tous les registres administratifs, ce ne sont point les moins respectables. Mais je vous conduis vers un sujet d'admiration philosophique bien plus édifiant encore pour un hermite aussi sage que vous l'êtes.

» J'ai à vous parler d'une république de patriarches dont nous ne sommes éloignés que de quelques centaines de toises. — Au lieu d'en parler, pourquoi ne pas m'y conduire? — La fin de mon récit répondra à cette question. Apprenez, continue M. de Venissan, que l'esprit d'association, celui qui depuis trente années manque peut-être le plus à la France, est très-répandu dans cette partie de la province. C'est à cet esprit que la république des

Pinons (et ne croyez pas que les expressions dont je me sers soient exagérées ou métaphoriques) doit l'état florissant dont elle jouit.

» Plusieurs familles, les Termes, les Guittard, les Baritel, les Bourgade, les Beaujeu, ont formé en Auvergne des associations volontaires où l'égalité de chacun est soumise à une loi commune. Les Guittard forment la plus ancienne de ces congrégations vertueuses, si peu semblables à nos congrégations dirigées vers le noble but de la propagation du vice et de l'ignorance. La noblesse agricole des Guittard se perd dans la nuit des tems : ce sont les Montmorency de l'agriculture. Ils habitent le village de Pinon, dont ils sont propriétaires, cultivateurs, rois, maires, ou plutôt patriarches. Leur gouvernement n'est ni théocratique, ni despotique, ni aristocratique, ni anarchique; ils y vivent dans l'abondance et la frugalité, sans s'embarrasser de ce qu'Aristote a pu dire et Delolme penser des constitutions anciennes ou modernes.

» La libre élection du *maître* des Pinons, entre les mains duquel repose le pouvoir exécutif, appartient à tous les membres de la famille. C'est le maître qui surveille, ordonne, modère, hâte

ou suspend les travaux. Nommé par le consentement unanime, il déposerait le pouvoir s'il venait jamais à en abuser, ou si ses talens administratifs ne s'élevaient pas à la hauteur de sa place. La *maîtresse* est chargée de commander aux autres femmes, comme le *maître* commande aux autres hommes; c'est elle qui surveille les détails domestiques et les soins du ménage; elle est toujours choisie dans une autre branche de la famille, que le maître. Tous deux s'asseient aux places d'honneur et jouissent d'une considération d'autant plus grande, qu'elle est accordée par de libres suffrages. Grande fête quand le fils du maître ou de la maîtresse se marie : un festin splendide réunit alors la communauté tout entière autour de la même table. Ce dictateur, ce roi, ce président, le maître des Pinons, en un mot, est en outre censeur général des mœurs : il réprimande, exhorte, loue, encourage à son gré. La communauté des biens, si recommandée par Platon, est un des fondemens de l'état; la propriété reste perpétuellement indivise. Mais c'est là que s'arrête la ressemblance du code des Guittard avec celui de l'élève de Socrate; la communauté des femmes en est bannie, et

nulle part les mœurs ne sont plus pures. Si une jeune fille des Guittard se marie hors de la république, ce qui, d'ailleurs, n'arrive presque jamais, une dot de 600 francs lui est assignée, et elle n'a pas d'autres droits à faire valoir. Voilà, mon cher philosophe, la race d'hommes laborieux, honnêtes et plus vertueux que les Spartiates, que la France renferme.

» Le hameau, siége du gouvernement, ne se distingue des autres villages d'Auvergne que par une propreté recherchée, unie à une extrême simplicité. Le maître habite une maison un peu plus haute et mieux construite que les autres : c'est là que l'on fait descendre ordinairement les voyageurs.

» Tout, chez les Guittard, respire la paix et l'aisance ; mais on chercherait vainement, dans le hameau, une seule trace de luxe. Tous les meubles, en bois de sapin, doivent leur éclat à leur extrême propreté. Une cloche annonce l'heure des repas, qui se prennent en commun.

» A l'époque où je visitai les Pinons pour la dernière fois, il y a près de dix ans, le maître me donna à peu près en ces termes les renseignemens que je lui demandais sur le petit état

qu'il gouvernait avec tant de sagesse : « Vous voyez, me dit-il, que nous ne sommes pas riches; et cette montre d'argent que m'a léguée mon oncle, chanoine à Thiers, est le seul objet de luxe qui se trouve à Pinon. Mais qu'avons-nous besoin de richesses ; notre terrain fournit tout, excepté le fer et le sel, que nous obtenons par échange. D'ailleurs, nous fabriquons ici nous-mêmes tout ce dont nous avons besoin; et Dieu et la bonne Vierge (dont il me montra la statue, adossée à l'une des parois de la cheminée), bénissent notre travail ; car nous avons de quoi donner aux pauvres qui se présentent le superflu de notre petit trésor. Il est inoui que les Pinons aient jamais renvoyé un malheureux sans lui donner à manger, à coucher, et quelques pièces de monnaie. » Je suivis ensuite le maître des Pinons à travers les propriétés de la république, qui sont beaucoup moins vastes que celles de Saint-Marin. Beaucoup de châtaigniers, quelques arpens de vignobles, des champs de seigle, une soixantaine de vaches et quelques paires de bœufs, voilà tout ce que possèdent les Pinons. Beaucoup de nos rentiers sont ordinairement plus riches que la république entière des Pinons; mais ce qui ne

fait qu'à peine le bonheur d'un seul individu citoyen de nos villes, soutient à Pinon une population tout entière dans l'exercice de toutes les vertus utiles et industrieuses. » Le maître m'apprit aussi que l'intendant d'Auvergne, Chazerat, pénétré de vénération pour les Pinons, fit accorder vers 1750, au maître de l'association, le droit de porter dans les grandes cérémonies une ceinture de velours bleu, avec une lisière rouge. Un mauvais poète du tems essaya de gâter cette heureuse idée en composant le quatrain suivant, qui fut brodé sur la ceinture où se trouvait aussi une plaque d'argent, aux armes de France, supportée par des charrues, des herses et des instrumens de labour.

Chazerat de l'Etat obtint cette ceinture :
Les Guittard en sont revêtus ;
Elle honore l'agriculture ;
Elle est le prix de leurs vertus.

» Il aurait mieux valu peut-être faire graver sur la plaque d'argent de plus simples paroles ; mais, à cette époque d'afféterie et de politesse, il fallait que ces caractères du tems se reproduisissent partout.

» Telle est, mon cher Hermite, la république

patriarchale que Pinon renferme, ou plutôt renfermait il y a huit ou neuf ans. Pourquoi faut-il, après m'être livré au plaisir de vous faire le tableau de cette touchante association, que je sois obligé de vous annoncer que ce qui était vrai il y a quelques années, ne l'est plus aujourd'hui? Cette petite république vient de périr par les mêmes causes qui ont fait crouler de grands empires. C'est en 1818 que la communauté des Guittard-Pinons a été détruite, et qu'un partage légal a fixé à chacun des ayant-droit la part des biens qui devait lui revenir. La sotte vanité du dernier chef de cette antique et vénérable société a sans doute hâté une dissolution que les changemens survenus dans notre législation, et d'autres circonstances, auraient nécessairement amenée à une époque plus ou moins prochaine. Au lieu d'une seule maison, d'un seul ménage, les Guittard-Pinons en offrent en ce moment huit, dont quatre portent un nom différent. L'heureuse abolition de la forclusion des filles renferme en elle-même, il faut bien en convenir, un principe de dissolution auquel on voit succomber chaque année quelques-unes de celles qui s'étaient conservées aux environs de Thiers et dans

la partie montagneuse de son arrondissement. Je dois vous dire encore que, depuis soixante ans, la population de la famille patriarcale des Guittard avait prodigieusement diminué, que la longévité y était moins commune, et que le nombre des enfans mâles allait en décroissant d'une manière sensible. J'ai recherché les causes de cette dégénération, et je n'ai pu en trouver d'autre que l'usage établi depuis un siècle des mariages entre parens. Au moment du partage, les biens de la communauté étaient évalués à plus de trois cent mille francs. Vous savez maintenant pourquoi je ne vous engage pas à vous arrêter dans la république des Guittard-Pinons. »

Pendant qu'on préparait notre dîner à Aigueperse, nous avons été visiter, au nord de cette petite ville, la source que l'on appelait jadis la *fontaine empoisonnée;* la persuasion où l'on était alors que les oiseaux qui voltigeaient au dessus des eaux de cette fontaine y tombaient morts, lui avait fait donner ce nom, qu'elle a perdu depuis qu'on a pris la peine d'observer que de jour les hirondelles se jouaient impunément sur la surface. Ce que cette fontaine a d'ailleurs de très-remarquable, c'est qu'elle bout à gros bouil-

lons, bien que son eau soit froide au toucher, et qu'elle produit, dans le bassin qui la reçoit, le même bruit que si elle passait sur de la chaux vive; cette fontaine prend sa source au pied de la colline, au sommet de laquelle était bâti l'ancien château de Montpensier, où mourut Louis VII, à son retour d'Angleterre.

Aigueperse, dont la population s'élève à peine à trois mille ames, et qui n'a qu'une seule rue sur la grande route de Moulins à Clermont, ne nous aurait arrêtés que le tems nécessaire pour y prendre notre repas, si j'eusse pu oublier qu'un des généraux les plus illustres, un des hommes les plus honorables de la France, résidait à quelque distance de cette ville. Le désir de rendre visite, le lendemain matin, au général Beker, me détermina à passer la nuit à Aigueperse. On peut juger de mon désappointement, lorsque j'appris, au moment de monter en voiture, pour me rendre au château de Mons, que le général était à Paris, où le retenait encore la session de la chambre des pairs, dont il est membre: l'espoir de le retrouver incessamment dans la capitale ne me dédommagea pas du plaisir que je me promettais à voir l'ami, le

compagnon d'armes de Masséna, le beau-frère du célèbre général Desaix, dans la retraite glorieuse qu'il habite avec sa noble compagne. La carrière militaire du général Beker, illustrée par les plus beaux faits d'armes, a été marquée par deux circonstances qui le distinguent entre tant de héros dont la France s'honore. C'est à lui que s'adressait en 1815 la *lettre patente* du prince de Wrède, commandant l'armée austro-bavaroise, dont un des corps avait pénétré jusqu'à Clermont; on y lisait ces paroles mémorables que l'histoire a déjà recueillies :

« Les généraux des armées alliées sont invités » à prendre sous leur protection spéciale les » propriétés du général Beker, à titre de réci- » procité pour sa noble conduite et la générosité » de ses procédés : ils seront utiles à ce brave » militaire, qui n'a jamais cessé de faire le bien » partout où il a pu. »

A la seconde abdication de l'empereur Napoléon, ce fut le général Beker que le gouvernement désigna pour accompagner ce prince jusqu'à sa dernière destination. Peut-être la postérité ne saura-t-elle jamais avec quelle grandeur d'ame il remplit cette mission difficile. Ce géné-

ral fut le dernier Français qui reçut l'accolade de Napoléon, au moment où la coalition des rois le bannissait de l'Europe, dont il était depuis quinze ans le maître et l'arbitre. « La vie » du général Beker (comme l'a dit son bio- » graphe, après Marc-Aurèle), est du petit » nombre de celles qui ne se démentent jamais, » et qui ressemblent au caractère parfaitement » soutenu d'une tragédie de Sophocle. »

Après avoir écrit ce peu de lignes sur mon cahier de notes, et comme dédommagement du plaisir dont je me trouvais frustré, nous retournâmes à Clermont, où je ne songeai pas sans regret que je devais quitter M. de Venissan.



N° XVIII. — 1er *février* 1825.

NOTRE MONTAGNE.

Le géant porte une couronne mêlée de glaçons et de fleurs.

DE HALLER.

« JETEZ un regard sur *Billom*, mon cher Hermite, et passez vite, tout vieux que vous êtes :

Non ragioniam di lor, ma garda e passa.

Là fut jadis une des premières et des plus importantes garnisons de la milice de Loyola. Au train dont les choses vont, il ne faut pas douter qu'ils ne reconquièrent bientôt cette antique forteresse de leur puissance *. C'est à Billom que se trouvait ce fameux tableau gothique où le vaisseau de la religion, conduit par Ignace, voguait vers le port du salut, tandis que des réprouvés, et entre autres Henri IV, dont la fi-

* Prophétie qui s'est réalisée.

gure était reconnaissable, tombaient dans les gouffres d'une éternité vengeresse. Est-il besoin d'une autre preuve de la complicité des jésuites dans le meurtre de cet excellent roi. »

Nous passâmes de Billom à *Beauregard*, et comme l'éternelle vicissitude des choses humaines semble n'agir que pour attester le système des compensations et des contrastes, là s'offrit à nous le souvenir de ce bon Massillon, dont l'éloquence tendre et pathétique, la vie vertueuse et la douce bienfaisance ont fait l'honneur de la chaire française et de notre épiscopat. C'est à Beauregard que se trouve l'ancienne maison de campagne des évêques de Clermont. A Billom et à Beauregard, on récolte beaucoup de vin et de chanvre ; « ce sont, me disait M. de Venissan, les richesses principales du pays. »

Un mot unique avait retenti incessamment à mon oreille depuis que j'avais mis le pied en Auvergne ; ce mot était *Dôme*. Avez-vous vu Dôme? quand verrez-vous Dôme? M. de Venissan, qui voulait me mettre en mesure de répondre à cette question que l'on m'adressait de toutes parts, arrangea une partie de campagne qui devait me conduire à Dôme; il la composa

d'un savant géologue, d'un érudit local, qui ne connaissait au monde que *sa montagne*, et d'un jeune colonel qui passe à Clermont les tristes jours de la demi-paie.

« Vous allez voir une merveille, me dit mon aimable introducteur, lorsque nous fûmes réunis tous les cinq dans la voiture qui devait nous conduire au pied du Dôme; songez que les Indiens n'ont pas plus de vénération pour leur mont *Morou*, sorti du nombril de Brahma, les Chingulais pour leur pic de *Bodou*, au centre de l'île Ceylan, que nous pour la montagne à laquelle le nom de *Pascal* se rattache. Apprenez d'abord que nous distinguons soigneusement les *puys* et les *chauds*; les *puys* sont des élévations plus ou moins aiguës, plus ou moins hautes; les *chauds* sont des plateaux plus ou moins étendus. Monsieur vous donnera d'ailleurs, ajouta-t-il, en me montrant le petit érudit qui avait concentré toutes ses affections sur *sa montagne*, tous les renseignemens scientifiques et populaires dont votre curiosité est avide. Jugez seulement de notre amour pour le Puy, par ce dicton que tous les bons Auvergnats répètent à l'envi :

Si Dôme était sur Dôme,
On verrait les portes de Rome.

» Il y a des gens qui trouvent un peu d'exagération dans cet éloge, et qui soutiennent hardiment que trente Puy-de-Dôme l'un sur l'autre ne s'élèveraient pas à la hauteur des *Cordillères ;* mais nous les laissons dire. — Pour moi, dit le jeune colonel, sans s'apercevoir que cette observation ironique excitait déjà la colère du petit savant, et que ses muscles buccinateurs gonflaient ses joues courroucées, j'ai assez long-tems battu les buissons de l'Europe pour me croire en état d'apprécier le mérite comparatif du fameux Puy d'Auvergne et des autres montagnes du continent : tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vu ailleurs, mon cher savant, les aînés de votre montagne. »

Pendant deux heures que dura le voyage, la discussion eut le tems de s'animer et de s'élever presque à la hauteur d'une véritable et violente dispute. Le colonel, qui conservait son sang-froid, prenait plaisir à opposer une vingtaine de sommets des Alpes et des Pyrénées, le Vésuve et l'Etna lui-même à l'enthousiasme de M. Mica : tel était le nom du savant de la montagne. « Voyez, s'écria ce dernier, quand nous fûmes parvenus, au milieu des plus rudes et des plus terribles cahots, jusqu'au pied de Dôme ; voyez ce cône ma-

jestueux, comme il s'élève paré d'une végétation superbe dont la draperie verdoyante laisse apercevoir, en deux ou trois endroits seulement, les rochers de lave qui trahissent l'origine du Puy et constituent ses titres de noblesse. C'est là *notre montagne*, et quiconque est insensible à sa beauté, n'est point digne d'être né en Auvergne; je le déclare hautement. Allons, messieurs, gravissons le Puy du côté *d'Allagnat*, nous le descendrons du côté du nord : notre cher Hermite me donnera le bras, et nous irons doucement. Voici, messieurs, le petit Puy, qui cache son vénérable père, ou plutôt, comme disait un poète de Clermont, dans une ode lue à notre Athénée, qui lui sert d'estafier et de page. »

Forcé de m'asseoir de tems en tems, je retardais un peu la course de ces messieurs, et je donnais à M. Mica le tems de développer ses théories. Comme tous les gens exclusifs, il avait le ton rauque et tranchant. Echappé aux railleries du colonel, il trouva moyen d'établir avec le géologue une querelle dans toutes les règles, où ces messieurs passèrent en revue tous les systèmes sur la formation des volcans, inventés par *Saussure*, *Bonnet* et *Vernés;* la roche dure, la

lave et le granit se combattaient dans leurs discours ; l'un faisait naître le Puy d'un grand incendie, l'autre mêlait l'onde à la flamme.

Cependant nous avions atteint la cime du Puy, et l'incroyable et ravissante fécondité de la nature me consola un peu de l'ennui que tant de science m'avait causé. Un parfum enchanteur s'exhalait de toutes parts et se composait de l'arôme de mille fleurs sauvages qui tapissaient les flancs poreux de la montagne : les eaux pluviales qu'elle absorbe prêtent à sa végétation une richesse dont rien ne peut donner d'idée. Ici l'amant de *notre montagne* triomphait de l'enthousiasme général, et le colonel lui-même éprouvait l'enchantement où tout concourait à nous plonger. Soit que l'œil s'enfonçât et se perdît dans l'immense horizon qui s'ouvrait sous nos pieds, soit qu'il se reposât sur les croupes verdoyantes de ces soixante puys différens dont la chaîne se prolongeait devant nous, soit qu'il se fixât sur cette verdure vigoureuse où le thym, le serpolet, les œillets sauvages se mêlaient pour former une couche épaisse et odoriférante ; le mélange de ces beautés pleines de grâce et empreintes d'une majesté terrible, ces nuances d'un verd

sombre, cette blancheur des roches étincelantes, cette variété de la basalte rouge et de la lave noircie contrastant avec la fertilité éclatante dont les vastes champs de la Limagne se revêtent, tout nous offrait un spectacle tel que la plus riche imagination peut à peine le concevoir, et telle que l'homme le plus insensible aux charmes de la nature pittoresque en eût été ému. « Venez, monsieur, me dit le géologue, dans un moment où, le menton appuyé sur ma canne, je cherchais à découvrir, une longue vue à la main, les différens villages de la Limagne; venez, monsieur l'Hermite, reconnaître avec moi la vérité du système que je soutiens et qui est certainement le seul avoué par la nature. Vous qui avez visité les plus célèbres volcans du monde, dites-moi si ce bourrelet, qui environne la cime du Puy, n'annonce pas évidemment son origine volcanique? qui ne verrait là les débris d'un cratère? » Le géologue avait raison, en dépit de l'érudit de *notre montagne*, qui soutenait envers et contre tous la théorie huttonienne ou neptunienne. Comme j'examinais attentivement le bourrelet sur lequel le partisan de Werner fondait la juste espérance de son triomphe, je

bronchai sur un amas de ruines. Je fus surpris de la hardiesse de ceux qui, choisissant une position aussi sauvage et aussi complètement isolée, avaient bâti leur château sur le front même de Dôme, au dessus des nuages. « Serait-ce, demandai-je à M. de Venissan, les débris d'une demeure féodale ?—Non, me répondit-il, c'est une ruine de chapelle ; les prêtres, ajouta-t-il en riant, se sont toujours logés au dessus des nobles. »

Nous avions eu soin d'emporter des provisions : un âne qui nous suivait d'assez mauvaise humeur et de plus mauvaise grâce encore était chargé du bagage gastronomique. « Puisque Dôme nous a *ôté son chapeau*, s'écria M. Mica, remercions-le de sa politesse; asseyons-nous sur ce gazon épais et honorons *notre montagne* par les libations accoutumées. » En effet, le repas fut servi sur ce gazon de deux ou trois pieds que je n'oserais pas appeler une pelouse, et dès que le *premier amour de manger* fut réprimé, *Amor compressus edendi*, comme dit Virgile, je me hâtai de demander ce que l'on devait entendre par ces mots le *chapeau du Dôme :* cette expression singulière m'avait frappé dans le dis-

cours de M. Mica. On me répondit assez légèrement que c'était une couronne de nuages dont le plus haut des Puys, qui est Dôme, s'environne de tems à autre. Je laissai la conversation errer à l'aventure, et le géologue, s'étant donné carrière, me fournit plusieurs observations fort dignes d'être recueillies et dont j'ai pris note sur le lieu même. Je n'ai presque jamais tenu compte des critiques et des contradictions assez fréquentes du savant de *notre montagne ;* au malheur de ne jamais exprimer son opinion avec politesse, il joignait celui de n'avoir presque jamais raison.

Je ne suivrai pas non plus les interlocuteurs dans l'abîme des tems où ils cherchèrent le grand cataclysme et la conflagration universelle comme causes séparées ou concommittentes des volcans d'Auvergne. Je me permis quelques légères épigrammes contre cette conversation antediluvienne et le colonel fut mon auxiliaire dans ce petit combat. On me cita deux noms illustres d'hommes qui se sont occupés de réduire en système ou en théorie les cratères éteints de l'Auvergne, MM. de Malesherbes et de Montlosier, tous deux destinés à déployer diversement un grand caractère au milieu de ces volcans

politiques plus terribles que les volcans que la nature a tour à tour allumés et éteints au sein de la terre. Le géologue avait entamé une dissertation assez longue sur les formes régulières qu'affecte le basalte, dont en effet nous avions sous les yeux plusieurs échantillons, taillés en colonnes magnifiques ; le colonel, qui semblait deviner par instinct quels étaient les véritables objets de ma curiosité, parla des mines d'antimoine de Massiac, des mines d'argent de Pontgibaud, des mines de plomb, de cuivre, de fer dont cette province abonde : on convint généralement que l'Auvergne renfermait d'inappréciables trésors, et que si des entrepreneurs riches et habiles se chargeaient d'exploiter une terre dans le sein de laquelle tous les métaux précieux ont germé depuis si long-tems, les résultats de ce travail paieraient avec usure leurs efforts même les plus pénibles. « Nos paysans, me dit M. de Venissan, redoutent malheureusement les travaux des mines : quelques exemples récens des catastrophes terribles que la dilatation du gaz a causées dans ces excavations leur ont inspiré pour l'état de mineur une horreur invincible. Il est triste que les immenses richesses minéralogi-

ques de l'Auvergne ne soient pas mises à profit d'une manière plus utile. Le cristal naturel, le porphyre, le jaspe, la lave, susceptible d'un si beau poli, le basalte, dont la matière, mise en fusion, formerait des statues aussi solides que le bronze, s'offrent de toutes parts aux voyageurs qui visitent notre pays.

» Nous avons d'excellentes mines de houille dans la Basse-Auvergne, et si les plans de Colbert, qui voulait rendre l'Allier navigable depuis Brioude jusqu'à Pont du-Château, eussent été exécutés, notre contrée, l'une des plus pauvres de la France, en serait certainement la plus riche. Aujourd'hui, nous n'avons ni ponts, ni canaux, ni routes; aucun de ces moyens de communication qui sont au commerce ce que les veines sont au corps humain ne favorisent notre industrie. J'ai vu l'année dernière deux de ces sapinières ou bateaux de sapins, qui, construites et assemblées avec des chevilles du même bois, sont chargées de pommes, de marrons, de papier et de vin, enfin des seuls objets qui constituent notre commerce; je les ai vus rester un mois entier engravés dans le sable du fleuve. »

On parla beaucoup d'administration et M. de Venissan prétendit avec raison que la meilleure de toutes est celle qui ouvre aux particuliers la route la plus facile et la plus large vers ces améliorations industrielles dont l'état profite et que l'intérêt de chacun indique à tous. Les eaux minérales dont l'Auvergne est la source la plus féconde devinrent ensuite l'objet de la conversation : sur un espace de soixante lieues, elles jaillissent du sol presque à chaque pas. M. de Venissan vanta l'efficacité de celles de Médagne, qui guérirent Massillon de la colique néphrétique; M. Mica prétendit que Chaudesaignes et Mont-Dor méritaient la renommée supérieure dont ces deux endroits jouissaient. Au récit des malheurs causés par l'embrasement des mines de charbon, le colonel opposa celui des éboulemens fréquens que les eaux minérales provoquent en s'infiltrant dans les terres ; il cita le fameux éboulement de 1783, où tout un côté de la montagne glissa sur ses flancs et alla s'asseoir dans la plaine. Quatre-vingts années auparavant, Issoire avait été victime, me dit M. de Venissan, d'une semblable calamité. Toutes les propriétés furent bouleversées par cette espèce

de tremblement de terre, et sur les ruines des chaumières, l'esprit de chicane, ne reconnaissant plus les limites du territoire de chaque habitant, vint s'établir et commencer de nouveaux désastres.

On se levait pour partir, et l'on parlait d'aller visiter le *Nid de la Poule*, entonnoir basaltique tapissé de verdure dont l'homme de *notre montagne* chantait les louanges, quand tout à coup se tournant du côté du sentier que nous venions de gravir, il s'écria : « *Vite! vite! voici le Chapeau!* » Nous fixâmes nos regards vers le point qui attirait son attention, et il ajouta : « Remarquez du côté du Cantal cette masse de nuages, elle va s'avancer avec rapidité, et en moins d'une demi-heure notre montagne aura sa coiffure. Hâtons-nous de descendre et d'échapper aux torrens de pluie qui vont couler de la tête du Puy. » Nous suivîmes ce conseil et M. de Venissan m'expliqua, chemin faisant, ce phénomène, résultat de l'attraction que ces soixante pics basaltiques exercent sur les nuées errantes dans l'atmosphère. En effet, je vis toutes les masses de vapeurs suspendues à l'extrémité de l'horizon, accourir, par vagues pressées, aug-

menter rapidement de volume et de vitesse, et se suspendre en couronne noire sur le front de la montagne. Suivant que le souffle du vent agitait ces vapeurs, elles changeaient de formes ; tantôt semblables à un cône noir et renversé, qui, tenu en équilibre sur sa pointe, touchait celle du Puy-de-Dôme, tantôt figurant au dessus de cette montagne verte une montagne lumineuse qui ne touchait à l'autre que par sa couche inférieure. Quand nous arrivâmes au pied du Puy, je me sentais si fatigué que je demandai à mes compagnons de route un moment de répit; le spectacle était déjà changé. Des lignes de nuages blancs, suspendus comme des bandelettes au dessus de la chaîne entière des Puys, se balançaient sur chacun de ces pics par bandes extrêmement droites et rangées avec un art apparent qui surprenait la vue. Lorsque je me levai pour dire adieu à la dernière montagne sur laquelle je doive monter sans doute, une métamorphose plus étonnante nous pénétra d'admiration. Les nuages, prenant la forme du cône et le couvrant dans toute son étendue, lui firent changer, non de figure, mais de couleur. Vous eussiez dit une pyramide de vapeurs brunes et noires, se levant

dans l'azur du ciel. Enfin, cette magie bizarre se détruisant elle-même, je vis les masses de nuées rouler tout à coup le long de la montagne comme des corps solides qui, lancés sur un plan incliné, s'évanouiraient après avoir décrit mille cercles de rotation précipités : la pluie tombait par torrens lorsque nous rentrâmes dans le carrosse qui nous ramena dans la capitale des Arveri.



N° XIX. — 15 *février* 1825.

LES GRANDS VASSAUX ET LES VILAINS.

Auferre, trucidare, rapere...., imperium appellant. TACITE.

Rapines, meurtres, pillages, voilà ce qu'ils appellent gouverner.

JE combattis les obligeantes prières de mon hôte, et je lui prouvai qu'il était pour moi d'une nécessité insurmontable de quitter Clermont le lendemain, et de me rendre en Bourgogne, où m'attendait le général P***, avec lequel je devais parcourir ces lieux de lugubres triomphes, où les derniers efforts d'une noble armée avaient repoussé pied à pied l'invasion ennemie. « Avant de nous séparer, je veux, dit-il, vous donner une idée légère et rapide du peuple que vous quittez, et qui méritait une observation beaucoup plus approfondie. Personne n'a conservé plus intact que les Auvergnats l'ancien caractère

gaulois. Leur position centrale les a protégés à la fois contre les armes ennemies et les révolutions des mœurs. La superstition, la rusticité, l'ignorance sont les défauts les plus communs des habitans de ce pays; la probité, le travail et la bonne foi sont des vertus locales, dont nous pouvons justement nous vanter.

« L'histoire spéciale de l'Auvergne diffère peu de celle des autres nations gauloises. Lucain fait mention de l'orgueilleuse prétention des Auvergnats qui se disaient issus des Troyens, et par conséquent frères des Romains.

Arvernique ausi Latio se dicere fratres
Sanguine ab iliaco.

» Leur roi Bituitus, dont le territoire s'étendait de Narbonne à Marseille, et des Pyrénées au Rhin, s'unit aux Allobroges pour résister aux armées romaines. Battu par Ænobarbus, exilé à Albe avec son fils, il y mourut sans revoir la Gaule. César eut à combattre le fils, aussi vaillant que son père, et dont l'histoire a couronné le nom héroïque. Vercingetorix força César à capituler dans Alexia. Sans suivre la province auvergnate à travers ces révolutions communes

à tous les peuples de la Gaule, j'arrive à l'année 929, où l'Auvergne devint vassale des ducs d'Aquitaine. Portée dans la maison de Bourgogne par le mariage de Jeanne, comtesse d'Auvergne, avec Philippe, comte de Nevers, elle passa en 1437 sous la suzeraineté de la maison de Latour, fut léguée aux Médicis par le testament d'Anne en 1524, et rapportée à la couronne par Catherine de Médicis.

» Bernard, dont la terrible voix lança contre l'Orient effrayé tant de brigands chargés d'écussons et de croix, prêcha la première croisade à Clermont. Ce fut un bonheur pour l'Auvergne, qui gémissait depuis si long-tems sous le joug terrible des seigneurs. On ne peut se faire aucune idée de la férocité de ces monstres qui, du dixième au dix-septième siècles, couvrirent de sang les vallées de l'Auvergne. Louis XIV fut obligé d'envoyer, en 1666, des commissaires chargés de tenir les *grands jours* à Clermont, pour imposer un frein au délire de meurtres et de rapines qui s'était emparé des barons auvergnats. Toute cette noblesse se sentait si coupable qu'elle prit la fuite : on ne lit pas sans effroi le récit que Fléchier nous a laissé des informations et des travaux de cette cour prévôtale.

« Un gentilhomme, sans éclat du côté de la naissance, croyait, dit Fléchier, prouver l'antiquité de sa noblesse, et surtout son excellence, en se souillant d'horribles forfaits.

» Il se trouvait dans le procès d'un autre une chose très-singulière, et qu'on ne pouvait rencontrer que dans un pays aussi plein de crimes que celui-ci; c'est que l'accusateur, celui qui avait fait l'information, et les témoins, étaient plus criminels que l'accusé même. Le premier était accusé par son père d'avoir tué son frère, d'avoir voulu être parricide et de cent autres crimes; le second a été reconnu faussaire, et condamné comme ayant violé la foi publique; et les autres, pour plusieurs crimes, ont été condamnés aux galères et au bannissement perpétuel.

» Un de ces terribles châtelains tenait dans une des tours, à Pontchâteau, douze scélérats dévoués à toutes sortes de crimes, qu'il appelait ses *douze apôtres*, et qui catéchisaient avec l'épée ou le bâton ceux qui étaient rebelles à ses volontés. Les juges n'étaient pas assemblés un moment qu'il n'en coûtât la vie à quelque criminel; ils ne disaient pas un mot qui ne fût

un arrêt contre quelque fugitif. Enfin, le nombre des coupables était tel, que dans un seul jour ils en firent effigier plus de trente.

» Le clergé, dit encore Fléchier, ne valait pas mieux; ses excès étaient les mêmes; son impudence passait au delà. Croirait-on que celui de Clermont eut l'effronterie de présenter aux commissaires une bulle du pape qui exemptait de la juridiction de l'évêque *les chanoines et les enfans qu'ils auront eus, par quelque crime que ce soit.* » Et c'est Fléchier qui rapporte ce fait étrange, c'est un saint évêque qui n'a pas craint de flétrir la cour de Rome, en signalant l'existence d'une pièce aussi odieuse.

» Les séances s'ouvrirent à Clermont le 28 septembre 1665; les commissaires avaient ordre d'informer sur les plaintes qu'on leur adresserait des provinces voisines, et ils envoyèrent peu de jours après les conseillers de Pelletier, Joly de Fleury, et la Faluère dans la Haute-Auvergne, Lamarche et le Bourbonnais, avec pouvoir de faire arrêter et de faire conduire à Clermont tous les nobles accusés.

» On éprouve un invincible dégoût lorsque l'on

parcourt dans tous ses détails cette relation de forfaits, de violences, d'exactions, de turpitudes et d'atrocités. « On se sent le cœur attristé, dit encore Fléchier, quand on lit ces longues listes de cruautés, presque toutes commises gaiement et de sang froid par des hommes qui se glorifiaient de leur naissance; et quand, dans une seule famille, l'une des plus distinguées de la province, celle des Montboissier, on voit jusqu'à cinq personnes, toutes criminelles et toutes condamnées. »

» Les sorciers, les accusations de magie, jouèrent un rôle dans cette affaire. Plusieurs malheureux furent condamnés à mort pour avoir noué l'aiguillette, *enchantement qu'il ne faut pas tenir pour des fables*, dit Fléchier. On poursuivit les diseurs de bonne aventure, mais on n'atteignit point les plus coupables. On se contenta de détruire sans retour les repaires de leur odieuse tyrannie.....

» — Maudit soit de la France quiconque tenterait de la relever!

» — Toute la France vous répondra *amen*, mon cher Hermite, toute la France, excepté certain Français que nous devons à l'Ukraine. Mais

si les grands vassaux auvergnats jouent un affreux rôle dans nos annales, en revanche, j'offre à votre admiration philosophique une population de paysans sincères, actifs, vigoureux, hospitaliers. L'Auvergnat a toutes les qualités et presque tous les défauts du sauvage. Charitable, hospitalier, il partage avec le pauvre son pain et sa couche; vindicatif, il attend, comme le pâtre des montagnes corses, le jour qui lui permettra de frapper son ennemi du *goujon*, poignard national, qui a la forme d'un couteau de chasse. Sa dévotion superstitieuse, sa crédulité extrême, sa colère ardente, sa vengeance profonde et opiniâtre n'étouffent pas chez lui toutes les vertus. Assez semblables d'ailleurs aux Écossais des Highlands, nos paysans aiment la joie des festins et surtout la danse. Ils ont conservé la tradition d'une danse antique, dont la voluptueuse et lascive inconvenance ne peut être ni décrite ni même indiquée, et pour laquelle ils ont le même goût que les Otaïtiens pour leurs rondes, les Espagnols pour leur *fandango*, et les Napolitains pour leur *tarentele*. Cette danse se nomme *la goignade*, et ces mouvemens voluptueux, que ma plume laïque n'oserait décrire, un évêque

les a indiqués ; c'est donc à Fléchier que j'emprunte la description suivante de *la goignade*, que d'ailleurs je n'ai pas vue :

« *La goignade*, dit cet évêque bel esprit, dans son style plein d'afféterie, ajoute sur le fond de gaîté de la *bourrée* une broderie d'impudence, et l'on peut dire que c'est la danse du monde la plus dissolue. Elle se soutient par des pas qui paraissent fort déréglés, qui ne laissent pas d'être mesurés et justes, et par des figures qui sont très-hardies et qui font une agitation universelle de tout le corps. Vous voyez partir la dame et le cavalier, avec un mouvement de tête qui accompagne celui des pieds, et qui est suivi de celui des épaules et de toutes les autres parties du corps qui se démontent d'une manière très-indécente. Ils tournent sur un pied fort agilement ; ils s'approchent, se rencontrent, se joignent l'un l'autre si immodestement, que je ne doute point que ce ne soit une imitation des Bacchantes, dont on parle tant dans les livres anciens. M. l'évêque d'Aleth excommunie, dans son diocèse, ceux qui dansent de cette façon. L'usage en est pourtant si commun en Auvergne, qu'on le suit dès qu'on sait marcher, et l'on

peut dire qu'ils naissent avec la science infuse de leurs *bourrées*. Il est vrai que les dames s'étant, depuis quelques années, retranchées dans le soin de leur domestique et dans la dévotion, il n'en reste que deux ou trois, qui, pour soutenir l'honneur de leur pays et pour n'être pas blâmées de laisser perdre les bonnes coutumes, pratiquent encore ces anciennes leçons. Elles ont pourtant quelque espèce de retenue devant les étrangers ; mais lorsqu'elles sont ou masquées ou avec du monde de connaissance, il fait beau les voir perdre toute honte et se moquer de la bienséance et de l'honnêteté. »

» J'aurais, comme vous le pensez, beaucoup de choses à dire à Fléchier sur son courroux contre la *goignade*. Pour vous, mon cher Hermite, vous avez trop attentivement observé les hommes pour que j'aie besoin de vous dire que cette expression naïve de la volupté que les peuples primitifs regardent comme naturelle, et les peuples civilisés comme grossière, n'est point un témoignage suffisant des mauvaises mœurs d'une nation. Ici le mariage est en honneur ; et si l'amour use de sa libre puissance, la foi conjugale n'est presque jamais violée. En Auvergne,

les femmes sont généralement belles ; entre *Vic* et *Aurillac*, elles sont admirables. D'ailleurs le sang auvergnat fait couler, dans les veines des hommes comme des femmes, la santé, la force et la fraîcheur, et si l'on rencontre chez nous quelques individus maigres, jaunes et basanés, il faut en général les chercher sur les limites du *Querci* et du *Rouergue*.

» Quant à l'ignorance de nos Auvergnats, je vous en donnerai une idée assez juste en vous apprenant que M. de Montlosier, qui s'est occupé long-tems de recherches minéralogiques, a été surnommé par ses compatriotes, le *Pierriste ;* et que Cassini, qui alla en Auvergne pour dresser la carte célèbre qui porte son nom, fut regardé comme un sorcier. La routine est encore maîtresse de notre agriculture, et à l'exception de quelques familles riches, on emploie, pour cultiver la terre, les méthodes les plus anciennes et les moins productives. Fertile en mauvais vin, l'Auvergne semble la patrie des buveurs ; nulle part on ne consomme, sur un espace égal de terrain, une plus grande quantité de cette liqueur traîtresse et noire, à laquelle on ne donne le nom de vin que pour se dispenser d'en créer

un autre. Le pain n'y est pas meilleur. Vous voyez, mon ami, qu'en nommant l'Auvergne un pays sauvage, j'ai exprimé en fort peu de mots sa véritable situation physique; mais je dois ajouter que ce pays sauvage a produit de grands hommes. »



N° XX. — 1er *mars* 1825.

L'AUVERGNE VENGÉE.

. . . C'est ainsi que l'on écrit l'histoire.
VOLTAIRE.

« On a lancé contre notre esprit, notre bon sens et notre imagination plus d'un anathème, continua M. de Venissan. Il ne tiendrait pas à de certains écrivains que l'on ne traitât l'Auvergne comme la Béotie de la France. L'un, médecin, qui a écrit d'assez mauvais traités sur nos eaux thermales, affirme que nous manquons entièrement des facultés brillantes de l'esprit. Il prétend que les Auvergnats ne réussissent point dans les arts qui tiennent à l'imagination ou à un sens exquis; la nature me paraît, dit-il, leur avoir refusé l'un et l'autre; du moins j'en juge par le peu d'artistes que cette province fournit,

et par l'ignorance où l'on y est sur les beaux-arts, ce qui me paraît un défaut national.

» Un autre, moins absolu dans sa condamnation, explique, avec un peu plus de politesse, à peu près la même pensée : c'est l'intendant d'Ormesson, dans son rapport sur la situation du pays. L'intendant méprise nos montagnes et nous prive de génie, en raison directe de notre pauvreté.

» Les gens de la Limagne sont laborieux, mais pesans, grossiers et sans industrie, en sorte qu'ils tirent rarement quelque profit de leur travail : aussi sont-ils fort pauvres. Au contraire, ceux de la Montagne sont vifs et industrieux, et subsistent abondamment des ventes de leurs bestiaux et de leurs fromages; mais ils sont tous extrêmement paresseux. Le caractère, joint à la vivacité et à la finesse de l'esprit, se trouve commun dans le territoire d'Aurillac. Il y a de plus quelque malignité dans les habitans de celui de Saint-Flour. Les peuples du Mont-Dor sont grossiers, et en quelque sorte sauvages. Ceux qui ont le plus de commerce, tels que les habitans de Thiers, d'Am-

bert et des environs, sont doux et sociables, mais un peu simples. Au reste, nous ne parlons ici que du peuple en général; car il est de fait, que les habitans des villes sont aussi polis, aussi spirituels, aussi actifs que ceux des autres villes du royaume. »

» Ceci est un peu plus honnête; mais il est évident que l'intendant d'Ormesson n'estime les hommes que par le degré de politesse des gens de la ville, et que, s'il accorde par grâce aux Auvergnats un peu de finesse d'esprit à Aurillac, et même quelque malignité, du côté de Saint-Flour, il a en revanche le plus souverain mépris pour une province qui n'est pas riche. Il oublie donc que l'Auvergne a produit Pascal, Thomas (sans parler de MM. de Montlosier, de Pradt, de Barante, nés après lui), tous hommes assez éloquens et assez instruits; qu'elle a vu naître Mainard, Firmond, Dubelloy, Boissy, hommes de talens divers; Delille, l'un des plus glorieux noms de la poésie française; Girard, le grammairien, et Champfort, auquel on aurait mauvaise grâce de refuser de l'esprit; le grand Lhôpital et sept autres chanceliers, Saint-Bon-

net, Gerbert, Pierre Flotte, Giac Duprat, Dubourg, Duvair et Marillac. La liste est assez longue, comme vous voyez, et plusieurs de ces noms honoreront à jamais la France.

» S'il me fallait donner pour ainsi dire le bilan des facultés intellectuelles de mes concitoyens, je dirais que leur esprit est, en général, plus remarquable par la force, la profondeur et la patience de la pensée, que par la grâce et l'art; que l'éclat est loin de leur manquer, mais que le bon goût, fruit d'une civilisation plus complète, leur est assez souvent infidèle, surtout quand ils veulent cultiver, comme Boissy, Dubelloy, Champfort, les domaines de l'imagination : je dirais qu'en général nos prosateurs se distinguent par un génie mâle, ce qu'il me serait aisé de prouver par l'exemple du grand Pascal, de Thomas et de MM. de Pradt et de Montlosier.

» Je ne répéterai pas ce que l'on trouve dans toutes les biographies sur le *génie effrayant* de Pascal, sur le style emphatique de Thomas, et les tragédies non moins emphatiques de Dubelloy. Depuis que la littérature est devenue un métier en

France, quel compilateur n'a mille et mille fois répété sans examen ces petits jugemens littéraires? Je passerai donc rapidement sur ce grand Pascal, dont vous savez que M. Villemain a résumé la vie en quelques pages pleines d'élégance et d'éloquence; né à Clermont le 19 juin 1623, Blaise Pascal mourut fou à trente-trois ans, après avoir pesé l'air, résolu les plus grands problèmes géométriques, écrasé les jésuites, et, si jeune encore, dominé son siècle par ce que la pensée a de plus haut et de plus fort. Ses *Pensées philosophiques*, ou plutôt ses *Pensées chrétiennes* ont fait l'admiration de Voltaire, qui les a combattues; son *Problème de la roulette* a excité l'enthousiasme de tous les géomètres. Ses *Lettres provinciales*, devant lesquelles l'amour-propre le plus sûr de lui-même, celui de Bussy Rabutin, recula malgré le choix du roi, qui voulait engager cette guerre entre l'homme de génie et le fat de la cour : les *petites Lettres*, comme on les nommait alors, premier modèle d'éloquence, de raillerie et de comédie, terrible coup de massue, qui cent ans plus tard ont écrasé les jésuites, parlent assez haut en faveur de cet

homme immortel, grand théologien, philosophe hardi, grand orateur, doué de l'esprit le plus vif, le plus mordant, le plus juste et le plus vaste.

» Je pourrais vous parler longuement des trois pères Firmends, honnêtes gens, quoique jésuites, et vous apprendre plusieurs choses que vous ignorez : mais ces savans hommes ont passé la plus grande partie de leur vie dans les souterrains les plus obscurs d'une érudition souvent surannée et quelquefois inutile. Je citerai de nouveau le vénérable et malheureux Soanem, dont je vous ai déjà raconté l'exil ; le poète abbé Danchet, dont les sermons lyriques, joués à l'Opéra, ne sont plus connus que par une épigramme de Voltaire ; Arnaud d'Andilly, de l'Académie française et membre de l'illustre tribu des Arnaud.

» Grégoire, archevêque de Suez, né à Riom, espèce de Tite-Live gothique, qui ne manquait pas d'une certaine facilité d'écrire, rare dans le tems barbare où il vivait, mérite un examen plus approfondi. Son ouvrage reflète, comme en un miroir, les mœurs naïvement dégradées de ce

bon vieux tems, où la chevalerie ramenait l'âge d'or à coups d'épieu, de hache et de lance. Tous ces noms que je viens de me rappeler n'étaient pas compris dans ma liste des Auvergnats célèbres, non plus que Domat, Clermontais, ami de Pascal, celui que Boileau appelait, à juste titre, le *restaurateur de la raison dans la jurisprudence*, et d'Aguesseau, le plus philosophe des jurisconsultes. Domat, auquel on accorda une chétive pension qu'un danseur eût dédaignée, vint mourir, en 1693, à Paris dans la détresse.

» J'ai déjà prononcé le nom de Girard, grammairien, homme d'esprit et membre actif de l'Académie : vous voyez que je rassemble ses titres sous leur plus beau jour; de Laus de Boissy, et non *Louis* de Boissy (comme l'ont imprimé quelques dictionnaires destinés à perpétuer le mensonge historique); de Boissy, auteur de vaudevilles qu'il appelait des comédies, et qui ne manque ni de trait ni de grâce, mais bien de profondeur et de vrai comique; de Buirette Dubelloy, né à Saint-Flour en 1727, espèce de Lucain dramatique, réunissant les défauts, sans avoir les hautes qualités du poète

romain; écrivain dur et d'une conception sèche autant que son style est emphatique, mais assez heureux pour trouver de beaux effets dans les annales françaises et pour les exprimer quelquefois avec énergie : enfin, de Thomas et Champfort, qui composèrent, au dix-huitième siècle, la véritable gloire littéraire de l'Auvergne.

» Rarement deux écrivains ont offert des contrastes plus marqués. L'esprit de saillie qui pétillait chez Champfort, la lourdeur et la force d'investigation philosophique qui distinguaient Thomas; l'afféterie de l'un, la majesté guindée du style de l'autre, offrent les oppositions les plus saillantes qui puissent séduire ces écrivains dont le goût académique se plaît à détailler dans un parallèle toutes les raisons pour lesquelles deux objets, qu'ils réunissent, ne se ressemblent en rien. Vous connaissez la verve acrimonieuse de Champfort et sa fin tragique; vous avez admiré le beau caractère de Thomas, qui refusa de servir la vengeance du duc d'Aumont contre Marmontel, et se montra loyal aux risques de sa fortune. Personne n'a mieux parlé de Thomas que ce bon Lacretelle, votre vieil ami : Thomas fut le premier patron littéraire du philosophe que

vous avez perdu récemment, et rien n'est plus touchant que cet hommage de gratitude littéraire, fort rare d'ailleurs et mêlée à une appréciation très-juste du talent de Thomas.

» Delille, né à Aigueperse en 1738, a chanté en vers pleins d'harmonie et de variété la Limagne, sa patrie, les champs, les bois, l'imagination. Si la muse lui avait refusé le don de créer, elle lui avait accordé en revanche toutes les qualités brillantes dont un versificateur peut être doué. Son courage et sa persévérante opposition refusèrent des louanges à l'empereur, qui confisqua au profit de sa gloire l'héritage de la république.

» La France actuelle doit à l'Auvergne trois écrivains distingués par le mérite le plus différent : je veux parler de l'abbé de Pradt, du baron de Barante et du comte de Montlosier; l'un publiciste ingénieux, et devenu célèbre dans les deux mondes, homme spirituel et profond, versé dans les mystères diplomatiques, écrivain pittoresque et rempli de verve; le second, homme instruit et sagace, qui a eu le seul tort de vouloir porter le roman dans l'histoire et

de ressusciter les vieilles chroniques ; le dernier enfin, homme éloquent, érudit, adversaire terrible, redoutable aux jésuites, doué d'une verve ardente et sauvage, continuateur de Pascal et digne de ce beau titre.

» Michel de Lhôpital est aussi né en Auvergne ; je n'ai pas besoin de louer cet homme admirable, Socrate de la magistrature, tolérant dans le siècle de l'intolérance, éloquent dans le siècle de la barbarie, stoïque dans le siècle de la corruption. Aigueperse, sa patrie et celle de Delille, attend encore la statue de ce grand homme et le buste du chantre des jardins.

» Tels sont, à peu près, mon cher Hermite, les principaux titres de l'Auvergne à cette gloire intellectuelle qu'on voudrait lui refuser. Je ne sais si beaucoup de provinces pourraient lui opposer une égale quantité de notabilités littéraires ; mais des chaumières habitées par de pauvres gens couvrent nos montagnes ; l'Auvergne peuple la France d'hommes simples, laborieux, honnêtes qui passent trente ans de leur vie à gagner à la sueur de leur front la

nourriture de leurs familles. C'en était assez pour flétrir l'Auvergne de cette accusation de grossièreté et d'ignorance, sans songer au génie de quelques-uns de ses enfans.

» C'est ainsi, vous le savez, que l'on écrit l'histoire. »



Tombeau de Lhôpital.

N° XXI. — 15 *mars* 1825.

LE BERCEAU DES BOURBONS.

I offer my revengeful services... For I will fight
Against my couker'd country, with the spleen
Of all the under-fiends.

SHAKESPEARE, *Coriolan.*

J'offre aux ennemis de Rome le secours de ma vengeance. Je combattrai ma patrie, je laverai mon offense avec toute la fureur des enfers.

JE ne quittai pas M. de Venissan, mon ami et mon guide fidèle, sans avoir répondu, par l'expression d'un regret sincère, aux reproches qu'il me faisait de n'avoir visité l'Auvergne qu'en passant. Après avoir accepté tout le poids de cette culpabilité, si grande aux yeux d'un bon Auvergnat, je m'acheminai vers Gannat, l'une des villes importantes de l'ancien Bourbonnais, province qu'il me fallait traverser pour atteindre la Bourgogne. *Gannat* a peu de réputation et peu de droits à en acquérir. C'est une de ces villes de l'ancienne roche, où toutes les maisons sont mal

construites, toutes les rues tortueuses, et tous les pavés autant de piéges pour le voyageur inexpérimenté. La mère de mon aubergiste m'entretint fort long-tems de la béatitude de la ville, alors qu'un gros chapitre de douze chanoines et un bon couvent de révérends augustins la peuplaient d'une manière extrêmement agréable aux yeux du Très-Haut. C'était là le bonheur et la gloire de Gannat; et la révolution, en détruisant ces asiles de la sainteté féconde, avait, suivant la bonne dame, dépouillé Gannat de tous ses honneurs.

Je quittai cette ville en admirant sa belle situation, et j'entrai bientôt dans la vallée de *Saint-Pourçain*, autre cité du Bourbonnais, dont une statue fait toute la célébrité. Avant de pouvoir y admirer le bel *Ecce Homo* auquel tous les voyageurs ont prodigué de si justes éloges, et dont l'auteur, inconnu, était certainement un artiste du premier ordre, il me fallut subir les lamentations du bedeau, déplorant la destruction d'une autre abbaye de bénédictins, située à Saint-Pourçain, et licenciée en 1789. Ma politesse, qui s'étend jusque sur les sacristains, joignit ses regrets aux larmes de l'homme aux

deux couleurs, qui, se mettant en frais d'érudition pour me plaire, m'apprit que la famille *Seguier*, famille célèbre dans la magistrature, était originaire de Saint-Pourçain. Je fus obligé de le contredire, et d'anciens rapports que j'avais eus avec quelques parens de cette honorable famille m'ayant appris, sur l'origine des Seguier, des détails nécessairement inconnus du sacristain, je les lui transmis, ce qui augmenta beaucoup son estime pour moi, et ce qui lui permettra désormais de répéter avec assurance que les Seguier sont originaires du Languedoc, et que Guillaume Seguier, capitoul à Toulouse en 1319, « portait *d'azur un chevron d'or, accompagné en chef de deux étoiles*, *et en pointe*, *d'un mouton tranquille d'argent.* » Tout ébahi de mon éloquence héraldique, le sacristain me fit une profonde salutation, et se retira sans ajouter un mot.

Je partis de Saint-Pourçain après avoir admiré l'*Ecce Homo*, merveille de l'art, dont je ne révoquai même pas en doute les miracles ecclésiastiques. Quand *Moulins* m'ouvrit ses portes, la nuit était déjà fort avancée. Je descendis à l'hôtel de *l'Allier*. L'excellent souper que l'on me

servit, et la politesse accorte des chambrières de l'hôtellerie, justifièrent à mes yeux la double renommée dont Moulins s'environne depuis longtems. Les souvenirs historiques que la province où j'étais entré offraient à ma mémoire amusèrent ma solitude et soulagèrent l'ennui d'une longue veille; car malgré la lassitude due à mon voyage, le sommeil s'obstinait à me fuir. Ce berceau de la maison de Bourbon était rempli d'intérêt pour un homme qui n'avait jamais négligé l'étude des annales de sa patrie.

Je rassemblai donc mes souvenirs sur ce point d'histoire et de généalogie. Aux Archambaud, seigneurs du Bourbonnais au dixième siècle, les comtes de Clermont succédèrent, et cette province entra en 1265 dans la maison de France par le mariage de Béatrix avec Robert, sixième fils de Louis IX, guerrier brave, et qui fut blessé à la jambe dans un tournois, sous les murs de Paris. Ce fut son fils, Louis, duc de Bourbon, comte de la Marche et de Clermont, qui éleva le premier au dessus des suzerains de France la branche à laquelle il appartenait. Charles IV, que l'épée de

Louis avait sauvé, érigea pour lui le Bourbonnais en duché-pairie. Son petit-fils, ôtage volontaire du malheureux roi Jean, et l'un des héros qui chassèrent les Anglais de France, Louis II, duc de Bourbon, se montra digne de ses ancêtres. Chargé d'élever Charles VI, il lui inculqua ces vertus privées qui lui conservèrent l'amour du peuple au milieu des ruines de son intelligence et de celles de son royaume. On vit ce prince, honnête homme, lutter publiquement contre Isabeau de Bavière, et quitter la cour lorsque la rivalité du duc de Bourgogne et du duc d'Orléans, jointe aux ruses et aux atrocités d'Isabelle, accumula les crimes et le sang autour d'un trône occupé par le simulacre d'un roi.

Je parcourus ainsi la filiation tout entière de la maison de Bourbon, et minuit sonnait quand je m'assoupis dans un grand fauteuil à bras que la jeune servante avait roulé jusque auprès de mon lit. Mon imagination, déjà frappée du nom du connétable de Bourbon, le dernier des princes de cette race sur lequel ma pensée se fût arrêtée, s'empara pendant mon sommeil de cette grande ombre historique ; les scènes si dra-

matiques de sa vie se succédèrent et se développèrent avec une rapidité merveilleuse. Je reconnus à sa toque noire, au feu des diamans étincelans sur cette sombre coiffure, à l'aigrette victorieuse si souvent couverte de sang et de fumée, ce grand connétable, le Coriolan des tems modernes. Ici il gagnait la bataille de Marignan; là il mettait le trône à deux doigts de sa perte. J'étais témoin de sa fureur, lorsqu'un ordre de madame d'Angoulême le força de céder sa place et son titre au frère de la maîtresse du roi. Je lisais sur ce front terrible le profond ressentiment de toutes les injures dont une cour ingrate et un roi, jouet de trois femmes, l'avaient accablé. J'entrais sous sa tente, et il me semblait que je devinais ses pensées nocturnes, que le plan de sa conspiration se déroulait devant moi, et que la ruine du trône, résultat nécessaire de l'ineffaçable offense gravée dans cette ame vindicative, me pénétrait de crainte et d'étonnement. Je le voyais, dépouillé de cinq provinces, traîné devant les tribunaux par de misérables chicanes, en dépit des droits les mieux établis et de ses services glorieux; je croyais lire dans son cœur, et voir se presser, comme des flots, tous les

mouvemens de l'indignation, de la rage, et de l'orgueil blessé.

Alors commençait un plus grand spectacle : Charles-Quint, profitant en politique habile des folies de son rival; trois puissances, l'Angleterre, l'Espagne et le connétable liguées contre François Ier, et Bourbon, Bourbon seul entrant pour un tiers dans cette ligue. Dans les champs de Biagrassa et de Pavie, je vis ce grand capitaine, devenu traître, conduire les bandes étrangères contre ses concitoyens, et la victoire, obstinée à le suivre, couronner les bannières ennemies. Enfin, tous les actes de cette vie héroïque et coupable se succédaient devant moi. Pour dernier trait de sa criminelle existence, je le voyais en Espagne, méprisé des grands, haï du peuple, délaissé par ceux qui avaient exploité son crime. J'entendis le marquis de Villana dire à Charles-Quint : « Si *le traître* entre dans ma maison par les ordres de votre majesté, je ne m'y opposerai pas; mais, le lendemain, je la brûlerai. » Une si grande tragédie allait se terminer, et j'entendais le coup de fusil du fameux sculpteur Benvenuto Cellini, qui tua le connétable sous les murs de

Rome, qu'il assiégeait en 1527. Lorsque je m'éveillai, le jour avait déjà paru; et, au lieu des murailles de Rome, je n'aperçus que les lambris de l'auberge de Moulins.



Berceau des Bourbons, à Moulins.

N° XII. — 1er *avril* 1825.

DEUX VILLES

ET

TROIS GRANDS HOMMES.

A Nevers donc, chez les Visitandines,
Etait naguère un perroquet fameux.
GRESSET.

RIEN de plus bizarre que ces échiquiers de briques rouges et noires dont tous les murs de la ville de Moulins sont couverts, et qui étonnent ou plutôt qui offensent la vue du voyageur. Cette mosaïque de mauvais goût se représente dans presque toutes les rues du chef-lieu du département de l'Allier. Heureusement la grâce et l'élégance des femmes que je rencontrais à chaque pas sur ma route, la beauté de leurs traits, la fraîcheur des paysannes, dont les grands chapeaux de paille couvrent souvent de jolis visages, détournèrent agréablement mon attention,

que ces losanges désagréables avaient occupée. Quelques renseignemens que je demandai, selon mon ordinaire, aux habitans de toutes les classes que le hasard m'envoyait, me guidèrent à travers les quatre quartiers de la ville. On peut la diviser en effet en ville ancienne et ville nouvelle, faubourg des Carmes et faubourg de l'Allier. De riantes promenades, un Cours planté de quatre rangs d'ormes, m'avaient fait oublier l'aspect anti-pittoresque que le caprice des maçons a donné à cette capitale, lorsque je me souvins que le tombeau du maréchal de Montmorenci, victime du pouvoir de Richelieu, se trouvait dans le couvent de *la Visitation*, à Moulins. Je me hâtai de m'y faire conduire : la composition du groupe funèbre, placé sur le tombeau, est heureuse et expressive. La Valeur et la Libéralité, *qualités princières*, comme on l'aurait dit au quatorzième siècle, et que les Montmorenci ont toujours déployées, s'élèvent des deux côtés du tombeau. Plus loin sont la Piété et la Justice. Le maréchal, à demi-couché, est appuyé sur son coude : sa femme est à ses pieds, enveloppée d'une longue robe de deuil, et versant des larmes. Derrière le groupe est l'urne

cinéraire, placée sous un élégant portique. Ce monument simple, et de bon goût, dont l'exécution est parfaite et l'idée heureuse, éveilla chez moi ces émotions mêlées de douleur et d'admiration, ces pensées mélancoliques et hautes dont le charme se fait si vivement sentir de certains esprits. Montmorenci était le filleul de Henri IV, qui disait de lui : « Si jamais la race royale venait à faillir, regardez Montmorenci, et reconnaissez votre maître. » C'était lui qui s'attristait de ne pas posséder plus de trésors, pour faire plus de largesses. « Que ne suis-je empereur! s'écriait-il; je donnerais bien davantage! » Quand le lâche frère de Louis XIII, Gaston d'Orléans, se révolta contre le monarque, Montmorenci, qui gouvernait le Languedoc, l'accueillit dans cette province. Ce fut une faute, ou plutôt une faiblesse. A peine la lutte fut-elle engagée, Montmorenci, abandonné par l'ingrat, se battit comme un lion, tomba sur le champ de bataille, et fut décapité par ordre du sanguinaire Richelieu. « Je le reconnus, disait un des témoins pendant l'information du procès que ce ministre-roi poursuivit avec rage, je le reconnus au feu et à la fumée dont il était cou-

vert ; un homme, après avoir rompu six de nos rangs, tuait encore des soldats au septième : je jugeai que ce ne pouvait être que Montmorenci. »

Deux autres grands hommes, le maréchal de *Berwick* et le maréchal de *Villars*, ont vu le jour à Moulins. Rivaux de gloire et concitoyens, tous deux moururent en 1734. Berwick, frappé d'un coup de canon, périt le premier. « Je le disais bien, s'écria Villars en apprenant cette nouvelle, que Berwick est toujours plus heureux que moi! » Villars n'a rien à envier à son émule. En 1713 il a sauvé sa patrie, et Denain lui assure une immortelle renommée.

Moulins date d'hier : son histoire ne remonte pas plus haut que le quatorzième siècle ; et quatre siècles ne sont rien dans l'histoire d'une ville. Remarquable par la fertilité du terrain qui l'environne, fertilité dont l'agronome anglais Arthur Young a fait le plus pompeux éloge, elle conserve encore les préjugés de l'ancienne agriculture, dont personne n'a pu vaincre l'obstination. Partout cinq ou six bœufs sont attelés à la même charrue ; et cette prodigalité bizarre est d'autant moins raisonnable, que le sol est sablonneux

et léger. Je demandai quelques explications là-dessus, et ne reçus pour toute réponse qu'un seul mot sacramentel : *l'usage*.

De Moulins à Nevers, je suivis une route délicieuse; *Nevers*, immortalisée par un perroquet, ville plus petite que Moulins, me retint peu de tems; je pensai à l'aimable comte de Nivernais, auteur de fables gracieuses et descendant des anciens souverains du pays; au menuisier *maître Adam*, auquel on a fait une réputation exagérée, et qui peut passer pour poète parmi les menuisiers seulement; je pensai surtout à l'aimable oiseau dont les caquets de l'hôtelière me rappelaient l'indiscret babil. Tout en récapitulant les diverses gloires de Nevers, j'allais m'embarquer dans la diligence du soir, quand un de ces incidens par lesquels Cervantes a soin de terminer ses chapitres, et d'éveiller l'attention du lecteur, vint m'engager à passer encore dans cette petite ville assez mal bâtie la nuit entière et la matinée du jour suivant.

N° XXIII. — 15 *avril* 1825.

DE BOURGES A ISSOUDUN.

Du magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on salue.
LA FONTAINE.

UNE lettre que l'on me remit au moment où j'allais monter dans la voiture publique causa ce retard. Mon ami, le général P***, m'apprenait qu'au lieu de parcourir avec moi le Berri comme nous en étions convenus, il ne pourrait m'accompagner qu'en Bourgogne et en Champagne. Pour m'épargner, disait-il ensuite, cette tournée dans la province où il ne pouvait pas me servir de *cicerone*, il m'envoyait ses observations particulières, dont je pourrais faire mon profit.

« Je ne me perdrai pas et je ne prétends pas vous perdre avec moi, m'écrivait-il, dans les antiquités du Berri, qui ressemblent à

celles de toute la Gaule. De ducs en ducs, de gouverneurs en gouverneurs, cette province passa enfin sous la domination du roi de France, à qui Herpin la vendit en 1094 pour aller se croiser en Terre-Sainte, acquisition qui se fit pour soixante mille sous d'or (ou *solidi*). Herpin, prisonnier des Sarrazins, obtint sa liberté, revint en France, et se fit moine. Avouez qu'il aurait pu commencer par là.

» Charles V donna le Berri en apanage à l'un de ses fils, qui se montra le plus avide et le plus cruel de tous les princes, ruina cette province, révolta ses peuples et mourut dans son lit. Le malheureux Louis XVI porta le titre de duc de Berri dans sa jeunesse, et le dernier duc de ce nom est tombé sous le fer d'un assassin.

» Le Haut-Berri s'étendait du Cher à la Loire, le Bas-Berri du Cher à la Creuse : l'Indre, l'Arnon et l'Eure l'arrosaient. C'est une contrée monotone et fertile, féconde en vins et en pâturages, et célèbre comme vous savez par l'épaisse toison dont ses moutons sont couverts ; des mines de fer abondantes, de grands bois de la plus belle venue augmentent la richesse de la pro-

vince. Partout s'élèvent de belles manufactures et des forges magnifiques ; la terre est semée de coquillages fossiles, de cornes d'ammon et de crustacées. Peu de monumens antiques s'y trouvent, et si l'on excepte deux magnifiques *dolmens*, rien ne recommande le Berri aux recherches des antiquaires.

» S'il m'est permis de passer brusquement du culte druidique à la hiérarchie chrétienne, je vous rappellerai qu'un membre de la famille de M. de Villèle occupe aujourd'hui le siége archiépiscopal de *Bourges* ; naguère les de Villèle répudiaient la parenté de celui qui ne régissait pas encore la machine administrative ; aujourd'hui tout a changé ; ils s'avouent cousins, cousins germains et presque frères du roi de nos finances.

» Le département de l'Indre et celui du Cher composent l'ancien Berri. Bourges est la capitale du premier. C'est une ville composée de champs et de maisons, entrecoupée d'espaces déserts et habitée par dix-neuf mille habitans. La principale illustration de Bourges repose sur ses sept conciles. Dans celui de 1448, le roi de Bourges Charles VII fit décréter la pragmatique sanction, palladium des libertés gallicanes, que la

cour de Rome attaqua pendant trois siècles, et que Louis XI et François Ier sacrifièrent à leurs intérêts passagers.

Rien de plus ravissant que les promenades publiques et la situation de cette ville à laquelle trois fleuves servent de ceinture. J'ai été visiter, mon cher Hermite, la maison de ce brave négociant, *Jacques Cœur ;* son industrie si active, sa sagacité, sa vaste et forte intelligence l'élevèrent au ministère de finances ; la jalousie des grands le précipita de ce rang si justement acquis ; la faiblesse du roi le jeta dans la misère et dans les cachots. Cette noble victime parvint à échapper à son sort, et, en dépit de la lâcheté de ses amis et de la haine de ses ennemis, relevant sa fortune abattue, mourut riche et estimé en 1461, dans l'île de Chio, où il servait contre les Turcs ; le pape Caliste IV avait su l'apprécier et le protéger.

» Deux belles tours, cinq portes immenses, de majestueux pilastres, des sculptures d'une délicatesse extrême ; de vastes cryptes, soutenus par d'énormes piliers, recommandent la cathédrale de Bourges aux amateurs du beau gothique. Vous n'auriez pas manqué d'aller y rendre

hommage au tombeau du jurisconsulte *Cujas*, Toulousain de naissance et persécuté par ses concitoyens ; il erra long-tems en France et vint s'établir à Bourges, où Marguerite de Valois l'appela. Banni de nouveau par l'envie, il se retira à Valence et habita tour à tour diverses villes qui se disputaient sa présence. On connaît sa fière réponse au sénat de Toulouse : « Vous m'avez dédaigné présent, absent je vous dédaigne. » Ce fut à Bourges qu'il vint mourir. *Pibrac*, les frères *Pithou*, *Poulinger* et les plus célèbres jurisconsultes de l'époque furent ses élèves. Les querelles religieuses ne l'occupaient point ; il témoignait hautement son mépris pour ces horreurs et ces arguties théologiques : ce n'est pas là le moindre titre de sa gloire. Cet homme remarquable n'eut pas même de tombeau, et ce ne fut qu'un siècle après sa mort que M. de *Gibeuf* fit placer le portrait de ce grand jurisconsulte dans la chapelle où ses cendres reposaient sans honneur.

» *Nicolas Cusherineau*, historien jadis célèbre, le P. *Gibœuf*, le jurisconsulte *Pinson*, *la Chapelle*, mauvais auteur tragique et membre de l'Académie, sont nés à Bourges. Ce la Cha-

pelle succéda à *Furetière*, qu'une violence aussi injuste qu'inouïe avait expulsé de l'Académie ; il essaya de se réhabiliter dans l'esprit de ses confrères, en faisant, en pleine académie, l'éloge de l'académicien banni. Cette hardiesse honore sa mémoire, que trois détestables tragédies n'auraient pas sauvée d'un profond oubli.

» Les PP. *Déchamps*, *Sauciet*, *d'Orléans*, tous trois jésuites, sont nés à Bourges. *Bourdaloue*, l'un des princes de l'éloquence religieuse, logicien exact, courageux dénonciateur des fautes du prince et des vices de la cour, était, comme ces derniers, membre de la compagnie de Loyola et natif de la capitale du Berri. Madame de Sévigné exprimait ainsi la noble franchise de ses sermons. « Il frappe à tour de bras, va à bride abattue ; c'est un sauve-qui-peut général. » La liberté se réfugiait alors dans la tribune chrétienne ; c'était la seule conseillière des monarques. Bourdaloue, né à Bourges le 20 août 1632, termina à Paris, le 13 mai 1704, des jours pleins de gloire.

» Il y a long-tems, mon cher Hermite, que j'ai vainement cherché l'origine du dicton sur les armes de Bourges, *un âne dans un fauteuil*. Tous

les Bourgevins auxquels j'en demandai l'explication tournèrent ma question en raillerie, ou crurent que je voulais les offenser. Un petit bossu, renommé par sa malice, prit ma demande en meilleure part, et me communiqua l'étymologie suivante d'un proverbe aussi généralement répandu, que la source en est généralement ignorée. « Apprenez, me dit-il, que vers les derniers tems du règne de Charles IX, un homme rare vivait à Bourges. Ennemi des factions, ami du peuple, tolérant et humain, pieux et charitable, il réprima tous les partis, révolta les guisards, déplut aux catholiques et offensa les huguenots. Un ordre de la cour le destitue. A sa place s'installe un magistrat dont le caractère contrastait singulièrement avec celui de son prédécesseur. Flatteur de la cour, ami des Guises, prenant l'argent de toutes mains, assidu aux sermons des capucins, où sa rotondité s'endormait, habile à aigrir les haines catholiques, à prélever des impôts arbitraires, à déchaîner la frénésie des sectes religieuses, cet homme remplit bientôt de sang et de meurtres la ville où il commandait en roi. Cependant sa vaste carrure

se pavanait deux fois par semaine dans un immense fauteuil. Un jour que deux bonnes dames catholiques avaient saisi, au sortir de la messe, des torches enflammées pour incendier le prêche, on les conduisit devant ce juge intègre, qui leur reprocha doucement l'excès de leur zèle. Elles répondirent avec amertume, et le chef de la commune, croyant sa dignité compromise, éleva la voix : « Sachez, mesdames, que je suis le magistrat du lieu, le représentant de la ville et les armes parlantes de Bourges. — Je le crois, reprit une des catholiques, si les armes de Bourges sont *un âne dans un fauteuil!* » Le trait partit comme l'éclair et traversa trois siècles. C'est une assez belle destinée pour une épigramme. »

Vous trouverez peut-être le récit de mon bossu plus piquant que vraisemblable ; mais vous avouerez qu'il y a du moins du naturel dans le caractère de ce magistrat guisard : *Tout vice est issu d'ânerie.*

« Au surplus, si vous êtes curieux de connaître les véritables armoiries de la ville, continua le bossu, je vous dirai qu'elles sont d'azur

à trois moutons d'argent, accornées de sable, accolées de gueules et clarinées d'or, à la bordure engrêlée de gueules et au chef cousu de France.

» Que la science héraldique est une belle chose! Je vous laisse, mon cher Hermite, le soin de traduire tout cet *accolage*, ce *clarinage* et cet *engrêlage*. Je suis un *vilain* de l'ancien et du nouveau régime, et je vous avoue franchement que je n'y comprends rien.

» *Issoudun*, chef-lieu d'arrondissement, compte près de douze mille habitans. La petite rivière de Théols la divise en deux parties, dont l'une est habitée par l'industrie et l'autre par l'opulence. Un esprit national, un sens droit et une activité extrême distinguent les Issoudunois, qui se souviennent encore que les Anglais ont long-tems été maîtres de leur ville. On dirait que le patriotisme est héréditaire chez eux; la ligue ne les séduisit jamais, et leur fidélité résista en même tems aux armes des partisans des Guises et aux insinuations des jésuites. Leur conduite ne fut pas moins loyale pendant la ridicule guerre de la Fronde, et

douze cents de leurs maisons, incendiées par les frondeurs, payèrent leur noble résistance. Pendant que leur ville brûlait, les Issoudunois, abandonnant le soin de leurs propriétés, se précipitèrent sur l'ennemi et le taillèrent en pièces; exemple de courage et d'héroïsme peut-être sans modèle dans l'histoire. Les ruines d'Issoudun fumaient encore lorsque Louis XIV traversa la province. On lui apprit cet honorable dévouement, et aux exemptions dont ses ancêtres avaient doté la ville, il joignit le droit d'élire un maire, qui, par ce fait seul, deviendrait noble. Les Issoudunois ne virent dans cette faveur qu'un vain titre qui pourrait amener le mépris du commerce : leur refus était digne de leur première conduite. On a vu toutes les villes où les fonctions municipales conféraient la noblesse, vieillir dans une incurable et orgueilleuse apathie. Issoudun n'eut point de capitouls nobles, comme Toulouse, mais de bons commerçans et d'excellens citoyens, comme Rouen et Grenoble.

» Châteauroux, avec ses petites maisons sans goût et sans grâce, jetées au milieu d'une plaine sablonneuse, ne mérite pas de nous arrêter long-

tems. L'histoire a conservé le nom de cette duchesse de *Châteauroux* qui dicta quelques sottises à Louis XV, et celui du noble prélat, M. *Fitz-James*, qui ne craignit pas de faire retentir aux oreilles du monarque les plaintes de son peuple sur le scandale dont ses royales faiblesses remplissaient la cour. Aujourd'hui, une belle manufacture de draps est établie à Châteauroux. Après l'avoir visitée, je passai par *Levroux*, village intéressant pour les archéologues, et où les médailles romaines et les monumens gaulois, débris respectables, sont accumulés avec un luxe et un désordre que j'ai admirés sur parole. *Vatan*, par où je dirigeai ma course, appartenait jadis aux seigneurs de *Culant*. Ce nom, vous l'avouerez, est digne de figurer à côté des plus grotesques dénominations qui aient acquis, depuis Pantagruel jusqu'à Jocrisse, le droit de nous faire rire. Les comtes de Limonade et de Marmelade ont excité, il y a quelques années, les railleries de nos journaux ; je demanderai, après madame de Staël, si les ducs de Bouillon sont plus euphoniques que ceux de Culant, et si les Crèvecœur et les Vilainquatorze ne sont pas aussi ridi-

cules que les ducs de l'Anse et les marquis de Limonade.

» *Vierzon*, ville petite, industrieuse, située dans un canton fertile et pittoresque, a perdu depuis la révolution deux ou trois couvens, et l'habitude d'envoyer à Paris une multitude de petits enfans pour y faire apprentissage de cordonnerie. En revanche, les Vierzonais ont établi plusieurs fabriques, et doivent à l'exploitation de diverses branches de commerce un grand accroissement de richesses. *Henrichemont*, que je me contentai de traverser, me plut par le souvenir de Sully et de Henri IV, qui se mêle à son histoire. L'ami fidèle du Béarnais donna à ce bourg le nom qu'il porte aujourd'hui, en *souvenir de son bon maître*. Rien n'est plus touchant que ce baptême de l'amitié. Auparavant, Henrichemont se nommait *Boisbelle*.

» En arrivant à *Sancerre*, je ne sentis pas avec moins de force ce prestige des noms; Sancerre me rappelait ce fameux connétable qui chassa les Anglais de France et partagea la gloire des Clisson et des Duguesclin. Placée sur une colline, la ville de Sancerre domine une vaste éten-

due de pays. Sa belle situation, son aspect pittoresque attirent les regards de tous ceux qui descendent la route de Paris à Lyon. Sancerre est célèbre par ses vins, et l'hommage que lui rend l'Europe gourmande me semble très-mérité.

» Voilà, mon cher Hermite, quelques notions sur le Berri. J'aurais pu vous parler de *la Châtre*, de *Saint-Amand*, du *Blanc*, d'*Argenson*, mais je dois avouer que mes affaires ne m'ont pas conduit dans ces parages, et sans doute vous ne prétendez pas rendre visite à toutes les communes du royaume. Dans un mois, à dater de ce jour, je serai à Sens, où je vous attendrai, si par hasard j'étais le premier à ce poste. Nous irons de là en Champagne admirer les tristes et glorieux champs de notre dernière gloire et de nos premiers malheurs. »

Me voilà donc seul en route vers la Bourgogne. Je traversai beaucoup de vignobles, une contrée aride, mais fertile en ceps qui produisent d'excellent raisin. Après avoir passé dans plusieurs villages de chétive apparence, j'atteignis *Bourbon-Lancy*, dont les bains sont célèbres. Mon

aubergiste du *Lion d'or* crut voir en moi un de ces malades à la mode que la pléthore de leur bourse attire en Bourgogne ; il commença par me faire l'éloge des médecins, de la ville, des eaux, des habitans, et surtout de son auberge ; jamais panégyriste ne fut plus universel. J'éludai ses demandes, et je me fis conduire à l'établissement des bains, situés dans le faubourg Saint-Léger, au dessous d'une roche immense environnée de ruines romaines. Henri III fut le premier fondateur de ces bains fameux, que Henri IV et le cardinal de Richelieu continuèrent. Une cour assez vaste contient les sept puits qui composent toute la richesse de Bourbon-Lancy. On voit, du fond de ce puits, l'onde thermale s'échapper en bouillonnant : elle ne brûle ni les lèvres ni l'estomac, quoique sa chaleur soit insupportable à la main. J'admirai surtout le puits nommé *la Fontaine de la reine;* treize niches l'environnent. S'il faut en croire la tradition et un jeune docteur qui voulut bien me servir de guide, elles sont de construction romaine, et attestent encore le luxe voluptueux avec lequel cette nation hautaine changeait en plaisirs ma-

gnifiques les soins de sa santé. J'écoutai patiemment la longue histoire des statues trouvées en ces lieux, et l'énumération des systèmes différens destinés à expliquer un phénomène inexplicable. Pour moi, qui ne sais point lire à livre ouvert dans les mystères de la nature, je me contentai de goûter ces eaux singulières, qui laissent dans la bouche un goût désagréable et fade, et de présenter à leur vapeur un cachet de montre, dont l'or pâlit à l'instant même, et qui justifia la prédiction du docteur, qui venait de m'annoncer ce miracle.

Il m'apprit que les hommes de la révolution avaient essayé de débaptiser Bourbon-Lancy, et de lui imposer le nom de *Bellevue*. L'esprit de faction est le même dans tous les tems, et cette dernière époque a été témoin à son tour de cette fureur impuissante qui s'exerce ou plutôt s'épuise contre les souvenirs et les monumens.

« A propos de monumens, monsieur l'Hermite, vous n'oublierez pas, j'espère, continua le jeune docteur, la merveille historique et romanesque dont notre ville doit se glorifier le

plus. Madame la comtesse *de Genlis* est notre compatriote. Habillée en Amour, comme l'univers le sait, elle a passé dans ce canton les premières années de sa mémorable vie : son père était seigneur de Bourbon-Lancy. L'Europe a lu dans ses mémoires que sa beauté était surnaturelle, sa grâce ineffable, son esprit universel, son ame pure, sa conduite digne de Clarisse Harlowe, son génie plus vaste que celui de Voltaire, et son indulgence sans égale. Je ne vous apprends rien; mais ce résumé succinct des huit volumes in-folio de ses Mémoires auto-biographiques vous plaira sans doute, si les longs ouvrages effraient votre vieillesse. »

Je remerciai l'Esculape des bains de la ville, et je convins qu'après avoir si bien parlé de madame de Genlis, il devait n'avoir rien d'intéressant à m'apprendre sur Bourbon-Lancy.



N° XXIV. — 1er *mai* 1825.

LE CHAROLAIS.

Les couvens sont des tombeaux à fleur de terre, où les vices seuls restent vivans.

KANT.

PARAY, qui me rappela le souvenir de *Paray*, abbé de Cîteaux, évêque de Palestrine, archevêque de Reims et cardinal, et où les protestans avaient un temple que la révocation de l'édit de Nantes détruisit, Paray, devenu un désert depuis cette époque, excita chez moi toutes les réflexions douloureuses et misanthropiques que le souvenir de cet acte abominable fait naître. J'étais encore plongé dans une rêverie pénible, et les scènes de détresse et de malheur qui suivirent une si impolitique atrocité se retraçaient à ma pensée quand j'atteignis la ville de *Charolles*, capitale du Charolais, ville assise dans un vallon très-étroit et baignée de deux rivières. Sur

une hauteur qui domine la ville, les débris pittoresques d'un ancien château attestent la splendeur éclipsée des suzerains qui pesaient sur le canton.

J'étais porteur d'une lettre de recommandation pour un gentilhomme du Charolais qui descend d'une des plus nobles familles de la province. Son affabilité me retint, et je passai deux jours entiers à Charolles. J'allai, sous sa conduite, visiter *Semur-en-Brionais*, petite ville dont la fertilité dément l'ancien proverbe : *Semur, où pleuvent les pierres*. Le gentilhomme ne manqua pas de me faire remarquer les ruines d'une ancienne châtellenie qui avait appartenu à ses aïeux, et je ne manquai pas non plus d'engager mon hôte à me raconter l'histoire du comté, qu'il possédait fort bien.

« Habité du tems de César par les *Amburri*, ou plutôt par les *Brannovii*, sous les empereurs chrétiens, me dit-il, le Charolais fit partie de la seconde Lyonnaise ; les Bourguignons s'en emparèrent, et les Francs, au sixième siècle, en chassèrent les nouveaux maîtres. Plus tard il passa en différentes mains. Jean de Bourbon, fils de Robert de France, ayant eu dans son

apanage la baronnie de Charolais, la transmit à sa mort, arrivée en 1316, à Béatrix, sa fille, qui épousa Jean I[er], comte d'Armagnac. A cette époque, le pays fut érigé en comté. Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, l'acheta 60,000 francs d'or; et, depuis lors, le Charolais fit partie des domaines bourguignons. Le duc Jean-le-bon, dans sa jeunesse, en porta le nom et le titre. Louis XI s'en empara après la mort de Charles-le-Téméraire; mais Charles VIII le rendit par le traité de Senlis, en 1493, à Philippe, archiduc d'Autriche, fils de Marie de Bourgogne, à la charge par lui de le tenir en fief de la couronne de France. Ce prince en fit l'hommage en 1490. Charles-Quint céda ce comté à Philippe II, roi d'Espagne, son fils, qui le donna en 1598 à sa fille aînée, Isabelle-Claire-Eugénie, épouse de l'archiduc Albert d'Autriche. A sa mort, en 1633, le Charolais retourna au roi d'Espagne, Philippe IV. La couronne de France, qui en avait repris les droits royaux depuis Henri II, le confisqua en 1674, le rendit en 1679 : enfin il fut saisi définitivement, par arrêt du parlement, le 28 mars 1684, au profit du prince de Condé, et revint

définitivement au domaine royal, par suite d'un échange qui eut lieu entre Louis XV et mademoiselle de Sens. »

J'admirai la mémoire héraldique et chronologique de mon hôte, mémoire qui n'hésita pas un instant, et qui lui fournit aussi des détails sur les familles illustres du comté. « Le Charolais souffrit beaucoup des fameuses querelles de la première maison ducale d'Aquitaine avec les enfans de Pépin-le-Grand. Waifre, qui le ravagea, en fut chassé par Pépin-le-Bref en 761. Les Auvergnats, qui l'avaient envahi au onzième siècle, éprouvèrent la vaillance du comte Lambert, qui les défit entièrement auprès de Challemoux. Les *grandes compagnies des écorcheurs*, qui plus tard désolèrent la France, n'épargnèrent pas ce pays, qui eut aussi à souffrir des guerres sanglantes soulevées entre les Armagnacs et les Bourguignons, et plus tard entre les catholiques et les protestans. *Le bon vieux tems* n'a laissé en réalité que d'horribles souvenirs. *Ce n'était partout*, dit un ancien auteur, *que voleries, pillages, saccagemens de villes et de châteaux par les royaux comme par les ligueux. Que Dieu y boute fin, et nous sauve des garnemens.*

La peste noire qui désola l'Europe dans le quatorzième siècle n'épargna pas le Charolais. Sur cent personnes il ne s'en sauvait pas douze. La famine marchait à la suite ; elle fut affreuse, et elle ne s'arrêta pas à cette époque. Le grand hiver de 1709 y fit périr les trois cinquièmes de la population.

Pour me procurer ces renseignemens, j'employai, comme on peut le penser, toute l'adresse d'esprit que la nature et une longue habitude des hommes ont pu léguer à mon vieil âge. C'était à son corps défendant, et pièce à pièce, que le gentilhomme m'apprenait sur le bon vieux tems ces particularités curieuses. Quoi qu'il en soit, sa franchise, sa politesse et son érudition locale m'avaient charmé ; un sentiment d'estime mutuelle, qui nous attachait déjà l'un à l'autre, semblait prouver que l'antipathie des préjugés eux-mêmes peut céder à l'ascendant d'une certaine sympathie entre des personnes de bonne foi. Le gentilhomme et le philosophe, que le hasard avait réunis, et qui devaient passer ensemble plus de tems qu'ils ne l'avaient cru l'un et l'autre, devenus presque intimes, se dirigèrent ensemble vers *Cluny*.

Cluny n'est plus qu'une petite ville de quatre mille cinq cents habitans. On y remarque une diminution sensible dans la population depuis la suppression des moines. La rivière de *Crosnes* l'arrose. Cluny, au premier aspect, donne l'idée d'une cité assez grande, mais des jardins et même des terrains cultivés en remplissent la plus grande partie. Une abbaye de bénédictins l'a fondé au sixième siècle ; maison célèbre, la première de celles qui suivirent la règle de saint Benoît. Une bibliothèque riche en manuscrits, d'immenses trésors, dix-sept prieurés qui dépendaient de l'abbaye, la gloire érudite dont cet ordre s'est couvert, les hommes célèbres qu'il a créés, voilà de nobles souvenirs pour un monastère. Aujourd'hui, tout est en ruines, et les magnifiques ouvrages que les enfans de Cluny ont publiés sont les seuls monumens de leur existence.

L'utilité des monastères, devenu le sujet de notre conversation, fut soutenue avec vigueur par mon gentilhomme, et repoussée par moi avec la même force. « J'avoue, lui dis-je, que ces retraites studieuses et simples, ces républiques de savans et de chrétiens, rassemblés dans des lieux isolés du bruit du monde, et soumis à des

règles austères, ne manquent pas d'un certain charme pour les imaginations tendres ou élevées ; mais de ces thébaïdes a jailli la foudre qui frappait les rois et ébranlait les peuples. De là sont partis les coups les plus funestes dont la civilisation ait été frappée. La rage de l'ambition, une envie frénétique, l'intrigue, l'imbécillité, le fanatisme, les vices les plus contraires, ont germé dans ces solitudes. Si les règles des couvens obligeaient leurs habitans à un travail industrieux et utile, à un désintéressement complet, à une abnégation réelle, rien ne pourrait s'opposer à la réédification de ces lieux de retraite, qui offriraient aux malheureux un asile, à la société des modèles de bon ordre, de paix, d'activité et de force morale. Mais l'esprit des couvens est autre chose ; il tend à la domination des esprits par l'étonnement et le respect que leurs privations et leur abnégation excitent. Les moines veulent atteindre à la puissance positive au moyen du pouvoir spirituel et de l'influence morale. Ils établissent le culte de la paresse et du célibat ; le politique ne saurait trop les flétrir. »

Mon gentilhomme battit long-tems la campagne, et nous arrivions à Mâcon avant que cette grande question fût épuisée.

N° XXV. — 15 *mai* 1825.

UNE HEURE A MACON.

Camarades, marchez toujours.
Dernières paroles de Joubert.

« Choisissez pour lieu de repos l'auberge du *Sauvage*, la seule qui soit en réputation à Mâcon ; la femme de l'aubergiste est jolie, aimable, bienveillante, et contribue singulièrement à la gloire de son mari. Demandez la chambre du second qui donne sur le quai et domine le cours de la Saône ; vous méditerez agréablement sur la beauté de la nature ; et, dès que je me serai acquitté d'une commission dont le vicomte de ** m'a prié de me charger, je reviendrai vous trouver ici. »

Je suivis tous ces conseils, et je reconnus bientôt que le gentilhomme de Charolles ne les avait point hasardés. Sans parler de la grâce

prévenante de l'hôtesse et de l'aimable expression de son visage, dont la beauté justifiait au moins une partie de sa réputation, je trouvai au Sauvage cette *confortabilité* de détails si rare en France, que le mot lui-même n'est pas encore entré dans notre langue. J'avais ouvert la fenêtre de ma chambre, et, les yeux fixés sur un quai magnifique, couvert d'une population active, je contemplais cette belle rivière embrassant et battant de ses flots une île délicieuse; plus loin, le faubourg Saint-Laurent; plus loin encore, une campagne verdoyante, et dans le fond, les montagnes d'Auvergne, bordant l'horizon et servant de repoussoir et de cadre à ce tableau magique.

« Ce paysage est enchanteur, dis-je à celui qui s'était emparé de ma direction temporaire. Quelle nature exhubérante! quelle active industrie!....... — Ici, vous me permettrez de vous arrêter : l'industrie est nulle à Mâcon; la nature seule y est belle, et vous avez cette fois jugé comme cet Anglais à qui toutes les femmes de France paraissaient rousses, parce que la couleur des cheveux de son hôtesse avait eu le malheur de lui déplaire. »

J'étais sorti avec mon noble guide, et deux jeunes paysannes mâconnaises furent les premiers objets de curiosité qui se présentèrent à nous. Leur costume a de l'élégance et de la bizarrerie. C'est un corset de drap bleu très-serré sur la taille et brodé en rouge ; une petite jupe assez courte et de couleur différente ; un petit bonnet plissé sous un chapeau de feutre extrêmement petit ; ajustement agréable qui rappelle le vêtement leste et singulier de la cour d'Elisabeth en Angleterre.

« Ces jolies filles et leur joli costume, le bon vin de Mâcon et le paysage charmant qui l'environne, sont à peu près ce que la ville offre de plus intéressant, me dit M. de ***. Les rues, comme vous le voyez, ne sont pas plus propres ni mieux alignées que celles de la plupart des cités françaises ; seulement observez que, par une attention délicate, l'on a eu soin de choisir les cailloux les plus larges et les plus unis pour composer des deux côtés la voie publique ; ces espèces de trottoirs sont moins fatigans pour le piéton que les aspérités redoutables dont le chemin central est hérissé. La cathédrale a été détruite par cette révolution dont votre philosophie trompée vante quelquefois.......... — Les

bienfaits, mon cher monsieur, non les sottises, encore moins les crimes. — Quoi qu'il en soit, l'Eglise de Mâcon, magnifique monument, est tombée sous les coups de l'égalité républicaine. Je n'ai à vous montrer que la préfecture et l'hôpital, après quoi nous repartirons, s'il vous plaît, pour Châlons, ville rivale de celle où nous sommes, et qui, par sa position, méritait peut-être davantage le titre de chef-lieu du département. Aussi, les Châlonnais poursuivent-ils les Mâconnais d'une haine aussi invétérée qu'envenimée. Ces derniers, à entendre leurs ennemis, prélèvent sur la France entière un frauduleux impôt, en vendant, comme produit de leurs vignobles, une quantité immense d'eau de la Saône, mêlée à une petite quantité de nectar. Les Châlonnais accusent aussi les gens de Mâcon d'usure et d'avarice, et je dois convenir que le premier de ces deux vices, s'il n'y est pas indigène, y jouit du moins du droit de cité; j'ajouterai, mon cher Hermite, que Paris possède en ce moment le Mâconnais le plus célèbre dans le métier que je signale... Peut-être aurez-vous entendu retentir jusques au fond de votre cellule le nom que je viens vous dire à l'oreille..... »

Nous donnâmes un souvenir au poète élégant Senecé, qui est né à Mâcon, et dont les vers malins, pleins de saillie et d'imagination, valent bien, à tout prendre, les vers à la mode de notre muse vaporeuse. Mon gentilhomme me rappela que Senecé, homme d'esprit, et d'un esprit très-indépendant, avait été attaché à la domesticité particulière d'un prince, et il partait de là pour commencer le plus bel éloge de la servitude féodale; heureusement nous étions sortis de Mâcon, nous avions traversé Saint-Aubin, nous arrivions à Pont-de-Vaux, et je crus prendre une juste revanche en lui rappelant que ce petit village avait été le berceau de Joubert, l'un des héros de cette grande époque militaire où nos soldats, enivrés d'un saint enthousiasme, enlevaient au pas de charge les couronnes féodales, et ne demandaient pour prix de leur héroïsme qu'un peu de gloire et un souvenir de la patrie.

Je me plus, je l'avoue, à répéter toutes les circonstances de la belle vie du guerrier, et je ne vis pas sans une maligne joie l'impression que mon récit faisait sur mon guide, que la bienséance forçait à m'écouter.

« Vous avouerez, lui dis-je, qu'on peut être

guerrier de naissance, sans avoir une seule goutte de sang noble dans les veines. Né de parens fort pauvres et très-obscurs, Joubert était militaire à quatorze ans et demi. Il s'enrôla volontairement en décembre 1791, et, dès qu'il eut revêtu l'habit militaire, sa bravoure et ses talens se développèrent, et le placèrent au premier rang. Dans une affaire où, avec très-peu de monde, il avait eu à braver des forces considérables, il ne se retira qu'après avoir été exposé à dix pas à la mitraille, aux grenades et aux balles dirigées à bout portant contre lui. « J'ai tout fait humainement, ajoutait-il, pour m'enterrer dans les redoutes ennemies. » Sur le champ de bataille de Loano, il reçut le grade de général de brigade ; dès ce moment la gloire marqua chacun des pas de la carrière de Joubert. Il déploya tant d'héroïsme et de science en 1796, dans la campagne du Tyrol, que Carnot, alors ministre directeur de la guerre, la désignait sous le nom de *campagne des géans*. L'armée d'Italie le croyait perdu : au retour de cette expédition et à son arrivée au camp du général en chef, la sentinelle qui veillait en avant de la tente de celui-ci ayant voulu l'arrêter, il essaya de for-

cer sa consigne ; le soldat se fâcha, et Bonaparte, qui accourut, reconnut le brave Joubert, et s'écria en l'embrassant : « Le héros qui a forcé le Tyrol a bien pu forcer ta consigne. » Tant de beaux faits d'armes furent terminés par une mort glorieuse : une balle frappa Joubert à la funeste bataille de Novi : *Camarades, marchez toujours* furent les dernières paroles qu'il prononça, et sa perte décida celle de la bataille. Un étranger, auquel je raconterais les exploits de Joubert, aurait peine à croire que sa statue, placée au Luxembourg, en ait été retirée depuis la restauration. Vous me paraissez connaître mieux que moi la France nouvelle, et je n'ai pas besoin de vous affirmer un fait aussi incroyable qu'il est vrai. »

La politesse et l'humeur luttaient visiblement chez celui qui m'écoutait ; et la conversation languit depuis notre sortie de Pont-de-Vaux jusques à Tournus, petite ville située sur la rive droite de la Saône, et que l'industrie a élevée, depuis la révolution, du rang inférieur où elle se trouvait, au niveau des villes de troisième ordre les plus florissantes. La population de Tournus est quintuplée de-

puis cette époque, quoique le grand couvent de Bénédictins, détruit en 1792, n'appelle plus sur les habitans la bénédiction céleste. C'est ce que m'apprit mon guide, qui se gardait bien de tirer, de ces aveux de l'histoire même, les inductions naturelles qui en jaillissent au profit de la philosophie et de la raison.

« Les bénédictins, me dit-il, furent suzerains de Tournus, et leur couvent, semblable à une forteresse, s'élevait au dessus de la ville qu'il pouvait, à son gré, défendre, attaquer ou foudroyer. Puisqu'il faut que la puissance appartienne à quelqu'un, pourquoi refuser de la remettre aux mains de quelques pieux solitaires, dont les habitudes pacifiques ne menacent point le pays de révolutions violentes...? »

Comme il parlait ainsi, nous passions sur un pont de bois soutenu par des piles de pierre et dont l'aspect est gracieux. J'arrêtai M. de ***, au milieu des sophismes qu'il soutenait avec assez de talent, et, après lui avoir vainement demandé des renseignemens sur l'époque de la construction de ce pont, je lui parlai de l'industrie de Tournus, dont il m'avoua qu'il ignorait absolument les produits. « Tout ce que je

sais, me dit-il, c'est que Greuze est né à Tournus : peintre charmant, si sa naïveté était moins apprêtée, sa grâce moins fade et moins monotone, son coloris moins rose et ses expressions plus variées. — Ajoutez que ses groupes sont heureux et que souvent ses petites compositions sont pleines de grâce et de pathétique. Voilà les qualités qu'il ne partage avec aucun peintre de son tems. Quant à ses défauts, ce sont ceux de Lagrenée, de Vanloo, de Boucher, de Natoire ; en un mot, les défauts de son siècle. »



N° XXVI. — 1er *juin* 1825.

CHALONS-SUR-SAONE.

La terreur seule a la mémoire longue ; la reconnaissance n'a point de souvenirs.

JOUY.

La troisième capitale de la Bourgogne, la rivale de Mâcon, *Châlons*, où nous parvînmes vers le milieu du jour suivant, me rappela cette rapide et victorieuse course de l'homme prodige qui, seul, et sans coup férir, reconquit un puissant empire qu'il avait fondé. Comme moi, il s'était avancé par Mâcon, Tournus, Châlons, Avallon et Auxerre. Cette remarque n'échappa pas au gentilhomme charolais, qui, peut-être excité par l'esprit de contradiction, trouvait quelque plaisir dans une conversation où nous n'étions jamais d'accord, et où, sans nous quereller jamais, nous discutions toujours.

Le spectacle de ce lion, traqué par une mul-

titude d'ennemis que ses derniers efforts épouvantaient encore, se représentait à ma pensée et me pénétrait d'admiration. On pense bien que mon guide ne partageait pas mes sentimens, et n'oubliait rien pour les distraire. A peine fûmes-nous logés à l'*Hôtel du Parc*, dont les fenêtres commandent, ainsi que celui du *Sauvage*, à Mâcon, une vue délicieuse et vaste; à peine avais-je jeté un coup d'œil sur le grand quai construit sur les bords de la Saône, que M. de *** me parla des nombreux couvens que possédait Châlons, et de cette fourmilière de religieux qui en couvraient autrefois le territoire. Aujourd'hui Châlons ne connaît plus que les bonnes sœurs de la charité. J'eus la malice de laisser deviner à mon interlocuteur ma pensée presque entière; il ne voulut pas convenir avec moi que Châlons, en ne conservant que ces charitables sœurs, avait gagné ce qu'il paraissait avoir perdu. Il brisa le cours de la conversation et m'entretint du commerce de la ville, que favorise singulièrement le beau canal du centre, terminé en 1792 par M. Gausliey, ingénieur en chef, qui en avait donné le plan. Pour la première fois, nous nous trouvâmes du même

avis, et nous formâmes en commun des vœux pour que le système de canalisation, si utile à l'industrie, s'étendît en France où il augmenterait la richesse des provinces, en multipliant entre elles les points de communication. Les canaux, *ces routes qui marchent*, comme Pascal l'a exprimé avec une originalité pleine de génie, sont des véhicules d'opulence publique. On trouve dans les Mémoires du tems, qu'avant l'ouverture du canal de Riquet, le blé valait 3 francs la mesure à Castelnaudary, et qu'après cette ouverture, le prix de la même mesure s'éleva subitement à 7 francs.

Après une heure de repos, nous étions descendus sur le quai. Des marchandises de toute espèce l'encombrent. « Châlons fait principalement, me dit mon guide, un commerce d'entrepôt. Sous l'empire, et plus encore sous l'ancien régime (je me permis de sourire légèrement à ce mot), c'était le point central où venaient aboutir le négoce de Paris et de la province. Une foule de banquiers, de courtiers, d'agens d'affaires, s'y enrichissaient en répandant beaucoup de numéraire dans le pays. Les grains, les vins, les savons, les huiles, les fers et les cuirs

sont les principales denrées dont on y trafique ; trois foires fameuses, et qui attirent de nombreux marchands et consommateurs, ajoutent à tous ces avantages, qui sont fort grands encore, quoiqu'ils aient diminué depuis l'ancien régime.

On y vend une denrée dont la matière sort des eaux de la Saône ; c'est l'écaille de l'ablette, petit poisson fort commun dans cette rivière. On nomme la liqueur argentine qu'on en extrait *essence d'Orient*. Elle sert à faire les perles fausses, dont le débit est si étendu. »

Nous allâmes visiter l'hôpital *Saint-Laurent*, situé dans l'île de ce nom. Desservi par des femmes, ou plutôt par des anges, tenu avec une excessive propreté, cet établissement nous fit admirer également la sagesse de ceux qui l'ont soumis à des règlemens aussi sévères qu'utiles, et le dévouement des courageuses héroïnes qui, dévouant leur jeunesse à l'exercice d'une vertu sublime et obscure, ne se lassent pas de leurs saintes fonctions. Cet hôpital, aussi bien situé que bien dirigé, nous sembla le modèle des institutions de ce genre.

Le nom du législateur-conquérant, effacé de

l'obélisque érigé par les habitans de Châlons en l'honneur du vainqueur d'Austerlitz et du créateur du Code de nos lois, me fit faire de cruelles réflexions sur la sottise et l'ingratitude des hommes. M. de *** et moi, pénétrés de sentimens très-différens, comme on peut croire, nous passâmes en silence auprès de ce monument.

Mon gentilhomme charolais avait gardé le plus profond silence pendant la demi-heure qu'avait duré notre examen. Je ne voulus pas profiter de mon avantage, et je lui demandai si nous ne pourrions, avant la fin de la soirée, aller visiter la fameuse manufacture du *Creuzot*. « Ne vaudrait-il pas mieux, me répondit-il, que nous disposassions notre feuille de route de manière à passer par *Mont-Cenis*, pour nous diriger ensuite vers *Autun?* Si vous m'en croyez, nous remettrons cette partie à demain matin ; et pendant que vous feuilleterez l'*Annuaire* du département, où se trouve une assez bonne histoire de Châlons, je ferai en sorte que nous ayons demain matin de bonne heure des chevaux prêts à nous conduire à la manufacture, ou plutôt aux manufactures du Creuzot. »

J'adoptai les conclusions de M. de ***, et je

me mis à étudier la science historique de l'*Annuaire*. Je ne pus m'empêcher de sourire de l'extrême importance que l'auteur semble attacher à l'origine celtique de sa ville, du déluge d'étymologies différentes dont il accable son lecteur, et de la prolixité des dissertations qu'il consacre à ces origines incertaines. Les deux mots *Castrum caballionense* me semblèrent renfermer l'étymologie la plus vraisemblable de cette cité. Cependant César, qui parle de Châlons comme d'une ville déjà existante, paraît contredire l'opinion qui attribuerait la fondation primitive de la ville à une station romaine. Malgré le conflit singulier des avis des savans, je me décidai en faveur de ceux qui attribuent à Châlons une haute antiquité. En effet, je trouve encore, dans les *Commentaires* de César, que ce grand capitaine la choisit pour servir de magasins aux troupes romaines, et qu'il l'appela lui-même *Castrum frumentarium*. Il y eut aussi à Châlons un port pour le service de la marine impériale : un préfet de la navigation y résida dans les tems postérieurs.

Auguste visita Châlons à son passage dans les Gaules, l'an de Rome 727. Un de ses succes-

seurs, l'empereur Probus, fit planter sur les coteaux voisins la vigne, qu'il naturalisa dans ces contrées, et la Bourgogne lui dut ainsi la source de sa richesse et de sa prospérité. Je suis toujours surpris que, depuis le tems que l'on fait du vin en Bourgogne, la reconnaissance des propriétaires des vignobles n'ait pas songé à élever une statue à l'empereur Probus ; j'aimerais à voir ce prince représenté debout, non point dans le sanglant appareil d'un conquérant, mais tenant à la main un cep de vigne chargé de plusieurs grappes de raisin... ; idée ridicule qui ne sera jamais exécutée : les peuples n'érigent des monumens qu'à ceux qui les écrasent de leur gloire. A peine, après des siècles, Angevins et Provençaux ont-ils conservé le souvenir du roi René, leur bienfaiteur. La terreur seule a la mémoire longue ; la reconnaissance n'a point de souvenirs.

Châlons joua un rôle sous la puissance impériale, et lorsque Clovis eut arboré dans la Gaule les bannières françaises, le fils de Clotaire Ier, dans sa rébellion, livra cette ville aux flammes. Le roi Gontran la releva de ses ruines en la choisissant pour la capitale de son royaume de

Bourgogne. Brunehaut, cette fameuse reine qui a laissé une mémoire exécrée, aima le séjour de Châlons. Clovis II y assembla le parlement national; plus tard, lorsque le Maure Abdérame, franchissant les Pyrénées, vint ravager la France, ses armées ruinèrent Mâcon, Tournus et Châlons.

Charlemagne, en 813, tint à Châlons un concile dans lequel on recommanda l'étude des sciences humaines : c'était un grand pas fait vers la civilisation; mais le conquérant mourut, et l'ignorance reprit son empire. Cette ville était malheureuse; elle fut encore incendiée en 834 par Lothaire, fils de Louis-le-Débonnaire. Une église, celle de Saint-Georges, échappa seule à l'embrasement. Ce fut une des huit villes où Charles-le-Chauve fit frapper monnaie. Les Normands la ravagèrent plus tard. Le roi Charles VIII, à son entrée dans Châlons, en 1494, au lieu de se montrer au peuple dans toute la pompe de la royauté, parut revêtu d'un surplis et d'une aumusse, singulier vêtement pour un prince guerrier. Nos ancêtres ont été quelquefois, il faut en convenir, des personnages plaisans.

Louis XII reçut dans cette ville l'accueil dû

à ses vertus. « Les paysans, pour mieux le voir,
» couraient après lui à perdre haleine, dit un
» ancien auteur. Ceux qui ne montraient pas le
» même empressement étaient accablés de ma-
» lédictions par les autres, et on s'écriait de
» toutes parts : C'est lui qui fait régner la justice
» parmi nous, qui féconde nos moissons, qui
» nous a préservés des pilleries des gendarmes,
» et qui le premier nous a fait goûter les dou-
» ceurs de la paix et de la concorde. »

Magnifique panégyrique, qui ne s'est répété que sous le règne du bon Henri IV ! Les monarques ont-ils changé de principes, ou les peuples sont-ils devenus ingrats ?

Les huguenots commirent dans Châlons de telles horreurs, qu'elles devraient être écrites, dit un historien, en caractères de feu et de sang. Depuis cette époque, les choses se sont passées là comme dans le reste de la France ; et les Châlonnais conserveront long-tems la mémoire des deux dernières invasions, lorsque les alliés, nos amis, accablèrent et saccagèrent ce pays, qu'ils étaient venus délivrer.

Les seigneurs particuliers de Châlons portèrent le titre de comte. Le premier, parmi les

seigneurs héréditaires, fut Théodoric Ier, qui régna également sur Mâcon. Cette souveraineté, après avoir passé dans plusieurs maisons, entra dans celle de Bourgogne par un échange qui eut lieu en 1247.

On vivait jadis dans ce pays d'une manière heureuse, simple et naïve. Si l'on doit s'en rapporter aux historiens, une femme qui eût forfait à la fidélité conjugale était retranchée de la société des personnes de son sexe; punition fort bonne en ce tems-là, mais qui, de nos jours, aurait l'inconvénient de dissoudre la société. L'usure, à Châlons, était inconnue : on n'en peut plus dire autant; c'est, comme à Mâcon, un fruit du terroir.

Ces dernières réflexions satiriques m'étaient dictées par mon guide, qui, à son retour, me trouva occupé à prendre des notes sur l'*Annuaire* châlonnais. Je tairai plus d'une anecdote dont il appuya ses observations; j'erre à travers la France à peu près comme Sterne errait dans Paris, et je n'aspire point au titre de Suétone des villes de nos provinces.

— N° XXVII. — 15 *juin* 1825.

LA VILLE DE L'INDUSTRIE.

O patrie!. . . .
. . . .
Vois tes arts, tes vaisseaux, tes métiers et tes armes,
En tous tems, en tous lieux, dans la guerre ou la paix,
Imposer des tributs et n'en subir jamais!

Madame Tastu.

Nous partîmes à cinq heures du matin et nous passâmes sur un pont le canal du centre. Nous laissâmes à notre gauche le village de *Saint-Berain*, où se trouve une verrerie. *Pereuil*, que nous traversâmes rapidement, est un village assez bien bâti. Cependant la route devenait à chaque pas plus mauvaise, et nous gravissions péniblement l'escarpement d'une pente rapide qui s'appelle *la Montagne-Noire*, et qui nous conduisit au *Creuzot*.

Cet admirable établissement offre l'aspect d'une ville dévouée à l'industrie. Tout y est

mouvement, production, activité, *fervet opus*; la richesse, l'ordre et le travail règnent sur ce coin de terre. Un directeur des ateliers voulut bien nous servir de guide et nous conduisit d'abord aux ateliers de verrerie. Nous examinâmes avec la plus vive curiosité les procédés employés pour la fabrication de ces cristaux magnifiques et de ce verre dont la matière fusible et transparente se prête à tous les besoins de l'homme.

« Le sable, matière première de tout ce qui sort des fourneaux verriers, est recueilli, me disait mon guide, dans la forêt de *Fontainebleau*. Nulle part on n'en trouve d'aussi blanc ni d'aussi fin. Lorsqu'il arrive au Creusot, on le tamise pour en séparer les petites pierres qui s'y trouvent. Quant au minium, on le fait venir de Paris ; nous en consommons cent mille livres pesant chaque année. On ne produit un cristal d'une blancheur éclatante qu'en mêlant beaucoup de minium au sable ; le pied cube pèse deux cent quarante livres. La potasse que nous importons d'Amérique nous coûte beaucoup moins cher que celle que nous pourrions tirer de la Lorraine. »

J'essaierais en vain de décrire avec une exac-

titude minutieuse les détails du mécanisme intérieur de ce bel établissement. La vapeur, moteur si puissant, y joue le plus grand rôle. Les quatre hauts-fourneaux sont alimentés par le charbon de terre, qui se trouve dans le sol même, souvent à peu de profondeur. « Il arrive quelquefois, nous disait notre guide, que des incendies souterrains dévorent des lieues entières occupées par un lit de charbon. Nos mineurs les combattent en versant un déluge d'eau sur le sol, ou lorsque ces efforts sont inutiles, en élevant un mur de séparation entre les galeries qu'ils exploitent et le lieu du danger. Cependant l'explosion des vapeurs délétères a lieu quelquefois, et la manufacture a déjà compté plus d'une victime de ce désastre. »

Les ouvriers sont logés au Creuzot; nous admirâmes la régularité, la simplicité, le bon ordre et la propreté de cette espèce de caserne industrielle. Le gouvernement impérial, qui appréciait à sa valeur l'importance de cet établissement, a fait creuser pour son service un canal qui aboutit à celui du centre, et dont la voûte perce une montagne. Nous visitâmes ce monument de magnificence et d'utilité, et nous je-

tâmes un coup d'œil d'étonnement sur un puits, profond de 400 pieds, achevé en 1814, au moment où l'empire s'écroulait. Cette éloquence des dates fatiguait le gentilhomme de Charolles.

Les canons devant lesquels l'Europe a tremblé pendant vingt ans, ces bronzes qui ornent nos places publiques sont sortis, pour la plupart, des ateliers du Creuzot. Les Parisiens ignorent assez généralement que les deux beaux lions, gardiens de l'immortelle Académie française, et qui pourront bien lui survivre, ont été fondus en Bourgogne. Nous examinâmes tour à tour une foule de produits utiles et divers entre lesquels je me contenterai de citer une machine ingénieuse pour le ferrage des canons.

L'autre quartier de cette ville industrieuse eut encore plus de séduction pour nous; là étincellent les feux du diamant, le cristal, qui plus tard reflétera l'éclat des bougies, les mille et mille inventions d'une mode capricieuse, les coupes qui orneront les tables royales, les flacons qui doivent figurer sur les toilettes, dans les boudoirs. Notre introducteur nous faisait assister à tous les progrès et pour ainsi dire aux métamorphoses de ces objets précieux qui subissaient

plus de changemens dans leur figure et leurs couleurs, que le Wishnou de la mythologie indienne. « C'est à M. Desfougerais, ajouta-t-il, que la France doit le bienfait immense et la gloire utile de ne plus payer un tribut annuel aux manufactures de cristaux de l'Angleterre. Il a trouvé le secret du *flint-glass ;* la pureté, la diaphanéité de cette matière si précieuse à la marine et à l'astronomie surpassent aujourd'hui chez nous ce que la nation rivale peut produire de plus parfait. »

Je dois rendre à mon nouvel ami le Charolais la justice de dire qu'il partageait l'admiration et l'espèce de joie patriotique que cette belle manufacture et ses conquêtes m'inspiraient. Mais cette parité d'opinions et de sentimens cessa quand je soutins que l'impulsion donnée d'abord par une puissante liberté, ensuite par une main non moins énergique et dont le seul tort fut de réunir et d'accaparer toutes les forces sociales, que cette double impulsion était précisément ce qui avait donné naissance à cette merveilleuse activité industrielle, à cette richesse de productions et de ressources, compensations plus que suffisantes pour les malheurs et les troubles dont

le pays avait été agité. « En effet, lui disais-je, l'orage passe, les germes de fécondité qu'il laisse après lui restent sur le sol, le rajeunissent et le font renaître paré de moissons plus opulentes et de plus vertes forêts. »



N° XXVIII. — 1er *juillet* 1825.

L'ENNEMI DES ROMAINS.

Rome enfin, que je hais! . . . . . .
CORNEILLE.

« JE vous suis toujours en vous promettant de vous quitter sans cesse ; et décidément je vous accompagnerai, monsieur l'Hermite, jusqu'à la ville de *Sens*, où vous a donné rendez-vous le général P*** ; mais là je vous quitterai bien définitivement. Il me serait trop pénible de troubler le concert d'éloges ou plutôt d'hymne que vous offrirez tous deux en commun à votre Dieu des batailles. Pour moi, qui ai lu dans vos philosophes d'assez belles malédictions contre les conquérans, vous me permettrez de répéter contre votre idole à peu près les mêmes paroles dont Voltaire, Jean-Jacques, Diderot, Massillon flétrirent ces fougueux Langely. »

Le bruit singulier d'une charrette, qui, en

roulant près de nous, étouffait la voix de M. de ***, par un mélange de sifflemens déchirans et de craquemens continuels, interrompit la tirade de mon interlocuteur. Une seconde charrette lui succéda et ne fit pas retentir à nos oreilles un fracas moins désagréable. J'appris de M. de *** que telle était la construction des chariots de la Bourgogne, et que l'habitude, cette seconde mère, rendait les Bourguignons absolument insensibles à l'épouvantable bruit dont ces roues mal agencées et ces ais mal joints effraient le voyageur.

Après avoir traversé *Marmagne*, où je n'admirai pas deux marmousets gaulois, que mon guide me montra; *Saint-Symphorien*, où M. de Champeaux eut le bonheur de trouver, après d'immenses recherches, le métal nommé par Klaproth *urane oxydé lamelliforme*, et après avoir gravi et descendu la belle montagne de Jupiter, Mont-Jeu, *Mons Jovis*, d'où la vue est immense et délicieuse, nous arrivâmes par le riant vallon de l'*Arroux* dans la ville d'*Autun*. M. de *** fit élection de domicile passager à l'*hôtel de la Poste*, et de là me conduisit chez un savant de ses amis, dont il me dépeignit d'avance le ca-

ractère bizarre et la haine originale contre les Romains et contre M. Millin : je le laisserai lui-même pour ne rien ôter à la naïve expression de ses sentimens.

« Quoi ! dit ce petit vieillard, en nous apercevant et en se levant d'un vieux fauteuil de cuir aux longs bras et au vaste dossier : encore un Millin! encore un Millin! » Il avait prononcé ces paroles en me regardant d'un air presque farouche. Puis, se tournant du côté de mon guide : « Je vois ce qui vous amène, M. de *** : Monsieur est un voyageur ; il rendra visite aux antiquités d'Autun, comme M. Millin ; il imprimera de gros livres sur l'origine gauloise ou romaine, comme M. Millin ; il dira beaucoup de mal des Autunois qui l'auront accompagné dans ses courses, mais qui peut-être ne lui auront pas offert une seule feuillette de vin de Bourgogne ; le tout comme M. Millin. »

Nous laissâmes un libre cours à la grande colère du petit savant, qui n'avait que deux idées ou plutôt deux sentimens ; la haine des Romains et la haine de M. Millin. M. de *** lui représenta que j'étais un voyageur inoffensif, un simple Hermite, qui n'avait pour les fils de Romu-

lus ni pour l'archéologue du dix-neuvième siècle aucune inclination violente, et que nous lui serions fort obligés s'il voulait bien nous éclairer dans notre route au milieu des antiquités autunoises, sur l'origine desquelles nous lui promettions de nous en rapporter exclusivement à lui.

Ces mots apaisèrent le courroux de l'érudit, qui, en prenant sa canne et son chapeau, répétait encore : « Surtout pas de Millin! et qu'on ne vienne pas admirer nos débris celtiques pour les calomnier ensuite et nous railler! » Le mot *celtiques* jeté dans cette phrase donnait la clé du système de notre savant et de sa haine pour M. Millin. Ce dernier avait attribué aux Gaulois-Romains, ou du moins aux Romains du moyen âge, les monumens dont Autun conserve les débris, tandis que l'ami de mon guide les replongeait de son autorité privée dans les plus sombres ténèbres des tems druidiques. Un Carthaginois ne détestait pas plus cordialement les maîtres de la terre; M. *Gail* ne poursuivait pas M. *Coray* avec plus de véhémence, que l'Autunois ne vengeait les droits de sa patrie outragée en attaquant toutes les assertions de M. Millin. L'ennemi

des Romains se mit donc en route avec nous et nous apporta les meilleures raisons du monde pour nous prouver que le bel arc de triomphe de la porte d'Arroux, malgré sa construction évidemment latine, n'appartenait pas au peuple-roi. Je ne pus m'empêcher d'admirer la peine qu'il se donnait et les argumens qu'il accumulait pour prouver ce que personne ne croira jamais. La même scène, moitié plaisante et moitié ennuyeuse, se reproduisit devant le temple de Janus, qui est situé hors de la ville, et sur les débris du temple de Pluton, dont notre érudit se plut à faire un collége de druides. Le tout fut terminé par une magnifique péroraison contre les conquérans de la Gaule et contre M. Millin, calomniateur d'Autun ; morceau d'éloquence où les méfaits de ces souverains du monde et les plagiats de l'archéologue français se mêlaient et se confondaient dans le désordre le plus pittoresque.

Le seul de ces monumens qui me parut vraiment remarquable est la belle porte d'Arroux, composée de quatre arcades inégales, dont les deux plus grandes occupent le centre et les deux

petites les côtés. Au dessus de la frise soutenue par de beaux pilastres corinthiens se trouvait une galerie dont une partie subsiste encore aujourd'hui. En dépit de l'éloquence de l'Autunois celtique, qui donnait aux Grecs phocéens, débarqués dans la Gaule, l'honneur de cette belle construction, le bon goût des ornemens, qui rappellent ceux de la *Maison carrée* de Nîmes, et surtout l'admirable industrie qui a présidé à la taille des pierres et à leur liaison, ne me laissèrent pas le moindre doute sur l'origine romaine de l'un des plus remarquables arcs de triomphe et des plus beaux souvenirs de gloire que la puissance des Romains ait laissés sur la terre, qu'ils ont écrasée, usurpée et civilisée.

Nous allâmes visiter une autre porte moins considérable, et un tombeau pyramidal, qui ressemble au monument de Cestius, non loin de Rome. L'érudit celtique nous accompagna aussi dans notre course rapide à travers les débris de l'amphithéâtre, et selon l'usage immémorial des Scaliger et des Lipse, assignant à chaque ruine, à chaque reste d'inscription effacée une destination d'autant plus certaine à ses yeux

qu'elle était plus arbitraire aux nôtres; il nous laissa fatigués également de sa science, des Romains, des Celtes, de M. Millin et de ses inimitiés de cabinet.

L'Arroux, rivière qui n'est pas navigable, mais dont le cours sinueux offre des accidens pittoresques, arrose Autun, que l'on partage en trois parties; la plus élevée se nomme le *Château*, et renferme les deux cathédrales, dont l'une est restée à demi construite, et dont l'autre, quoique plus avancée, n'est pas achevée. M. de *** m'y conduisit et me fit remarquer la chapelle où M. de Talleyrand, avant la révolution, où il joua tant d'autres rôles, célébrait le saint sacrifice dans toute la pompe des habits archiépiscopaux. Sur le tombeau d'un Montholon, chef de l'illustre maison de ce nom, je lus ces vers :

> Hola! ho! gros lourdeau,
> Passe le pied sur ce tombeau.
> Ci-gît un homme, ce dit-on,
> On l'appelait Jean Monthélon,
> Et sa femme Marie Ladonne :
> Priez Dieu qu'il leur pardonne.

Plus d'un éloge écrit en meilleur style n'est pas aussi véridique.

Nous nous arrêtâmes devant l'endroit où se trouvait jadis le mausolée du président *Jeannin*, que les révolutionnaires ont transposé sans le détruire, et qu'il ne faut pas confondre avec le ministre Jeannin. C'était un homme étonnant que ce magistrat, ministre sous plusieurs rois, homme vertueux, quoique ligueur, ami des lettres quoiqu'il fût homme pieux, et qui faisait payer exactement aux gens de lettres leur pension sans exiger qu'ils lui fissent la cour; Henri IV l'estimait et l'aimait beaucoup. « Voyez vous ce bonhomme, disait-il à Marie de Médicis, c'est un des serviteurs les plus affectionnés à mon service, et le plus capable de servir l'état : s'il arrive que Dieu dispose de moi, je vous prie de vous reposer sur sa fidélité et la passion qu'il a pour le bien de mes peuples. »

« Je ne vous parlerai pas, me dit M. de ***, de Nicolas *Rollin*, chancelier de Bourgogne, ni des deux Jean *Rollin*, successivement cardinaux et évêques d'Autun, tous trois nés dans cette ville. Le dernier était, suivant Jean Paradin, « un grand remueur de ménages; » éloge assez mince pour un évêque. Jean de la *Bontière*, médiocre traducteur; *Barthélemy de Chassenoux*, auteur

d'un *Catalogue de la gloire du monde*, catalogue qui n'a point servi à la sienne : *Saint-Didier*, a qui le pape reprocha si amèrement son amour pour les lettres, et qui osa faire de sévères remontrances à l'atroce Brunehaut ; *Eumens*, recteur célèbre du troisième siècle, pour qui l'empereur Constance avait une haute vénération ; *Saint-Germain*, qui, comme Saint-Didier, opposa la puissance de la raison et l'autorité de la religion aux volontés d'une tyrannie sans frein, tels sont les noms les plus célèbres que les annales autunoises aient conservés.

» Maintenant suivez-moi, traversons l'église Saint-Martin, où la terrible reine d'Austrasie fut inhumée, et de là nous irons dîner chez un Bourguignon de mes amis, aussi instruit au moins dans les antiquités du lieu que le vieillard ennemi des Romains, et plus amusant que lui. Il connaît surtout les coutumes antiques de la Bourgogne ; cette partie de son histoire n'en est pas la moins curieuse. »

En face de la cathédrale est une jolie fontaine dont l'architecture est très-élégante ; deux coupoles supportées par des pilastres ioniques s'é-

lèvent du milieu du bassin. Un pélican couronne le second dôme. La place porte le nom des *Terraux*, comme celle qui fait face à l'hôtel-de-ville de Lyon. M. de *** nous fit examiner le clocher de la cathédrale, aussi remarquable par la hauteur que par la grâce de l'aiguille qui le couronne; c'est le cardinal Rollin qui la fit bâtir. En l'admirant de près, on se demande comment on a pu construire une flèche creuse, haute de trois cents pieds et cependant solide, quoique la muraille n'ait que cinq à six pouces d'épaisseur. Certes, nos architectes modernes y regarderaient à deux fois avant d'entreprendre un pareil ouvrage. . . . .

L'église de Saint-Martin ne m'offrit pour toute curiosité que ce qui n'y était pas, c'est-à-dire une épitaphe de la reine Brunehaut, que M. de *** me récita sur la foi des chroniqueurs et que je cherchai vainement sur sa pierre tumulaire. Cette épitaphe est si complètement dans l'esprit des prêtres, que si la vérité historique lui manque, elle réunit assez de caractères de vraisemblance morale pour être considérée comme authentique :

Ci-gît la reine Brunehaut,
A qui le pape saint Grégoire
Donna des éloges de gloire
Qui mettent sa vertu bien haut.
Sa piété pour les saints mystères
Lui fit fonder trois monastères
Sous la règle de saint Benoît :
Saint-Martin, Saint-Jean, Saint-Undoche,
Sont trois saints lieux où l'on connoît
Qu'elle est exempte de reproche.

L'heure du dîner était venue. Nous nous rendîmes chez M. de Venissan, parent de mon guide du côté des femmes, et qui demeurait hors des murs d'Autun. Chemin faisant, M. de *** rappelait à ma mémoire ce que la sienne pouvait rassembler de souvenirs sur cette cité où en peu d'heures nous avions vu tant de débris gothiques, romains et celtiques, et dont le sable même semblait empreint d'antiquité.

« Mon cher Hermite, je suis de la province et sans doute vous ne repousserez pas mes connaissances spéciales. Vous ne vous étonnerez pas si je continue auprès de vous le rôle d'explicateur. Autun, vous le savez, est la vieille *Bibracte*, la cité principale des Eduens, l'un des plus puissans peuples parmi ceux de la

Gaule. Les Eduens avaient déjà fait une invasion en Italie, l'an 163 de Rome, et, à cette époque, ils fondèrent Milan. C'est vous apprendre en deux mots qu'Autun a une plus haute antiquité que Rome; j'en suis fâché pour l'orgueil romain; mais tous nos antiquaires vous le diront et désormais vous verrez sans surprise l'inimitié des Autunois contre ce peuple latin, plus jeune qu'eux et qui a usurpé leur gloire. Lorsque les concitoyens des César conquirent la première Narbonnaise en 636 de leur ère, ils s'allièrent aux Eduens, quoique ceux-ci eussent fait partie de l'expédition de Brennus. César, vainqueur de la Gaule, vint après la prise d'Alide passer l'hiver à Bibracte, chez Divitiacus, son ami, qui l'était aussi du frère de Cicéron.

» Auguste visita cette province de l'empire, et s'arrêta à Bibracte, qu'il s'occupa d'embellir par une multitude d'édifices et de monumens. Les habitans, par reconnaissance, changèrent le nom antique de la cité en celui d'*Augustódunum*, et de là à Autun il n'y a pas loin pour les étymologistes. C'est pourtant ce que nie avec opiniâtreté le membre de l'Académie

celtique, avec qui je vous ai fait lier connaissance.

» L'Eduen Sacrovir, après la mort de Germanicus, crut pouvoir rendre la liberté à sa patrie; le succès ne répondit pas à sa noble attente; il fut battu et se donna la mort.

» L'empereur Claude ayant, en l'an 48 de Jésus-Christ, appelé les Gaulois à la dignité de sénateurs, les Eduens furent parmi ceux-ci les premiers qui profitèrent de cette faveur alors vivement enviée. Posthume se défendit dans Autun contre Gallien, qui ne put l'y forcer. Plus tard, Tétricas, l'un des prétendans à l'empire, ruina si bien la ville qu'elle ne se releva que sous le gouvernement de Constance Chlore et de Constantin son fils. Le premier, qui aimait le séjour d'Autun, employa les immenses revenus dont il disposait pour en reconstruire les édifices et la repeupler, fait incontestable, que néanmoins notre Celte nie tout aussi hardiment que M. Schlegel nie le génie de Molière, Mercier, le génie de Newton, et M. Azaïs, l'inégalité du sort des hommes.

» Grâce à Constantin, Autun fut nommée la

ville-mère des provinces. Il fit plus encore, il y vint habiter, et bientôt, achevant ce que son père avait commencé, il augmenta sa splendeur. Véritables fondateurs d'Autun, les Romains possédèrent cette ville jusques à l'époque où les barbares fondirent de toutes parts sur l'empire. Les Bourguignons s'en emparèrent sous la conduite de Gondicaire, leur roi, en 427; elle fut l'objet de sanglantes querelles pour les fils de ce prince, qui se la disputaient. Gondebaud, l'un d'entre eux, finit par triompher de ses frères, qui d'abord l'avaient assiégé dans Autun. Il resta possesseur du royaume de Bourgogne, dont Autun ne devint pas la capitale.

» Les monarques mérovingiens s'en emparèrent à leur tour; elle tomba plus tard au pouvoir des Sarrasins, qui la saccagèrent horriblement. Prise encore en 888 par les Normands, elle ne se releva plus des maux que lui causèrent la barbarie de ces deux peuples :

Vix ut vestigia restent.

a dit à ce sujet Guillaume-l'Armoricain, dans son mauvais poëme historique intitulé *la Philip-*

piade. Elle fut un instant la capitale du premier duché de Bourgogne; mais les princes préférèrent le séjour de Dijon, et Autun devint une cité du second ordre, par un de ces caprices de la fortune, qui n'épargne, dans ses mobiles fantaisies, ni les villes, ni les hommes.

» Les Anglais, dans les guerres qu'ils soutinrent en France, n'épargnèrent pas non plus Autun; ils en brûlèrent une partie en 1379, après la victoire de Brion. Les protestans ne la ménagèrent pas, quoique là, comme dans le reste de la Bourgogne, la nuit de la saint Barthélemy ne leur eût point été fatale. Autun embrassa le parti de la ligue, et le maréchal d'Aumont fut obligé d'en lever le siége en 1691. Là le fanatisme était vivant de la plus terrible frénésie. Des enfans, des vieillards, des magistrats, des femmes se battirent sur la brêche contre les royalistes avec un acharnement inexprimable, le tout en l'honneur de la très-sainte église.

» Enfin, dans nos dernières guerres, Autun n'a pas été épargnée par nos nobles alliés, et je n'aurais pas conseillé au cher M. Blücher de

venir s'établir dans cette partie de la Bourgogne. »

Nous étions parvenus à la grille de la petite maison de M. de Venissan, chez lequel, après avoir savouré les excellens vins du crû, je recueillis des documens, que je crois dignes d'être reproduits, sur les mœurs anciennes de ce pays singulier.



N° XXIX. — 15 *juillet* 1825.

DINER PRÈS D'AUTUN.

Multa cecidere....
HORACE.
Partout des débris !

« LA *Bourgogne*, qui constitua long-tems un royaume à part, offrait dans ses mœurs, me dit M. de Venissan, une multitude de spécialités curieuses, dont maints savans ont recueilli les traces. En vous donnant une légère idée de ces singularités de notre province, je ne ferai que passer légèrement sur des détails auxquels Lamonnoye, Courtépée, Buller, Amanton, Deslyons, Grosley ont consacré beaucoup de tems, de recherches et de volumes. C'est chez ces écrivains que nos romanciers modernes trouveraient des matériaux excellens à exploiter, si la littérature n'était pas aujourd'hui le prix de la course, et si la gloire ne semblait dépendre

maintenant non de la force du génie ou de la patience des études, mais de la rapidité de la plume et de la prompte *confection* des ouvrages.

» Vous trouveriez sans doute mon érudition assez complaisante, si elle s'arrêtait à l'époque où l'on avait en Bourgogne huit aunes d'étoffe pour quatre francs, c'est-à-dire vers le milieu du treizième siècle; mais je vous rejette dans une antiquité un peu plus haute. Au commencement du onzième siècle, où nos seigneurs inventaient des impôts sans fin et sans raison, *porcellagium*, droits sur les porcs; *carredum*, droits sur les voitures; *messimagium*, droits sur la moisson. Le langage des tyrans était aussi barbare qu'eux.

» Les Bourguignons, auxquels on n'épargna pas les sobriquets, rendirent à ceux qui avaient inventé la mauvaise rime,

Bourguignon salé,
L'épée au côté, etc.,

épigramme pour épigramme; il est vrai que, même entre eux, ils ne se ménageaient guère. On n'entendait parler alors que de *li buveors* d'Auxerre, *li musarts* d'Autun, *li moqueux* de Dijon, *li bu-*

veors de Beaune. La même coutume régnait d'ailleurs dans toute la France. C'étaient *li sergens* du Hainaut, *li cavaliers* de Champagne, *li mongeors* de Poitiers, *li riches* de Châlons, *li nobles* de Vienne, *li fiers* de Neufchâtel, *li preux* de Vergy, *li meillor archer* d'Anjou.

» Il n'est pas de contrée en France où la pensée religieuse, détournée de son véritable but et s'alliant à l'ignorance, ait donné pour résultat de plus comiques, quelquefois de plus dégoûtantes absurdités. Ici, chaque père de famille laissait, en mourant, son meilleur lit à l'église ; là, le célèbre Vincent Ferrier, dominicain espagnol, prêchait au peuple ces belles paraboles où il comparait Jésus-Christ à un médecin qui vient visiter un malade : 1° il lui regarde la face, *facies inspicitur ;* 2° il tâte le pouls, *pulsus tangitur ;* 3° il observe les urines, *urina attenditur ;* 4° il prescrit la diète, *dieta prescribitur ;* 5° il fait prendre des sirops, *syrupus immittitur ;* 6° il purge, *purgatio conceditur.* Noble et touchante éloquence apostolique, que le plus patient des érudits et le moins délicat des auditeurs ne pourraient suivre dans tous les détails médicaux, développés et commentés par le moine, sans que son cœur se soulevât.

» Avant la révolution, l'on voyait encore l'aîné des Chastellux prendre possession d'un canonicat héréditaire, concédé à sa famille par le chapitre d'Avallon; botté, éperonné, l'oiseau sur le poing, un baudrier placé sur un surplis, une épée au côté, une aumusse sur le bras gauche, les deux mains gantées, et coiffé d'un chapeau surmonté d'une plume blanche, tel était le bel équipage dans lequel les vicomtes-chanoines de Chastellux paraissaient une fois dans leur vie; ce qui leur valait de bonnes terres et des revenus assurés.

» Je n'ai pas besoin de vous entretenir longtems de la *Mère-Folle*, procession satirique, indigène de la ville de *Rigin*, espèce de parodie de la royauté et de l'ordre social, amusemens de carnaval, qui, par l'ironie de son but et la verve bizarre qui l'animait, méritait plutôt d'être conservé que ces insipides travestissemens dont la froide gaieté et la folie sans esprit remplissent Paris pendant les jours gras.

» A *Flavigny*, les veuves ne pouvaient pas se remarier sans l'aveu du curé, et tous les habitans du lieu payaient au couvent un denier par toise de l'emplacement que leurs maisons occupaient. A *Is-sur-Tille*, le jour du carnaval, les gens du

seigneur enlevaient impunément toutes les poules qu'ils pouvaient atteindre avec leur bâton. A *Beaune*, la nuit de Noël, le maire et les échevins allaient, en bottes et à cheval, placer une chandelle sur l'une des fenêtres du château de *Corberon*. Un usage, très-répandu en Bourgogne, voulait que, pendant les couches de la dame du lieu, les habitans battissent l'eau des fossés pour empêcher les grenouilles de coasser.

» On sautait dans les églises; on dansait la *fraule* dans les cimetières; les chanoines et les seigneurs non-seulement ne s'opposaient pas à la propagation de ces coutumes barbares, mais les appuyaient de leur autorité et de leur exemple. Les curés de *Montigny* et de *Sagny* disaient la messe en bottes, avec deux pistolets sur l'autel.

» Nulle part, les vieux usages ne se sont conservés plus long-tems qu'en Bourgogne. Nos enfans demandent encore à la *suche de Noeï*, c'est-à-dire à la bûche de Noël, des gâteaux et des dragées; c'est encore parmi nous que le *festin du roi boit* est dans toute sa splendeur. Il est vrai que les anciennes fêtes de l'Epiphanie ont un peu perdu de l'éclat dont elles brillaient; lorsque quatre animaux, le bœuf, l'âne, le coq

et l'agneau représentaient la Nativité, dans un mystère bourguignon, que Lamonnoye nous a transmis. Le coq disait : *Christus natus est* (le Christ est né) ; le bœuf mugissait, et demandait *Oubi* (*ubi*, où)? l'agneau bêlait en répondant *in Be-e-e-e-thle-e-em* (à Bethléem) ; l'âne concluait en criant de tout son gosier *hin-hamus*, *hin-hamus*, ce qui, dans son dialecte d'âne, signifiait *eamus* (allons). Cette fête subsistait sous Louis XIV ; et Pascal vivait, et Bossuet tonnait, et Condé gagnait des batailles à la même époque où l'âne jouait un si grand rôle en Bourgogne. »



N° XXX. — 1er *août* 1825.

LA BOURGOGNE VINEUSE

ET SAINT-JEAN-DE-LOSNE.

Hommage donc, disait-il en langage pantagruélique, à cette maîtresse du monde, à la dive bouteille !

RABELAIS.

... Qui sert son pays sert souvent un ingrat.

VOLTAIRE.

M. DE VENISSAN nous retint chez lui pendant la nuit suivante, et ne nous permit de nous remettre en route que le lendemain matin. Il nous accompagna jusqu'à la vallée de *Cusey*, vallée étroite au milieu de laquelle une petite colonne, qui s'élève du sein d'une mer de verdure, semble attester l'intention de perpétuer la tradition, aujourd'hui effacée, de quelque bataille, dont le nom même a disparu. « Allez, nous dit-il ensuite, en nous quittant sur la route de Beaune, suivez le chemin, qui, de vignoble en vignoble,

vous conduira jusqu'à la capitale de la Bourgogne. Un dithyrambe en l'honneur de Bacchus serait le fruit littéraire le plus naturel de la tournée que vous commencez : ce serait là l'hommage le plus juste que l'Hermite pourrait rendre à ce pays. Vous passerez par Beaune, Nuits, Clos-Vougeot ; à chaque pas les produits de la vigne vous offriront des variétés nouvelles et délectables. Ah ! que je vous plaindrais, si une bonne analyse critique et gastronomique des saveurs différentes de tous ces vins, classés par zones et numérotés savamment à la manière du docteur Gall, n'était pas le résultat de votre voyage ! »

Il dit et partit. Nos chevaux de louage nous conduisirent assez lestement jusqu'à Beaune, qui a fourni tant de vin à nos restaurateurs et tant de bons mots à Piron. Assez bien construite, assez bien alignée même, entourée de jolies promenades, cette ville semble fondée non d'après les lois de la république de Platon, mais d'après les axiomes plus faciles établis par Epicure. Nous visitâmes la bibliothèque solitaire, le théâtre, un wauxhall élégant, un jeu de paume commode, un hôpital fort bien tenu. Rollin, à ce que m'apprit mon guide, non le bon universi-

taire de 1770, mais le chancelier de Bourgogne au quinzième siècle, fonda cet établissement par ordre de Louis XI, qui disait avec cette gaîté âcre dont il était doué : « Rollin a fait assez de pauvres pour qu'il bâtisse une maison qui serve à les loger. »

Cependant nous avions regagné notre auberge, et un modeste souper était servi devant nous. La « sainte bouteille, la sacro-sainte gourde », cette divinité que Rabelais honorait par dessus toutes les autres, fut aussi l'objet de nos hommages ; et tout en rendant justice à Beaune, tout en réfutant Piron qui, cependant, était trop connaisseur pour envelopper dans sa haine l'objet de notre admiration, nous cherchions, dans un excellent Annuaire du département de la Côte-d'Or, quelques documens historiques.

Ce petit trésor de science, ouvert à tous ceux qui veulent acquérir quelques lumières rapides sur les révolutions, et même sur les coutumes bourguignonnes, nous apprit que la ville de Beaune, appelée en latin *Belna*, tire son origine d'un *castrum* romain. Plusieurs monumens le prouvent : une inscription découverte en 1683 semblerait

annoncer que cette ville portait d'abord le nom de *Minervia;* on dit qu'elle dût ensuite celui de *Belna* au dieu *Belenus*, nom sous lequel les Gaulois adoraient le soleil. Si je puis essayer aussi une conjecture érudite, il me semble probable que *Belna* était le nom primitif de la ville, que les Romains auront voulu changer en celui de Minerve, mais sans pouvoir y parvenir, et qu'en dépit des conquérans, l'appellation celtique aura prévalu. « Il y a là, s'écria mon ami le gentilhomme, de quoi faire mourir de plaisir l'érudit que nous avons laissé à Autun. — Il mourrait de douleur, repris-je, s'il lisait comme moi dans cet Annuaire que les Beaunois réclament pour leur ville tous les honneurs de l'ancienne *Bibracte*, si bien acquis à la ville d'Autun. Il est vrai que l'auteur donne gain de cause aux Autunois.

Nous trouvons ensuite que cette ville suivit le sort de toute la Gaule; elle passa des Romains aux barbares, appartint aux Bourguignons et aux Francs, et eut ses comtes particuliers sous la seconde race de nos rois. Le premier connu se nommait *Manassès de Vergy* en 880, lequel appartenait à l'illustre maison de Vergy,

d'où est née la belle *Gabrielle*, épouse de *Fayel*, et amante de *Raoul de Coucy*, de tragique mémoire.

Les ducs de Bourgogne en devinrent les maîtres ainsi que de toute la province. Ce pays devint florissant sous ces princes, et on y établit une manufacture d'étoffe. Les draps qu'on y fabriquait étaient larges, il n'en fallait que sept aunes pour vêtir complètement un homme et une femme, et l'aune coûtait dix sous.

Les armoiries de la ville représentaient une Vierge portant son fils, et celui-ci tenait dans sa main une grappe de raisin; autour était cette devise : *Causa nostræ lœtitiæ* (la cause de notre allégresse). L'auteur de l'Annuaire ne s'explique pas sur l'ambiguité de cette expression, qui laisse à deviner ce que les Beaunois voyaient avec tant de plaisir : était-ce la Vierge ou la grappe?

Le premier titre de gloire de cette ville est d'avoir donné le jour à Gaspard *Monge*, l'un des plus beaux noms, l'une des plus grandes célébrités de notre époque. Fils d'un simple marchand forain, ce créateur de la géométrie descriptive, ce grand homme qui partagea la gloire des Lavoisier, des Cavendish et des

Lagrange, ce grand citoyen, ce noble génie mourut en 1818, chassé de l'Institut, radié de la liste des professeurs de l'école polytechnique, privé de tous traitemens. Aucun de ses élèves, devenus ses enfans, ne put assister à ses obsèques; M. Bertholet prononça quelques touchantes paroles sur sa tombe solitaire. Ce fait seul suffira pour constater l'état de barbarie où la France était alors momentanément replongée.

Nous repartîmes, et mon compagnon de route m'entretint long-tems de M. *Dupré de Saint-Maure*, ancien sous-préfet de Beaune, connu par la publication d'un *Essai sur les relations commerciales du département de l'Aude*.

Cependant les vignobles les plus célèbres de la contrée chère aux gourmets se succédaient devant nous : *La Romanée*, *Saint-Georges*, *Nuits*, connus par l'admirable bouquet de leurs vins; *Cîteaux*, qui, toujours fameux par ses vins et célèbre encore par ses moines d'autrefois, doit une gloire plus récente et plus honorable à M. de Chauvelin, ferme et spirituel défenseur des libertés françaises; *Clos-Vougeot*, dont nous allâmes goûter les produits dans le clos même où on les récolte, nous conduisirent de vignoble en vigno-

ble jusqu'à *Saint-Jean-de-Losne*, petite ville que je voulus aller visiter, et qui devrait être un lieu de pélerinage pour tout homme dont la pensée de la patrie et le dévouement de ses concitoyens peuvent émouvoir l'ame et faire battre le cœur.

En 1636, Saint-Jean-de-Losne était assiégée par l'armée impériale, commandée par le grand duc Galéas, et forte de soixante mille hommes. Losne n'avait, pour soutenir ses efforts, qu'une enceinte mal fortifiée, huit petites pièces de canon sans canonniers pour les servir, une garnison de cent cinquante hommes dont il fallut payer la fidélité au poids de l'or, et trois cents habitans, véritables Spartiates. « Malgré le feu terrible d'une nombreuse artillerie, dit un auteur, l'éclat des bombes, les feux d'artifice, un furieux assaut qui dura trois heures, et une brèche ouverte de douze toises, ils tinrent ferme, et rien ne fut capable d'ébranler leur constance; ils résolurent de tout sacrifier pour l'intérêt commun. Une délibération formée par leurs échevins, MM. Desgranges et Labre, portée de porte en porte sur la brèche, fut signée par presque tous les bourgeois; ils s'obligèrent sous serment de combattre jusqu'à la mort. Si le nombre des

assiégeans l'emportait, il fut décidé que chacun, au son d'une grosse cloche, mettrait le feu à sa maison, périrait ensuite l'épée à la main en se défendant de rue en rue, ou se retirerait par la porte du pont de Saône, dont on abattrait une arche, pour rendre cette conquête inutile aux ennemis.

» Ainsi fortifiés, nos trois cents citoyens soutinrent pendant quatre heures, avec une valeur incroyable, un second assaut encore plus meurtrier que le premier; ils s'y battirent en désespérés, aidés de leurs femmes qui donnèrent des marques de courage au-dessus de leur sexe; elles versaient des graisses fondues, des huiles bouillantes, sur leurs ennemis; dépavaient les rues pour les écraser à coups de pierres, prenaient les armes de leurs frères, de leurs maris tués ou blessés, et combattaient avec tout l'acharnement du désespoir et de la vengeance.

» Malgré cette résistance, qui tenait du prodige, ç'en était fait si douze Auxonois, accourus au secours de leurs voisins, et qui partagèrent leur péril à la dernière heure de l'assaut, n'eussent annoncé la prochaine arrivée de troupes fraîches. En effet, le comte de Runtzau arriva peu

après la fin de l'action, et comme il était nuit.

» La résistance opiniâtre des assiégés, jointe à la crainte d'une inondation dont menaçait une pluie de douze heures, força Galéas rebuté à lever le siége le 3 novembre, après être demeuré neuf jours devant la place, et y avoir fait une grande perte d'hommes et de munitions; ses soldats, toujours vainqueurs sous Walstein et Tilly, frémissaient de rage de se voir battus par une poignée de bourgeois et d'avoir échoué devant une bicoque. »

A cette héroïque défense, les Losnois joignirent le généreux orgueil de refuser les titres de noblesse que leur offrait Louis XIII. Leur dévouement avait assez de grandeur, et n'attendait rien de la cotte de mailles héraldique.

Napoléon, à son passage en Bourgogne, pendant les cent jours, reprocha aux habitans de Saint Jean-de-Losne de n'avoir pas, en 1814, montré le courage de leurs ancêtres.

« Pourquoi nous aviez-vous donné un mauvais maire, lui répondirent-ils? » A la seconde invasion ils firent une vigoureuse résistance.

Mon guide s'étonnait avec moi du silence honteux des historiens, qui n'ont pas même rappelé

en peu de mots ce trait d'héroïsme, dont les moindres circonstances ont eu un si grand intérêt. Ce n'est que vers la fin du dix-huitième siècle, que cette action prodigieuse fut rappelée au souvenir de la France, qui oubliait ses enfans, leur gloire, leur sacrifice et sa grandeur. En Angleterre, une telle action eût passé de l'histoire sur la scène, et dans la poésie la plus élevée comme dans la plus populaire. Malheur aux nations qui se négligent elles-mêmes, qui n'ont pas de respect pour leurs propres vertus, et qui croient avoir des annales historiques, quand les noms des grandes familles remplissent de vastes répertoires de noms, de titres et d'orgueil!



N° XXXI. — 15 *août* 1825.

DIJON.

Dijon, où tout le monde a de l'esprit.
GROSLEY.

« Nous voici dans les murs de *Dijon*, cité fière d'avoir produit Buffon, Bossuet, Rameau, Debrosses, Piron, Crébillon et même saint Bernard, dont l'orthodoxie doit s'étonner de se trouver en compagnie si profane, mais dont le génie et l'ame ardente mériteraient encore cet honneur, toute sainteté à part. Descendons à l'hôtel du Parc, visitons ensuite l'église de Saint-Bénigne, cathédrale de Dijon, le musée, fort remarquable et fort riche, la bibliothèque publique, également digne d'une ville toute littéraire. De là, nous nous rendrons chez un ancien parlementaire de mes amis, homme respectable, pour qui, comme pour tous les

gens de robe, la France entière était circonscrite dans l'enceinte du palais judiciaire, mais qui, par son esprit cultivé et son ton plein de politesse, bien qu'un peu cérémonieux, vous donnera une idée assez exacte de l'ancienne société dijonnaise. »

Je suivis aveuglément le guide complaisant, qui s'était imposé la tâche de suivre ou de diriger mes pas à travers la Bourgogne, et qui, tout en signalant avec infiniment de tact les préjugés des autres, avait soin de n'en abandonner aucun des siens. Je déplorai avec lui la destruction des mausolées de la cathédrale, modèle du style gothique, et dont la flèche s'élève dans les airs avec une hardiesse digne des plus beaux monumens de ce genre. J'admirai une *Descente de croix*, composition savante, due au pinceau énergique de Jouvenet. La bibliothèque, que je visitai ensuite, m'offrit plusieurs manuscrits précieux. « Eh! quoi? dis-je à M. de ***, un portrait de Voltaire conservé dans l'enceinte de votre bibliothèque! Ce respect pour le grand homme, ennemi des Garasse et des Nonotte, me surprend et me charme. » Le gentilhomme ne répondit rien, et me conduisit au

musée qui occupe l'une des ailes de l'ancien palais des ducs de Bourgogne.

Sur le socle d'un fort beau buste de marbre, sont inscrits ces mots :

MONUMENT DE RECONNAISSANCE ET D'AMITIÉ.
LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE DIJON,
LES ARTISTES, LES AMATEURS,
A LEUR MAÎTRE, LEUR PÈRE ET LEUR AMI.

Cette inscription, due à la reconnaissance et non à la flatterie, me sembla fort touchante : « C'est, me dit M. de ***, le buste de M. Desvrys, qui demanda en 1789, aux états généraux de Dijon, la fondation du musée. »

Ce bel établissement renferme aujourd'hui une infinité d'objets précieux. J'y remarquai des ouvrages d'arts de toutes espèces, des statues en marbre et en plâtre, des bas-reliefs, des médailles, des empreintes de pierres gravées, des curiosités naturelles et artificielles, des gravures, des tableaux, etc. Parmi ces derniers se montre au premier rang un *saint Jérôme* du Dominiquin ; un paysage de Gaspard Poussin, digne du pinceau large et pittoresque qui distingue ce

grand paysagiste; la *Mort de saint François d'Assises*, par Augustin Carrache; plusieurs paysages et tableaux de Vander Vorf, de Tenière, de Van Ostade, et surtout un *intérieur d'église* du célèbre Peter Neefps, tableau d'une conservation et d'une exécution parfaites; des copies d'un grand mérite, dignes aussi de fixer l'attention; celle de l'école d'Athènes, d'après Raphaël, exécutée par des élèves habiles sous la direction de Nicolas Poussin, est surtout remarquable; un portrait de Mignard, peint par lui-même, attira aussi mes regards; celui du président Bouhier, par Largillière, est du plus bel effet; une sainte Famille, tableau original de Rubens, ne le cède en rien aux plus magnifiques productions de ce roi des coloristes.

Si les moines, dans leur réalité vivante, choquent ma vue et effraient ma pensée, j'en vis avec beaucoup de plaisir soixante-dix sculptés, ou plutôt soixante-dix figures en marbre, de douze pouces de haut, représentant des moines de divers ordres religieux; le *faire* en est parfait, et le mouvement des draperies admirable; on préfère là, comme dans les célèbres tableaux

de chœur, celles dont le visage est entièrement voilé ; ces statues ornaient les mausolées des ducs de Bourgogne, détruits avec tant d'autres monumens du même genre, en 1793.

Parmi les objets antiques je distinguai une petite galère de bronze ; c'était sans doute un *ex voto;* on l'a trouvée en 1763, en labourant la terre au village de Blenau ; il reste encore l'un des deux rameurs qui semblaient conduire le petit navire entre les écueils : la faiblesse humaine se confia toujours aux mêmes superstitions. J'eus peine à quitter ce magnifique musée, et mon guide m'entraîna, presque de vive force, loin de ce lieu qui avait tant de séduction pour moi.

Dijon est une ville élégante, construite avec goût, ornée d'hôtels superbes, embellie par des promenades pittoresques. Celle des Trois-Allées, située au pied d'une colline, et qui a un quart de lieue de longueur, me semble l'emporter même sur la célèbre promenade d'Aix, à laquelle on la compare. Le goût des arts, l'aisance et la joie respirent dans cette capitale de la Bourgogne. Entourée d'une riche ceinture de

collines verdoyantes, baignée par les flots des deux rivières, l'Ouche et la Suzon, elle donne par son aspect seul une idée favorable des mœurs qui y règnent ; et cette idée n'est point contredite par le caractère moral et intellectuel de ceux qui l'habitent.

Cependant nous frappâmes à la porte de la maison occupée par l'ancien membre du parlement dijonnais. Fort bien reçus par l'ami de M. ***, nous acceptâmes l'invitation qu'il nous fit de recevoir de lui l'hospitalité. Le lendemain, il nous conduisit au palais des anciens ducs de Bourgogne, que nous n'avions fait que traverser. Sur une des clés de la vieille tour, il nous montra le rabot du fameux Jean-sans-Peur, devise insultante, réponse terrible à la devise du duc d'Orléans, qui avait choisi pour emblême un bâton couvert de nœuds.

Les noms de Guyton-Morveau, de M. Maret, duc de Bassano, célèbres Dijonnais, se mêlèrent, dans la conversation du membre du parlement, aux souvenirs des états anciens de Bourgogne et aux éclaircissemens historiques sur le *Castrum dionense*, première origine de Dijon.

Le lendemain, ce vénérable débris d'une magistrature qui seule contrebalança, pendant plusieurs siècles, les envahissemens du pouvoir, me donna communication d'une histoire succincte de la Bourgogne, où il me permit de puiser des renseignemens d'un grand intérêt et d'une exactitude incontestable.



FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME TREIZIÈME.

